

Père Patrick

La métaphysique :

meta ousia energeia

1995-1996

Le jugement d'existence

Le but de la métaphysique est le réveil de l'intelligence naturelle contemplative de l'homme

La métaphysique est un travail philosophique d'ouverture de l'intelligence à la dimension qui dépasse le point de vue des idées, des opinions, du raisonnement, des démonstrations, des impressions. Rester dans ses idées est une névrose, une maladie psychologique.

Cette intelligence contemplative nous permet de lire de l'intérieur, *intus-legere*, d'atteindre la substance sans s'arrêter aux apparences : elle atteint en étant sûre de l'atteindre le point de vue au-delà duquel l'intelligence humaine ne peut pas aller. Elle nous donne l'autonomie. Si nous cherchons cette autonomie dans l'amour, nous nous replions sur nous-mêmes, car avoir les vertus qui permettent un amour très profond nous met au contraire dans un état de dépendance. Le contemplatif est libre et autonome : dépendre affectivement de quelqu'un d'autre ne lui fait pas peur, il peut se livrer à lui sans crainte d'être détruit par lui ; il peut se livrer à la vie intérieure sans crainte de devenir mystico-dingo ; il peut vivre dans la nature sans être englouti par elle ; il peut devenir sculpteur, peintre, poète, musicien sans s'identifier à son œuvre et sans tomber dans l'insatisfaction.

L'effort métaphysique consiste à nous référer à nos expériences, au-delà de nos *a priori* venant des idéologies, de nos idées venant de notre imaginaire, de nos impressions venant de notre affectivité, de nos intuitions venant du désir de créer du nouveau ; ***et à ne pas répéter bêtement*** ce qui a été dit par de grands métaphysiciens.

Nous cherchons ensemble la vérité. La vérité n'est pas l'objet de la foi, elle est une réalité autre que nous-mêmes. « J'ai une bonne idée », « je l'aime », « je pense », « ma peinture est belle » : ce n'est peut-être pas vrai ! Mais « j'existe » : là je touche ce qui est vrai. « Cet arbre existe » : il existe, je ne peux pas me tromper, mais je me trompe si je dis : « c'est un chêne » alors que c'est un bouleau.

Le jugement d'existence, seul jugement par lequel nous touchons quelque chose qui est totalement autre que nous, réveille l'intelligence.

« Ceci est mon corps » : Qu'est-ce que ce « est » ?

Est-ce la vie : est-ce que ceci vitalise mon corps ? L'esprit : est-ce que ceci spiritualise mon corps ? Le devenir : est-ce que ceci devient mon corps ? Cela voudrait dire que la forme qui fait que la matière du pain a cette forme de pain, cette forme intérieure au pain ferait opérer à la matière formée par sa propre forme un mouvement pour le faire devenir Corps du Christ. Il ne s'agit donc pas du devenir, puisque nous constatons que la forme ne change pas.

Qu'est-ce que ce *est* ? Voilà la seule interrogation où l'intelligence reste indépendante de l'affectivité, de l'imaginaire, du mouvement naturel, de l'âme, des déterminations de l'esprit, des opinions extérieures des philosophes et des sages, des religions. Voilà la seule interrogation où nous touchons avec certitude la réalité et ce qu'elle contient.

L'intelligence est-elle capable de s'unir pour la première fois toute seule à son unique objet ? Est-elle capable de s'engloutir dedans pour l'*intus-legere* ? pour savoir ce qu'est l'être, pour pouvoir enfin rentrer dans la seule réalité que nous sommes capables de saisir de l'intérieur par l'intelligence, indépendamment de toute autre détermination ou influence ?

Pour être contemplatif et ne plus naviguer en fonction de nos impressions, habituons-nous en l'intelligence à rentrer dans l'assimilation et la pénétration intérieure du *est*.

« J'existe » : Qu'est-ce que c'est ?

Par ***le jugement d'existence***, nous faisons la différence entre le fait que nous existons, et notre vie, ce bouillonnement intérieur en nous, dans sa source même, profondément dans notre intime : notre âme qui donne l'unité intérieure à toute notre vie. La différence entre l'être et la vie est la différence la plus fondamentale que saisit l'intelligence. Il est plus délicat de faire la différence entre l'être et l'esprit, ou entre l'être et Dieu ; et plus facile de faire la différence entre l'être et l'inspiration, ou entre l'être et le devenir.

L'être serait-il le tout ? Le panthéisme, le manichéisme et le bouddhisme le disent.

L'être pourrait-il être indépendant du mouvement, indépendant du tout, indépendant de Dieu, différent de tout ce qui est vécu, imaginé... et correspondre à une réalité qui fait que nous sortons du monde spatio-temporel (parce que ce n'est ni le devenir ni le tout) et que nous touchons la jonction entre notre origine et notre fin ? Non, car nous atteignons notre origine par la mémoire, et la mémoire ontologique n'est pas l'être.

Si nous voulons regarder comment les autres ont parlé de l'être, nous sortons de notre recherche à partir de l'expérience. Saint Thomas d'Aquin ¹ a parlé de l'être (*esse*), puis Duns Scot ², religieux franciscain, a présenté la métaphysique comme le point de vue de l'être dont avait parlé saint Thomas. Mais non : l'être est formalisé par notre intelligence, nous l'avons abstrait de l'*est* : je vois que j'existe, que tu existes, que l'univers existe, que je peux faire une multiplicité de jugements d'existence, et que j'aboutis toujours à la même signification. Or unité et diversité me mènent à faire une induction fondamentale appelée abstraction, dont le fruit est que je conçois l'être : je fais naître le concept d'être à partir de l'abstraction. Duns Scot, lui, ne regarde plus le jugement d'existence, il n'interroge plus : « Qu'est-ce que ce *est* ? », il court-circuite l'attitude amoureuse de la recherche de la vérité et répète ce qu'a dit saint Thomas.

Réveiller en nous l'intelligence contemplative est nécessaire pour que l'esprit, le *noûs* en nous, l'attitude contemplative humaine absolue s'épanouisse et que nous sortions de l'erreur métaphysique, de l'erreur dans l'ordre de l'amour, de l'erreur dans l'ordre de l'appréhension de l'autre, de la matière, de la nature, de Dieu.

Jésus est parti en disant : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille », en nous laissant avec « **Ceci est mon corps** ». Il ne reste que ce *est* : qu'est-ce que ce *est*, qu'y a-t-il dedans ?

Que dit Heidegger ³ ?

« Je saisis le *est* dans un ceci : « je » existe, alors supprimons tous les ceci ». Il ne supprime pas toutes les projections imaginatives de l'être, mais en supprimant tous ses supports existants, il arrive au néant, de manière tout à fait pré-conceptuelle (ni l'intelligence ni l'esprit n'atteignent l'être), antérieure, sur un fond de négation de tout. Il confond l'être et la relation de Créateur à créature qui est en nous : l'Être premier crée ce qui existe à partir de rien. La relation étant accidentelle, il confond l'être avec un accident. Être en relation est un accident, ce n'est pas substantiel : si nous ne sommes plus en relation, nous existons. Heidegger dit que s'il n'est pas en relation avec son Créateur, il n'existe plus, ce qui prouve qu'il confond l'être et l'accident.

Le premier existentiel d'Heidegger est le souci de l'*est*, cette angoisse jusqu'à ce que nous ayons trouvé la vérité, la réalité, l'autonomie. Nous cherchons, et soudain nous saisissons quelque chose : nous avons fait un jugement d'existence et nous touchons l'être : ceci *est*, j'existe.

Le deuxième existentiel est la compréhension pré-conceptuelle, le *Verstandnis* : rentrer à l'intérieur pour comprendre ce que cache cette vérité toute nue. Selon Heidegger, tous ceux qui ont parlé de l'être depuis Parménide ⁴ se sont trompés : Aristote ⁵, saint Thomas d'Aquin, Suarez ⁶, Occam ⁷ le grand destructeur de l'intelligence et son

¹ **Saint Thomas d'Aquin**, docteur de l'Église, théologien et métaphysicien italien (1225, 1274).

² **John Duns Scot**, philosophe et théologien écossais (1266-1308). Le scotisme met l'accent sur la limitation du savoir philosophiquement démontrable, au profit de la croyance. La révélation chrétienne seule procure la nature véritable de Dieu, qui ne peut être reconnue qu'incomplètement par la métaphysique. La volonté, dont la liberté est particulièrement affirmée, a le primat sur la connaissance intellectuelle. Elle décide des rapports avec le Bien suprême.

³ **Martin Heidegger**, philosophe allemand (? , 1889)

⁴ **Parménide**, philosophe grec (540-450 avant Jésus-Christ) : « L'être est, le non-être n'est pas », telle est la proposition fondamentale de Parménide. Il en résulte que l'être est éternel, un et continu, immobile ; sinon il faudrait admettre l'existence du non-être. Cet être est tout différent du monde sensible, dont l'existence apparaît à Parménide inexplicable et pleine de contradictions. La théorie de Parménide s'oppose à celle d'Héraclite, qui affirmait le devenir universel l'éternelle mobilité.

⁵ **Aristote**, élève de Platon en Grèce (384-322 avant Jésus Christ). Il nous a transmis toute la science positive de son époque, due soit à ses devanciers et ses contemporains, soit à ses propres travaux (en anatomie, physiologie comparée, logique, philosophie...). Parti du « réalisme des idées » de son maître Platon, philosophie spiritualiste, métaphysique et mystique, Aristote, en le critiquant, élabore une théorie de la connaissance entièrement neuve, et une théorie du concept qui est non plus métaphysique mais logique. Alors que pour Platon les idées existent en soi, éternellement, dans un « monde intelligible » dont le monde sensible n'est qu'un reflet imparfait, pour Aristote, les idées, ou concepts, ne doivent pas être séparées de ce dont elles sont l'idée, c'est-à-dire les choses singulières et sensibles : « Celui qui ne sent pas ne connaît pas et ne comprend rien » ; « la sensation, c'est d'absorber les formes senties sans la matière, comme la cire prend l'empreinte de la bague d'or sans l'or même ». Le réalisme d'Aristote (réalisme des objets, du monde sensible) est donc tout le contraire du réalisme des idées de Platon. « Même si nous n'avions jamais vu les astres, ils n'en seraient pas moins des substances éternelles, distinctes de celles que nous connaissons » ; « chacun peut penser ce qu'il veut, mais sentir ne dépend pas de lui ; pour cela il est indispensable que l'objet senti existe » : ce réalisme d'Aristote est à la base de sa logique, qui sera d'exprimer par des catégories de la pensée des catégories de l'être : « Celui qui connaît les êtres e, tant qu'êtres, doit être capable d'établir les principes les plus certains de toutes choses ». De cet être, Aristote cherche à pénétrer tous les développements, toute la complexité. Il distingue en toutes choses une matière et une forme. La matière (*hylê*) est l'être en puissance, qui devient être en acte après avoir reçu la forme. « L'acte (*energeia*) est à la puissance comme l'homme éveillé est au dormeur, celui qui voit à celui qui a les yeux fermés, la statue à l'airain, l'achevé à l'inachevé. » Dieu, conçu comme moteur de l'univers, est la substance entièrement en acte, entièrement achevé et déterminée, acte pur et en même temps totalité de l'être et de l'existence : « Aussi appelons-nous Dieu un Vivant éternel parfait. ».

⁶ **Francisco Suarez**, théologien espagnol (1548-1617). Entré dans la Compagnie de Jésus (1564), il fut appelé au Collège romain comme professeur de théologie (1580) ; après avoir été professeur à Alcalá (1585), il se fixa à Salamanque, où il commença la publication de ses œuvres, puis à Coimbra (1597), où sa renommée lui attira des visiteurs du monde entier. L'œuvre théologique de Suarez est énorme ; les parties les plus importantes sont : *Disputationes metaphysicae* (1597), des *Commentaires sur la Somme de saint Thomas* (1590-1603), des traités (*De Angelis*, *De anima*, et surtout *De gratia*).

disciple Descartes ⁸. Il dit que nous saisissons l'être dans sa réalité et non à partir de la conceptualisation que nous en avons faite. Selon lui, notre intelligence nous permet de nous approcher du dévoilement de l'être mais ne nous permet pas de rentrer dans l'être.

C'est le deuxième existentiel de toute l'anthropologie : nous commençons à devenir contemplatifs quand nous sommes dans une quête de la compréhension de ce que nous avons touché. Heidegger pense que nous ne pouvons jamais le comprendre, ce qui n'est pas vrai : **la métaphysique consiste à découvrir les trésors que recèle ce *est* faisant l'unité en la personne humaine entre son mystère, son devenir, sa vitalité, son âme, son corps, son origine, sa fin** (aspects qui lui sont extérieurs).

Nous allons essayer de transmettre des voies d'accès pour rentrer dans ce *est* et comprendre ce qui détermine formellement, absolument, fondamentalement l'être de l'intérieur de l'être.

Nous avons le souci de l'être, nous touchons qu'il est compréhensible, mais dans l'état dans lequel nous sommes nous ne rentrons pas dedans. La pensée de Heidegger, qui n'y est pas parvenu, détermine à 100% notre pensée moderne, et si nous ne comprenons pas la pensée allemande, nous ne comprendrons pas l'absolue détresse de l'humanité contemplative aujourd'hui. Heidegger démasque toutes les erreurs de la métaphysique, il réveille la quête métaphysique mais il dit : « C'est impossible » ! Et nous sommes heideggériens sans le savoir, nous comprenons ce *est* comme lui. Nous cherchons la vérité, mais nous n'avons encore jamais compris ce qu'il y a à l'intérieur... et de toutes façons « C'est impossible... et je n'ai pas le temps. »...

Mais à partir d'aujourd'hui, un témoin du troisième existentiel de Heidegger nous dit : « Faisons un jugement d'existence, nous touchons bien quelque chose ! J'affirme que nous pouvons rentrer dedans et que notre intelligence peut saisir quelque chose d'intime au point de vue de l'être. » Notre intelligence devient contemplative.

Toutes les positions philosophiques et idéologiques dépendent de la manière dont nous considérons le point de vue de l'être. Si en pleine philosophie réaliste, à partir de notre expérience, nous saisissons de l'intérieur l'être tel qu'il est, en tant qu'il est, nous commençons à saisir toutes les autres pensées, la clé nous est donnée pour comprendre les autres (avoir la clé est un problème critique et non métaphysique) et voir comment fonctionne l'intelligence des autres face à cette interrogation. Nous rentrons alors dans **le troisième existentiel de Heidegger : à partir du moment où nous l'avons trouvé, nous proclamons l'être.**

Essayons de comprendre à partir de l'expérience, et pas avec notre intelligence cérébrale.

Essayons de comprendre le *est*, et non le discours.

Question : Je n'ai pas bien saisi la différence entre l'être et le est.

Nous touchons le *est* à partir de l'expérience, en faisant un jugement d'existence ⁹. « Il y a là quelqu'un » est une appréhension, et « une réalité existe là » est un jugement d'existence : nous ne regardons pas le bloc que nous touchons, nous regardons que ce bloc existe.

Le métaphysicien est comme un chien qui cherche son gibier à travers le buisson : il cherche le *est* à travers un jugement d'existence, son intelligence saisit la source métaphysique au-dessous de ce que touche son sens du toucher : Paulette existe.

Dans la Bible, Hénoch prononce le nom de Dieu : « Je suis, j'étais et je serai à jamais », « Je suis celui qui suis ». Jésus dit trente-trois fois : « *Ego eimi* » (Je suis, en grec) dans l'Évangile selon saint Jean, et Il part en disant : « Ceci est mon corps ». Nous trouvons « Je suis » dans l'Apocalypse aussi, et nous commençons à contempler.

Question : L'être est-il vivant ?

Nous touchons l'être de la manière la plus forte à la jonction entre l'être et la vie, mais la vie n'est pas l'être, bien que nous fassions couramment la confusion. Aristote dit que l'intelligence qui ne fait pas la différence entre la vie et l'être n'a jamais fonctionné.

Question : Faut-il la matière pour voir que quelque chose existe ?

⁷ **Guillaume d'Occam**, théologien anglais (1300-1349). D'après lui, les universaux sont dépourvus de réalité : ils sont le produit de l'abstraction, simple gymnastique de l'esprit. Seule la connaissance sensible garantit l'existence des êtres et des phénomènes. La métaphysique est vaine, puisque les dogmes ne peuvent être démontrés par la raison.

⁸ **René Descartes**, philosophe et mathématicien français (1596-1650)

⁹ Nous pouvons faire un jugement artistique, un jugement mystique, un jugement psychologique (une projection), un jugement esthétique, un jugement affectif, ou un jugement d'existence.

Nous pouvons faire un jugement d'existence sur l'Être premier, le Créateur. L'existence du Créateur se touche par voie métaphysique démonstrative irréversible, par induction analogique synthétique. Nous touchons le *est* à travers la matière, à travers le ceci, et nous touchons l'Être premier à travers l'induction analogique synthétique. L'induction n'a pas de matière : notre support pour atteindre l'existence de Dieu est purement immatériel.

Nous ne regardons plus Paulette, nous ne regardons plus si elle est morte ou vivante, nous regardons si elle existe. Si nous regardons si elle est morte ou vivante, nous regardons le ceci. La vie détermine le ceci de l'intérieur, comme une source, tandis que nous saisissons l'être à l'intérieur du ceci mais indépendamment du ceci. Notre intelligence est à la quête de l'être derrière le buisson de notre jugement d'existence : « Qu'est-ce que c'est que ce est ? ».

Si nous faisons plusieurs jugements d'existence sur différents ceci, nous voyons que le *est* touché dans une pluralité de ceci est le même, or il ne peut y avoir unité et multiplicité sans fondement en-dessous : nous faisons une induction automatique, appelée **abstraction**, qui abstrait ce qui est commun à la multiplicité des jugements d'existence. Nous concevons ce que cela peut signifier, même si nous ne comprenons pas cette signification, nous abstrayons la substance, le cœur, ce que nous pouvons porter en nous, ce que nous pouvons concevoir dans notre intelligence et nous le formalisons sous le mode de l'abstraction. A chaque fois que nous faisons des jugements d'existence, nous sommes conduits (*ducere*) à l'intérieur (*in*) de quelque chose que notre intelligence peut abstraire. Nous n'atteignons pas le *est*, mais nous pouvons porter quelque chose qui est intérieur au *est* en le concevant nous-mêmes.

Nous nous apercevons que le *est* n'est pas l'être, et pourtant la signification est la même. Pour Heidegger, l'être est tellement lié au ceci que si nous abstrayons l'être de notre jugement d'existence, nous n'avons plus la même signification. Quand nous cherchons ce qu'est le *est*, nous mettons en parenthèse tout ce qui est périphérique à l'être (le ceci, la vie...), nous abstrayons ce que nous portons en nous et ce que nous concevons à partir de ce que nous touchons à travers le jugement d'existence. Et plus le *est* est abstrait de la réalité que nous touchons à travers l'expérience, plus *est* et être deviennent la même chose : l'abstraction fait que la signification de être et la signification de *est* sont la même chose.

A partir de trois jugements sur trois êtres humains, nous allons abstraire l'humanité, ce par quoi un être humain est un être humain. Qu'est-ce que l'être ? L'intelligence est conduite à l'intérieur (*in ducere*) de ce qui explique à la fois l'unité (le tout de ce que nous saisissons dans le jugement d'existence) et la multiplicité de nos jugements d'existence : l'être est ce par quoi *est* existe, l'humanité est ce par quoi un homme est un homme, la blancheur est ce par quoi tout ce qui est blanc est blanc.

Remarque d'un auditeur : Et pour le corps du Christ, « Ceci est », est n'est pas tout mais l'origine de tout puisque Dieu est l'origine de tout.

Quand tu assistes à l'Eucharistie, le jugement d'existence sur la substance du Corps du Christ dans l'Eucharistie n'est pas un jugement d'existence philosophique réaliste puisque tu le fais par la foi. Il est vrai que pour les chrétiens, il est plus facile de comprendre certaines choses dans l'Eucharistie. Nous saisissons par la foi des distinctions que nous ne saisissons plus dans le jugement réaliste habituel parce que l'induction ne fonctionne plus. Nous sommes aujourd'hui des déductifs positivistes idéologues imaginaires dans la succession ; l'inductif est mort, anémié, étouffé, assassiné.

« Ceci est mon corps ». Le prêtre est là, Soleil levant qui vient nous visiter : le Christ est le seul prêtre et Il prononce à travers un instrument (le prêtre présent) des paroles en vertu de sa toute-puissance de Créateur, de Rédempteur, de Glorificateur. Par sa substance, l'hostie est du pain : de l'intérieur de la forme extérieure que tu vois, la substance en fait du pain. Ce n'est pas le côté extérieur de la sculpture du boulanger qui en fait du pain, mais le point de vue intérieur des grains de blé moulus qui en fait une forme de pain. Quand Dieu à travers l'instrument donne cette parole, Il fait un acte créateur artistique. L'acte créateur d'origine est fait à partir du néant : *ex nihilo* : à partir de rien, Dieu fait que quelque chose existe. Tandis que là, par la **Transsubstantiation**, Il anéantit une substance déterminée qui donne sa forme à une matière déterminée, et Il y met une nouvelle substance : la substance du Corps du Christ remplace la substance du pain.

Mais la substance n'est pas l'être, **la substance est ce qui permet à une réalité de subsister dans l'ordre de l'être. Ici la substance qui vient dans le pain est le lien entre le Verbe de Dieu et le Corps ressuscité du Christ.** Ce lien n'est donc pas Dieu, mais ce qui fait subsister éternellement le Corps ressuscité du Christ dans le Verbe de Dieu. Ce lien nous donne l'unité entre le Verbe de Dieu et le Corps ressuscité du Christ, il nous donne le Verbe de Dieu, et donc aussi le Père, et l'unité entre le Père et le Verbe, l'Esprit Saint : il nous donne toute la Divinité. Formellement parlant, la substance n'est pas Dieu, mais comme cette substance subsiste dans le Verbe, que le Verbe subsiste dans l'Essence divine, dans l'être, et que l'être et la vie en Dieu sont la même chose, nous portons

effectivement tout. L'être se réalise en Dieu selon une modalité qui n'est pas la nôtre : nous subsistons, mais notre être n'est pas notre vie, tandis que Dieu subsiste de manière telle que son être et sa vie sont la même chose.

Celui qui reçoit l'Eucharistie une fois qu'elle est transsubstantiée, même s'il n'a pas la foi, reçoit la substance du Corps du Christ ; il ne reçoit pas du pain, sinon cela voudrait dire que la foi peut supprimer la toute-puissance de l'acte créateur de Dieu. Un chien qui se précipite sur une hostie transsubstantiée tombée à terre et l'avale, reçoit substantiellement le Corps du Christ.

Question : Est-ce parce que c'est écrit dans la Bible, quand le Christ a dit : « Voici mon corps » ?

Dans l'Eucharistie, quand le Christ dit : « Faites ceci en mémoire de Moi », Il donne un pouvoir aux apôtres : quand ils prononceront ces paroles, le Christ réalisera la Transsubstantiation. Nous le faisons en raison de l'Écriture, à condition d'avoir reçu le pouvoir sacerdotal.

Question : Et la foi ?

Quand Dieu se donne à travers une révélation, Il est la source de la révélation et Il est dans la révélation. L'objet de la foi est Dieu qui se révèle à toi. Saint Augustin dit que « Croire c'est vouloir croire ». Si tu comprends tout, tu n'as pas la foi. Plus tu comprends et plus tu vois qu'il reste beaucoup à comprendre. Plus tu comprends et plus tu avances. Tu comprends de mieux en mieux les mystères, tout en comprenant qu'il reste de plus en plus à comprendre, et tu es de plus en plus affamé de comprendre, et tu comprends de plus en plus profondément, de plus en plus intensément, dans le temps, et dans l'éternité.

Dans l'Eucharistie, Dieu est porté par la subsistance du Corps du Christ dans le Verbe. Tu le crois, à travers la foi, mais tu peux aussi en faire l'expérience à travers l'un des Dons du Saint Esprit, l'Esprit de Science. Si l'unité du Père et du Fils t'est donnée dans la manducation eucharistique, tu saisis la substance, et si tu l'as saisie une fois, tu ne peux plus jamais douter de la Transsubstantiation. Mais tout le monde ne fait pas l'expérience du Don de Science dans la Transsubstantiation eucharistique !

Question : Peut-on demander le Don de Science à l'Esprit Saint ?

Bien-sûr. Il faut que tu rentres dans l'Eucharistie et que l'Eucharistie rentre dans ton intelligence, mais si ton intelligence est tordue parce que tu n'as jamais fait de métaphysique, tu ne verras jamais rien. La lucidité intellectuelle d'une intelligence pure, transparente, perspicace du point de vue de l'être, de la subsistance, est nécessaire. Ton intelligence retrouve sa puissance et son acte quand elle est réajustée, déganguée des idéologies : tu es alors intelligent actuellement. Cela peut venir tout de suite, dès que tu commences à réfléchir à ce que dit Heidegger par exemple.

Ai-je répondu à la question sur la différence entre l'est et l'être ?

Heidegger dit : « Si vous partez de l'être, vous partez d'une abstraction, produite par votre intelligence, alors supprimez tout cela. » Pour lui, la philosophie occidentale est une glose de Platon, c'est pourquoi il revient à Parménide pour trouver la révélation ante-conceptuelle, au-delà de l'abstraction, pour saisir le *est* dans son dévoilement, indépendamment des étant. Heidegger a décroché de la vocation sacerdotale parce qu'il a été pris par cette question : « Je préfère toucher Dieu dans un jugement d'existence dans sa réalité », parce que pour lui, l'être est la relation concrète avec le Créateur. Heidegger est cette intelligence allemande qui crie avec raison : « On a oublié le EST pour se réfugier dans une idéologie sur l'ÊTRE. On a confondu ce qu'on concevait sur l'ÊTRE avec le EST. » Il démasque Okham, Duns Scot, Suarez, Leibniz, Kant, Hegel, et il a fait beaucoup plus que Hitler comme destruction de la civilisation occidentale, mais il l'a fait de manière juste, alors que Hitler l'a fait de manière fasciste. Après l'holocauste de Hitler, on s'est réfugié derrière Heidegger, disant : « On ne peut pas désespérer de l'homme », on s'est réfugié derrière Heidegger parce que sa manière est juste de déchirer la civilisation occidentale perdue, dépravée, fautive, hypocrite, ontologique, qui confond l'ÊTRE et la vie. Déjà Feuerbach avait dit « Non ! » mais il avait accusé les chrétiens, sans voir que c'était à cause d'Okham, Descartes, jusqu'à Hegel.

Heidegger est donc très important. Nous sommes tous heideggériens, et heureusement !

Mais du coup je vais refuser la formalisation, refuser l'induction, supprimer tous les ETANT, je vais être en quête, revenir au jugement d'existence mais en me concentrant sur ce EST, et toute mon angoisse est de revenir à quelque chose qui est oublié depuis Parménide et qui est fondamental.

Mais qu'est-ce que c'est ? Ce souci, cette angoisse est le fondement de l'existence de l'homme : premier existential. Voilà ce qu'Heidegger affirme : le souci de l'ÊTRE.

Du coup je vais saisir qu'il y a autre chose que la logorrhée métaphysique de la scolastique décadente du siècle des lumières qui a produit l'athéisme d'aujourd'hui, le triomphe de l'idée (Nietzsche). Dès que je saisis quelque chose, toutes mes angoisses tombent, un espace de liberté apparaît, je commence à devenir intelligent, mon intelligence commence à avoir un bon radar.

Ensemble nous essayons de réfléchir, nous allons essayer de faire nous-même l'expérience, nous allons nous aider de ce que disent les métaphysiciens, sans répéter ce qu'ils disent. « Ah, il répète bien, qu'est-ce qu'il est intelligent ! ». Non ! Chacun va exprimer son jugement d'existence différemment d'Aristote, différemment d'Heidegger, différemment du Père Marie Dominique Philippe qui est le plus grand génie en métaphysique que l'histoire de la pensée ait porté sur la terre et qui nous demande de ne pas répéter ce qu'il dit mais d'essayer de faire nous-mêmes l'expérience et de ne rien avancer sans le faire à l'intérieur d'un jugement d'existence actuel (sinon tout ce que nous disons sera une idéologie et ne sera pas la vérité). Les saints ne répètent pas ce que dit la Bible : ils le réactualisent de manière vivante, et les saints sont des gens intelligents. Marthe Robin, par exemple, parlait comme un ruisseau, avec une clarté, une liberté, une précision, d'une intelligence impressionnantes : on avait l'impression d'entendre la voix de toute la terre. D'entendre un saint, nous comprenons qu'il y a une porte dans le jugement d'existence : l'intelligence est fondamentale, tu ne peux pas être humain sans l'intelligence, tu ne peux pas aimer humainement quelqu'un si tu n'es pas intelligent, parce que si tu n'es pas intelligent tu n'es pas contemplatif, et si tu n'es pas contemplatif ce n'est pas l'autre que tu aimes tel qu'il est (ceux qui ne sont pas lucides là-dessus vont tout droit au divorce).

Le Père Marie Dominique Philippe a été buriné depuis l'âge de deux ans et demi par saint Thomas d'Aquin, mais aujourd'hui, notre intelligence n'est pas formée dans sa détermination par saint Thomas, nous sommes très heideggériens. C'est pourquoi je vous propose de découvrir Heidegger pour vous aider à faire vous-mêmes le jugement d'existence. Et je voudrais faire un petit détour sur les nostalgies métaphysiques pour retrouver la première expérience métaphysique dans la première cellule, le premier jugement d'existence. Ce sont d'ailleurs ces nostalgies métaphysiques en fonction de la première cellule qui expliquent le premier existential Heideggérien. Quand nous faisons la métaphysique de la première cellule, nous touchons ce qu'Heidegger croit toucher quand il touche le dévoilement de l'ÊTRE. Juste avant l'origine il y avait le néant, et dans le néant, l'acte créateur de Dieu, et ce cri de l'enfant dans la première cellule n'est-il pas ce que touche Heidegger ?

C'est pour cela que je voudrais faire la métaphysique de la première cellule, même si je reste encore dans une confusion entre la vie et l'ÊTRE, parce qu'à travers une réalité nostalgique : angoisse, appréhension, cri (voilà les trois existentials heideggériens), je touche le moment où ma vie est en contact avec l'acte créateur de Dieu qui se termine à l'ÊTRE. Il y a donc là un jugement d'existence fondamental qui continue à garder son écho dans mon corps et dans ma mémoire ontologique, et il s'exprime actuellement sous le mode nostalgique.

Je voudrais vous aider à reprendre ce que nous avons fait il y a deux ans à propos de la mémoire ontologique et à saisir les sept grandes fêlures métaphysiques qui produisent des ébranlements qui sont encore en nous métaphysiquement. Ces ébranlements se traduisent par des nostalgies métaphysiques. Ces nostalgies métaphysiques produisent dans notre vie des interférences, des angoisses qu'il faudra décrire. Et à partir de ces nostalgies, nous pourrions remonter à leur origine.

Une fois que nous aurons fait cela, nous allons comprendre ce que veut dire Heidegger : il touche effectivement le EST mais il n'est pas capable de rentrer dedans, parce qu'il ne touche pas le EST que nous touchons dans le jugement d'existence, mais il touche l'ESSE, c'est-à-dire le fruit de l'acte créateur de Dieu, et il retombe finalement sur le point de vue de l'ÊTRE de la scolastique décadente. Quand Suarez reprend saint Thomas, il reprend l'ESSE, mais ce n'est pas la signification du EST que je trouve dans le jugement d'existence. Suarez a séparé la signification de l'ÊTRE du jugement d'existence, et il a pris la signification que saint Thomas met dans La Somme Théologique, celle de l'ESSE, fruit de l'acte créateur de Dieu. Heidegger dit alors : « Ce n'est pas la même signification. »

Je vous propose de faire vous-mêmes *l'expérience du jugement d'existence* :

L'univers existe, le monde végétal existe, la vie végétative existe, les arbres et les plantes existent, les oiseaux existent, Nicole existe. Je fais de multiples jugements d'existence. Qu'est-ce qui fait que ce qui existe existe ? Ce

n'est pas Dieu. Je fais un jugement d'existence sur plusieurs hommes, et je vois que ce sont des hommes. Qu'est-ce qui fait que l'homme est homme, que l'humanité est humanité ? Ce n'est pas Dieu, mais l'abstraction qui m'a permis de formaliser l'humanité. Je ne dois pas confondre Dieu et moi !

Certains disent : « Ce par quoi ce qui existe existe est l'ÊTRE. » Qu'est ce que c'est que l'ÊTRE ?

Et je reviens à la grande interrogation de Heidegger et à la révolution copernicienne de la pensée. Tout a commencé avec Parménide, bien avant Platon, bien avant Socrate, puis tout a été balayé, et je reviens à l'interrogation : « Qu'est-ce que c'est ? » C'est une révélation, je dois tourner autour. Parménide a reçu la révélation. C'est cela qui va permettre la quête de la sagesse, l'ouverture de l'intelligence, la santé, la nourriture de ma contemplation, et du coup je vais pouvoir chercher, toucher et vivre de la vérité et la proclamer.

Sein und Zeit. A la fin de sa vie Heidegger disait : « C'est le dévoilement, la vérité sur l'ÊTRE qui compte, mais il nous manque quelque chose. » Pendant les cinq dernières années de son enseignement, il admettait uniquement dans son séminaire les étudiants qui étaient capables de lire le livre lambda de Métaphysique d'Aristote dans le grec (parce que toutes les traductions sont fausses), où Aristote essaie de voir ce qui dans la causalité finale du point de vue métaphysique détermine l'ÊTRE en tant qu'ÊTRE : la fameuse induction de l'acte. Heidegger sait que la clé est dans ce livre lambda de métaphysique en grec, il sait qu'Aristote a touché le secret, mais comme il le fait toujours séparé du jugement d'existence, il n'arrive pas à le faire.

Il faut comprendre qu'il y a quelque chose d'extraordinaire, de parfait, d'actuel dans le point de vue de l'ÊTRE, et saisir :

- en quoi le point de vue de l'ÊTRE est en acte,
- et ce qui détermine de l'intérieur le point de vue de l'ÊTRE.

Une fois que je suis rentré dedans (c'est un petit trou !), je commence à comprendre beaucoup de choses, et notamment l'Écriture.

Faites beaucoup de jugements d'existence

Touchez-vous, touchez un arbre, touchez la terre, respirez, essayez de saisir ce que vous saisissez par votre intelligence à travers ces sens externes (la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, et surtout le sens du toucher) en mettant la parenthèse sur ce que vos sens externes touchent : vous saisissez l'existence de quelque chose.

Je vous donne un petit signe pour savoir si vous y arrivez ou pas : à un moment donné, vous allez dire : « Oh ! mais oui ! EST ! Ceci EST, j'EXISTE ! Et aussitôt dans votre intelligence (ce n'est pas bruyant, la proclamation vient après !) : « C'est très curieux : EXISTE, mais oui, ma vie et l'ÊTRE, ce n'est pas pareil : la source de ma vie est mon âme, la source de EXISTE n'est pas mon âme ». Je saisis cela et je trouve cela étonnant, admirable. Et c'est pareil pour l'existence des autres, l'existence de mon enfant par exemple : je touche sa tête et je ne regarde pas l'enfant, je regarde qu'il EXISTE et je trouve cela admirable. Là, il n'y pas d'angoisse. Si de l'étonnement naît l'admiration, cette attitude d'une affectivité qui est normale, native, instinctive, spirituellement droite et ajustée, vous avez fait un jugement d'existence.

Alors vous n'avez plus besoin d'aller consulter le psychanalyste, le psychologue, les psychotropes et les anxiolytiques. Le jugement d'existence est la guérison absolue, à condition de rentrer dans l'habitus métaphysique, c'est-à-dire que cela devienne un pli : l'intelligence devient alors normale, vous devenez normaux (à des adolescents caractériels, il faut proposer de faire cinq fois par jour un jugement d'existence : à la fin de l'année, ils ne sont plus en difficulté).

Une autre façon de ne pas prendre d'anxiolytiques est de faire oraison, de prendre la grâce. Mais être contemplatif du point de vue de la sagesse mystique n'est pas métaphysique, et je ne condamnerai jamais quelqu'un qui prend des anxiolytiques s'il ne fait pas l'expérience des sept Dons du Saint Esprit.

L'admiration est une attitude affective. L'attitude de Heidegger est aussi une attitude affective, mais une attitude d'angoisse. Heidegger se coupe du jugement d'existence et de l'admiration. Il saisit un ÊTRE qui serait pré-conceptuel, il n'est donc pas actuel dans son intelligence, il n'a pas le contact avec le EST du jugement d'existence, et puisqu'il n'a pas le contact, puisqu'il ne le voit pas, l'étonnement se transforme en peur, en stupéfaction et en recul, donc c'est l'angoisse (l'angoisse apparaît lorsqu'il y a un recul et en même temps l'obscurité de l'incompréhension), ce qui montre bien qu'il n'est pas en contact avec le jugement d'existence.

Si je retrouve contact avec le jugement d'existence, il y a un étonnement, quelque chose s'ouvre en moi : « Mais oui bien-sûr ! j'EXISTE ». Qu'est-ce que c'est que ce EST ? Dans ma vie j'ai des envies, j'ai des impatiences, j'en ai marre... mais l'ÊTRE, c'est autre chose : J'EXISTE, il y a une porte de sortie, je commence à être au cœur même de l'ÊTRE, du fait que j'EXISTE, que je SUIS. Je retrouve quelque chose de vrai. A ce moment-là les autres choses ne sont pas supprimées mais relativisées, hiérarchisées : elles prennent leur place, et commence à apparaître un ordre de sagesse, une harmonie. Si je ne fais pas de jugement d'existence, je lutterai toujours pour un certain

équilibre et du coup j'irai chez le psychologue, tandis que l'harmonie est pour l'homme, elle est son identité. C'est toute la différence entre l'harmonie et l'équilibre.

A partir de l'étonnement et de l'admiration, je ré-attaque, comme le chien face à son buisson, sur d'autres jugements d'existence :

Si vous êtes croyant, à travers des actes d'adoration (c'est philosophique, ça ne fait pas appel à la foi) : je touche l'Être premier, le Créateur qui fait que j'EXISTE. Je me touche, j'EXISTE et je vois que je suis suspendu à l'acte créateur de l'Être premier : le Créateur EXISTE. Faites souvent ce jugement d'existence de l'Être premier, du Créateur. Je vous le conseille, vous allez ainsi mieux comprendre ce qu'est le jugement d'existence sur un être humain avec la matière, et vous allez voir que ce n'est pas lié aux ceci, aux étant, à la matière.

Si vous êtes catholique, faites-le avec l'Eucharistie. A genoux devant le Saint Sacrement, vous touchez Jésus à travers l'hostie, à travers le corps de Jésus, à travers le Sanctissime Sacrement : « Jésus est là, je le sais, j'en fais l'expérience ». Je fais un jugement d'existence de la foi, et ce n'est pas une projection, mais une assimilation, je touche l'existence du Christ rempli de gloire subsistant dans le Verbe éternel de Dieu Créateur de tout ce qui existe, brûlant l'Esprit-Saint dans le sein du Père et dans la spiration sponsale incréée.

Et je commence à interroger : « Qu'est-ce que c'est que ce EST ? ». Merleau Ponty dit qu'une intelligence qui n'interroge plus est une intelligence morte, mais il faut que cette intelligence ne soit pas forcée, il faut que l'interrogation vienne d'une soif native de l'intelligence, et cette soif native de l'intelligence vient du jugement d'existence si je touche l'étonnement, l'admiration. D'étonnement en étonnement : « Mais oui c'est admirable ! », et je veux savoir ce qui fait que le EST est EST, ce qui fait que l'ÊTRE est ÊTRE, ce par quoi ce qui EXISTE EXISTE. Et si je ne quitte pas le jugement d'existence, je vois par expérience, intellectuellement (c'est-à-dire concrètement) que dire : « Qu'est-ce que c'est que ce EST ? » est la même chose que de dire : « Qu'est-ce que c'est que l'ÊTRE ? ». Mais si je quitte le jugement d'existence en interrogeant : « Qu'est ce c'est que l'ÊTRE ? », je commence à risquer de rentrer dans l'*immaturissimamente* *perroquetans*, la répétition de ce qu'ont dit les maîtres en métaphysique.

En résumé :

Je fais des jugements d'existence variés (suspension des sens) sur soi-même, sur la matière, sur le Créateur, sur Jésus, et je m'étonne, j'admire, et du coup je veux comprendre, j'interroge dans l'abstraction. Grâce à l'interrogation, l'induction est véritable.

Si Heidegger faisait cette induction fondamentale dans le jugement d'existence, il n'y aurait aucune angoisse, il n'y aurait pas le premier existentiel heideggérien.

Mais voyons ce qu'il dit dans Origine de l'œuvre d'art, page 42:

« *L'essence de la vérité est la vérité sur l'ÊTRE.* »

Il ne dit pas sur le EST mais sur l'ÊTRE, et ce n'est pas l'ÊTRE de la scolastique qui est formalisé, tandis que son ÊTRE est pré-conceptuel.

« *L'essence de la vérité est le dévoilement de l'ÊTRE. Dévoilement pourrait être le mot qui donnerait une indication non encore éprouvée sur l'essence non pensée de l'ESSE.* »

Il y a dans l'ÊTRE quelque chose qui est impensable, que je peux atteindre et dévoiler.

« *Si ce dévoilement pré-conceptuel [pas cérébral] est décèlement, ouverture, elle est aussi dépliement du pli de l'ÊTRE et de l'ETANT.* »

Je n'arrive pas à rentrer dans l'ÊTRE lui-même, alors je le saisis dans l'ETANT, qui est un pli qui me cache l'ÊTRE : c'est donc le dépliement de l'ETANT (qui est un pli par rapport à l'ÊTRE) qui me dévoile l'ÊTRE. Ainsi l'ÊTRE du dévoilement demeure voilé.

« *L'essence de la vérité [le dépliement qui permet de voir ce dévoilement de l'ÊTRE] c'est-à-dire de l'éclosion, est régie par un refus.* »

Je dois néantiser les sujets, les réalités existantes particulières, et je dois néantiser le point de vue de la vie pour trouver le point de vue de l'ÊTRE dans sa pureté. Voilà pourquoi je voudrais que nous regardions la métaphysique de l'origine : à un moment donné, je reçois l'âme spirituelle (la source de ma vie), mais c'est l'acte créateur de Dieu qui me donne l'ÊTRE qui va originer l'existence de mon âme spirituelle. Si je vais à la frontière de la vie et du commencement de l'ÊTRE, il faut effectivement que je nie le point de vue de la vie, d'où l'angoisse. Une fois que je suis dans la vie une âme spirituelle qui co-existe avec l'ÊTRE et que je suis dans l'ETANT, j'aspire tout le temps à retrouver cet ÊTRE purement donné par Dieu, indépendamment de ma vie, et donc j'aspire à refuser mon âme spirituelle. Cette vérité de l'ÊTRE, je l'ai touchée à un moment, et je ne la touche plus complètement maintenant.

Cette nostalgie est capitale pour la mémoire ontologique : Heidegger a confondu la mémoire ontologique avec le jugement d'existence.

Le Père Marie Dominique Philippe écrit :

« Comprendons bien que si l'ÊTRE a été totalement oublié par la philosophie occidentale, comme le dit Heidegger, ce n'est pas une faute imputable à l'homme. Certes la philosophie occidentale est responsable d'un oubli de l'ÊTRE et pour lui, cet oubli de l'ÊTRE entraîne un oubli de l'oubli lui-même. »

Nous avons oublié le point de vue fondamental qui fait la dignité, l'autonomie et la vie contemplative de l'homme. Maintenant nous avons même oublié cet oubli, et nous nous réfugions dans les idéologies. C'est un repliement vital sur soi.

« Heidegger reconnaît à la fin de sa vie qu'Aristote a découvert quelque chose de méritoire dans l'ontologie fondamentale en découvrant l'energeia et l'entelekeia [ce qui est actuel métaphysiquement], mais en faisant cela Heidegger avoue qu'il ne comprend pas en quoi la découverte de l'energeia et de l'entelekeia dégage le point de vue de l'ÊTRE des ETANT. »

Aristote dit bien que je ne peux saisir l'induction de l'acte qu'à travers le jugement d'existence, tandis que Heidegger dit qu'il ne faut plus de jugement d'existence.

« Pour Heidegger, c'est l'angoisse qui est le mode fondamental du sentiment de situation qui permet de saisir l'unité originelle de l'ÊTRE. »

L'unité originelle de l'ÊTRE et du DA SEIN est un mode fondamental du sentiment métaphysique. C'est à travers cela que la quête métaphysique commence.

« Le sentiment de situation est en effet un existentiel qui est l'un des trois modes constitutifs et originels selon lequel le DA SEIN est là. »

Ce sentiment de situation intolérable d'oubli de l'oubli de l'ÊTRE, cette angoisse, ce souci de passage de l'ÊTRE temporel et actuel à l'ÊTRE perpétuel que je suis.

« Les deux autres modes existentiels étant la compréhension de l'ÊTRE pré-conceptuel, et le discours : sa proclamation. »

Il faut donc passer de la nécessité du dévoilement de l'ÊTRE à travers mon angoisse métaphysique, à un jugement d'existence qui dépasse le point de vue de mon propre jugement d'existence pour pouvoir crier : « Mais oui, l'ÊTRE existe ! », donc je vais toucher l'existence de l'ÊTRE. Ensuite, je dois arriver à rentrer dans la compréhension, l'analyse, la contemplation de l'ÊTRE de l'intérieur de l'ÊTRE en tant que l'ÊTRE.

Le mérite énorme d'Heidegger est de dire que cette compréhension de l'ÊTRE est une appréhension pré-conceptuelle, une pré-notion dans laquelle l'ÊTRE se dévoile à moi, permettant ainsi au jugement d'existence de se manifester.

En occident, au niveau culturel, nous nous trouvons à une porte collective, il faut en prendre conscience. Si nous voulons être de notre temps sans être à la remorque, je crois qu'il faut prendre le questionnement de Heidegger, rentrer maintenant dans le jugement d'existence et découvrir cette admiration, cet étonnement et cette expérience métaphysique.

Je vous demande là un acte de confiance, parce que vous ferez l'expérience après : faites beaucoup de jugement d'existence et arrivez à ces interrogations pour que nous puissions commencer les inductions.

Nous verrons fondamentalement ce que cette induction n'est pas. Si je vais jusqu'au bout de Heidegger, je m'aperçois que la méthode non inductive du dévoilement pré-conceptuel de l'ÊTRE est une nostalgie. Elle a un très grand intérêt, mais comme nous le verrons c'est de l'ontologie fondamentale, ce n'est pas de la métaphysique.

Ensuite, nous regarderons à partir de l'interrogation la première induction pour saisir enfin expérimentalement la détermination qui forme de l'intérieur le point de vue de l'ÊTRE en tant que l'ÊTRE. C'est la découverte de l'OUSIA.

La mémoire ontologique

Nous avons essayé la dernière fois d'ouvrir notre intelligence à toucher réellement, concrètement, en pleine certitude, le point de vue du jugement d'existence. Nous avons regardé la différence tout à fait extraordinaire entre notre manière contemplative de toucher le point de vue de l'existence, l'ÊTRE, et la manière par laquelle notre intelligence perçoit quelque chose de permanent dans notre vie intérieure, l'âme.

Le but était de prendre conscience de ce problème, parce que d'après la sagesse humaine occidentale, il n'y a pas d'autre voie d'accès pour sortir de nos idées, de nos opinions, du magma de l'idéologie contemporaine dans lequel nous sommes englués. Il n'y a pas d'autre voie pour redonner une nouvelle liberté à notre intelligence.

Pour nous qui cherchons à adorer notre Créateur, pour nous qui cherchons à avoir la foi (vous le savez, il n'est pas besoin d'avoir la foi pour adorer notre Créateur), pour nous qui en plus voudrions être des saints, il est nécessaire que notre intelligence humaine, notre capacité de contempler naturellement soit éveillée, droite, purifiée, guérie, pour recevoir la lumière surnaturelle de la foi. Si elle ne l'est pas, nous nous rabattons sur les dévotions, sur l'affectivité, sur la dentelle, mais nous ne nous sanctifions pas, parce que la justification vient en nous par la foi, et la foi ne peut pénétrer que dans notre intelligence contemplative. Et si notre intelligence contemplative ne s'est pas réveillée, si elle n'est pas présente, si elle ne perce pas, la lumière surnaturelle de la foi passe sur nous comme l'eau sur les plumes d'un canard, et du coup, notre foi devient périphérique.

C'est pour cela que nous faisons cette guérison de la vie contemplative naturelle. Cela n'a rien à voir avec la religion, c'est de la philosophie, mais cela nous met dans cette exigence de ne pas être un monstre sur le plan de l'intelligence spirituelle : il faut que notre intelligence spirituelle retrouve son état natif.

Il y a deux ans, nous avons regardé pendant une année entière la question de **la mémoire ontologique**¹⁰ et certains d'entre nous ont continué à l'approfondir. Cette question n'est pas en dehors de notre sujet actuel, et j'espère pouvoir prendre un petit détour, inhabituel pour une démarche aristotélicienne, lequel nous permettra de voir en contraste où se trouve la voie d'ouverture.

L'an dernier, nous avons regardé la question de **la volonté**, c'est-à-dire de la source de l'amour spirituel en nous, la source de l'amour humain en nous : nous avons regardé les vingt-quatre degrés de profondeurs de notre cœur humain¹¹.

Et cette année, nous abordons la question de **l'intelligence**, qu'on appelle quelquefois l'esprit. Le grand problème contemporain très important à comprendre, est que notre intelligence s'est repliée sur elle-même en étant attirée par le point de vue de la subjectivité transcendante. Si nous communiquons la foi, si nous proclamons l'Évangile, au lieu que les gens tombent à genoux pour recevoir la lumière surnaturelle de la Parole de Dieu, retrouvant immédiatement la foi, ils disent : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire ! ». Même s'ils sont sincères et ouverts, la lumière de la foi ne pénètre pas à cause d'une intelligence qui s'est repliée sur elle-même et qui n'est pas capable de recevoir ce qui relève de l'ordre spirituel.

J'ai une relation par rapport à moi-même (philosophie du même) et une relation par rapport à l'autre, au monde réel. Je fais la philosophie de ce qui est vrai du point de vue du même (moi) et du point de vue de l'autre. Pour cela, j'ai trois sources de vie humaine, trois puissances : **l'intelligence** qui fait que je suis contemplatif, **la volonté** qui me permet d'aimer et **la mémoire ontologique** qui me permet d'être relié vitalement à la Paternité naturelle de Dieu (je suis lié moi-même à mon origine, actuellement et vitalement, et à ma fin, vitalement).

Je sors de la philosophie pour vous situer ce qu'est la mémoire ontologique.

La grâce de Dieu, cette lumière vivante qui fait l'unité intérieure de toutes les processions de la Très Sainte Trinité à l'intérieur de son éternité vivante et brûlante, rayonne sur moi. Du cœur du Christ, les torrents de la grâce giclent en moi, mais pas comme sur les plumes d'un canard : la grâce vient du centre de la source de notre vitalité personnelle, du centre de l'âme, et de là, comme à travers des canaux, elle se précipite dans mes trois puissances :

¹⁰ Père Patrick.- Mémoire ontologique.

¹¹ Père Patrick.- Les vingt-quatre degrés de l'amour.

- **Je suis contemplatif** par le point de vue de **l'intelligence**, et dès que j'ai la grâce, je suis immergé dans le point de vue de **la foi**.

- **Je suis amoureux**, j'aime, et la lumière vivante de la grâce, comme une liqueur, rentre dans ma puissance intérieure de **volonté** comme source d'amour. Je peux alors faire des actes de **charité**. Les actes d'amour et les actes de charité sont différents : l'amour est naturel alors que la charité est surnaturelle. Mais si mon cœur profond reste planté au quatrième degré de profondeur de l'amour humain, la charité ne pénétrera jamais dans mon cœur profond, je suis un panier percé. Il faut donc que mon cœur humain devienne suffisamment mûr pour pouvoir laisser pénétrer le point de vue surnaturel de la grâce (19^e degré de profondeur de l'amour).

- Enfin, il va y avoir pour moi une possibilité d'être moi-même, d'être dans ma vocation, dans mon corps, dans ma peau, dans mon être, dans ma vie, dans mon identité, dans mon origine, dans mon alpha et dans mon oméga, pour ne pas être 'à côté de mes pompes', en dehors de ma prédestination, en dehors de la Paternité du Créateur, pour d'être en lien avec la Providence divine vitale, corporellement. La découverte du lien entre le point de vue fondamental du corps et de l'âme est la fameuse **mémoire ontologique**. Si je suis lié vitale à mon Père donateur de vie, puisque son acte de donation de l'âme spirituelle est conservé dans son acte créateur, la grâce qui vient m'irriguer me permet d'approfondir surnaturellement **l'espérance**.

Nous avons perdu les horizons de la mémoire ontologique depuis le 13^e siècle (heureusement saint Jean de la Croix a quand même dit d'y faire attention) et à cause de cet oubli, l'espérance s'est repliée sur l'intelligence (je vais avoir confiance), et sur la volonté (je vais essayer d'aimer le plus possible ma fin dernière). L'espérance ne s'exerce plus, or elle est la vertu qui me permet surnaturellement de rejoindre la fin, de faire le passage entre la grâce actuelle et la grâce incréée de la gloire de Dieu, de faire le passage dans le Corps mystique de l'Eglise entre la grâce temporelle et la grâce éternelle : elle est donc liée au Retour du Christ. C'est pourquoi il est si important de faire la mémoire ontologique !

Qu'est-ce que la mémoire ontologique ?

La mémoire ontologique est une conservation spirituelle et corporelle en moi du premier moment vital où j'étais en contact corporellement, spirituellement et vitale avec la vitalité créatrice de Dieu au moment où Il incorpore à mon âme une âme spirituelle. C'est cette présence vivante de la Paternité créatrice de Dieu qui imprime dans mon corps, mon âme et mon esprit quelque chose qui se conserve encore aujourd'hui. Du point de vue de Dieu, c'est un instant permanent, éternel. De mon côté, c'est une conservation de ce premier moment de contact 'électrique'. Au moment où Dieu m'a engendré, cet engendrement a impliqué un contact réel, personnel et vivant. Aujourd'hui, ce n'est pas Dieu, mais mon âme qui vivifie mes activités intérieures : c'est moi qui parle, qui pense, qui vais vers la vie, qui fais un pas à droite ou à gauche.

Lorsque dans la première cellule, Dieu voyant l'unité sponsale de mon père et de ma mère dans cette tension entre les deux gamètes, lorsqu'elles se rencontrent toutes les deux et réalisent l'étincelle de la disparition ontologique de l'unité sponsale, s'engouffre dans sa vitalité créatrice (car là où est l'amour, Dieu s'engouffre) et engendre, crée une âme spirituelle et donne par sa toute-puissance vitale une âme spirituelle dans cette petite cellule qui est en train de se constituer dans son identité personnelle. Ceci est gardé corporellement en mémoire par le point de vue de la mémoire génétique, ceci est gardé en mémoire par le point de vue spirituel de l'âme et par le point de vue de la vitalité du *conservare* de cet acte vivant et créateur de Dieu.

A ce premier moment de ma vie, ma vie humaine personnelle et la vie divine étaient une seule vie. Le Créateur, ayant constitué cette unité profonde, ne se retire pas mais respecte dans sa sagesse les lois de la nature. Celles-ci ont été perturbées par l'héritage de l'atavisme humain (dans lequel se trouve, entre autres, le péché originel) qui fait qu'une gangue d'oubli s'est aussitôt mise là-dessus, de sorte que je n'ai plus conscience de ce contact vivant.

Mon corps a commencé comme cela, puis les cellules se sont multipliées 700 milliards de fois. 700 milliards de fois, les cellules de mon corps crient : « C'est à partir de cette union dans le respect et la communion des personnes, à partir de cette union absolue et vivante avec mon Père Créateur que je suis créé, c'est pour cela que je suis créé, c'est mon identité. » Et c'est mon corps, c'est cette mémoire d'origine qui le dit, et pas mon intelligence ni ma volonté. Comprenez-vous ? Il faut pour cela s'arrêter et découvrir son corps originel.

Voilà ce qu'est la mémoire ontologique, que saint Augustin appelle la *Memoria Dei*. Sans elle, comment pourrions-nous incorporer notre corps dans les activités d'union transformante ?

Continuons à réfléchir. Continuons surtout à faire ressurgir, par une transpiration spirituelle du corps autant de fois qu'il y a de cellules, de mémoire génétique en nous, cette impression originelle qui est toujours là. Nous n'avons pas besoin de la foi pour savoir qu'elle est conservée.

Il ne tient qu'à moi, spirituellement, parce que je comprends que c'est vrai par mon intelligence, parce que j'aime la vérité, parce que j'aime mon origine et ma fin, parce que j'aime l'autre et que je m'aime moi-même, que je

fasse cet acte de conscience de moi-même et de prise en main de mon corps spirituel. Je m'arrête de temps en temps en retrouvant mon innocence d'origine :

Mon corps est brûlé par la vivante tendresse de toujours à toujours de la Paternité vivante de Dieu.

Mon corps s'en rappelle, par la mémoire génétique animée spirituellement par cette impression originelle. Mais je ne m'en rappelle pas, parce que l'exercice de l'intelligence ne peut s'exercer dans l'embryon qu'à partir du moment où les sens externes apparaissent. L'intelligence ne s'exerce que si je peux être en contact avec l'autre et avec moi-même par la sensibilité externe ou interne.

Question : Pourquoi avoir abandonné la mémoire ontologique du 13^e siècle jusqu'à maintenant ?

Saint Thomas d'Aquin se dégage complètement de la réminiscence ¹², de la métempsycose ¹³ et de la réincarnation ¹⁴ qui sont des prospectives platoniciennes, et il abandonne la position de saint Augustin qui parle de trois puissances : volonté, intelligence, *Memoria Dei*, en disant que la mémoire fait partie de l'intelligence, et que nous sommes là pour contempler et pour aimer, parce que dans la Très Sainte Trinité il y a deux processions : une procession contemplative, (le Père et le Fils se contemplent face à face : la lumière naît de la lumière) et une procession d'amour (le Père et le Fils s'unissent dans l'amour pour que dans le poids unique ils disparaissent dans l'Esprit-Saint). De cette unité entre les deux premières Personnes émane un amour absolument personnel : la troisième Personne qui est telle que les deux disparaissent dans le don et l'accueil mutuel pour que se réalise cette unique Personne et que Dieu y soit tout entier présent. Saint Thomas a écrit toute sa Somme en disant qu'il n'y a que deux activités spirituelles, et tout l'occident se base là-dessus.

Aujourd'hui, nous sommes un peu bousculés par le Nouvel Age (*New Age*) et par l'introduction des mystiques orientales qui elles ne pratiquent pas la vie mystique à partir de la contemplation de la vérité, à partir de doctrines et de dogmes. Ce qui leur importe n'est pas la vérité, mais de vivre de l'état de pauvreté absolue, d'épuration totale, l'état dans lequel ils étaient dans l'impuissance absolue dans l'innocence pure de l'origine, et donc dans la présence universelle du tout, cette lumière qui actue le diaphane cosmique et à travers laquelle la providence de Dieu leur a communiqué la vie. Toute leur activité spirituelle et mystique est portée sur la mémoire des origines, sur le fameux *Samadhi* sans racine. Ce n'est pas une activité d'amour, parce qu'il faut laisser la *Bakti* (la dévotion) pour devenir un homme réalisé, pour réaliser son origine jusque dans la maîtrise du corps. Mais ils ne dépassent pas le point de vue du corps.

En occident, nous avons le souci de dire quelque chose à partir du moment où nous avons une assise pour le dire en pleine certitude. Thomas d'Aquin, et Aristote quinze siècles avant lui, avaient ce souci, mais ils ne connaissaient pas le support réaliste de la puissance de la mémoire. Nous savons que des organes corporels permettent l'activité de l'intelligence et l'activité de l'affectivité (le concupiscible et l'irascible). Aujourd'hui, nous connaissons ce qui se passe au niveau de la constitution du génome dans la première cellule, avec la mémoire génétique. Nous savons que corporellement, une organisation est capable de porter une vitalisation sensitive, une vitalisation biologique et a fortiori une vitalisation spirituelle. Dans la ligne de l'occident et avec les exigences que comporte la sagesse occidentale, nous pouvons donc réaffirmer la mémoire ontologique.

La philosophie occidentale ne se base pas sur les mythes. Après Aristote, elle a laissé les mythes grecs pour partir de l'expérience. La mythologie propose des images, des paraboles, des histoires qui nourrissent notre intelligence et notre cœur par la voie de l'imaginaire, et nous ne savons pas exactement comment fonctionne 'spirituellement' le filtre de l'imaginaire lorsqu'il reçoit les mythes, et de quelle manière fonctionne l'abstraction à partir d'un fantasme de l'imaginaire qui correspond à un mythe qui n'est pas réaliste. Cela va réveiller les archétypes, et ce n'est pas spirituel : c'est de la métapsychologie, du métapsychique. Nous en pouvons pas accepter cela, puisque nous voulons être des hommes et des femmes, nous voulons rentrer dans l'intelligence contemplative et dans un amour humain (sinon la charité surnaturelle ne viendra pas).

Vatican I demande aux catholiques de faire cette quête philosophique de l'intelligence pour permettre à l'intelligence d'atteindre, déjà sur le plan naturel, la vérité en pleine certitude ; faire cette ascèse, cette pénitence qui

¹² Théorie de la réminiscence : théorie de Socrate, puis de Platon, selon laquelle toute connaissance des rapports mathématiques élémentaires, ainsi que toutes les données de la conscience morale, seraient innées à notre esprit, qui n'aurait qu'à les reconnaître par la réflexion sur soi, indépendamment de tout enseignement extérieur. Le phénomène psychologique de la réminiscence était, pour Socrate, une preuve de la vie antérieure de l'âme dans un monde intelligible.

¹³ De *meta* : indiquant changement, et *empsukhoô* : animer. Passage, transmigratio n de l'âme d'un être dans un autre être. Doctrine d'après laquelle l'âme peut animer successivement des corps différents.

¹⁴ Phénomène en vertu duquel l'âme humaine, séparée du corps au moment de la mort, est censée passer dans un autre corps humain. La réincarnation représente quelque chose de plus général que la métempsycose, qui implique une migration de l'âme à des fins morales, et quelque chose de plus précis que la palingénésie (retour à la vie), en ce sens qu'elle définit une croyance proprement religieuse.

nous permet de mettre de côté nos opinions, nos idées, de mettre de côté la religion, de mettre de côté la foi, de mettre de côté la sainteté, l'Esprit-Saint, Dieu, et de faire en sorte, par le travail de notre vie intérieure, de guérir les puissances spirituelles de notre âme : que notre volonté devienne humaine, que notre intelligence devienne humaine, c'est-à-dire contemplative, et que nous soyons bien dans notre corps, spirituellement (et pas parce que nous nous permettons tout !), que nous soyons parfaitement dans notre origine et notre finalité. Voilà notre souci.

Question : Pour en revenir à la métaphysique, à partir du jugement d'existence : ceci EST, nous avons vu la dernière fois la question : « Qu'est-ce que c'est que l'ÊTRE ? ». Nous avons du mal à aller au-delà de cette question. Que se passe-t-il si nous voulons aller au-delà de cette question en dehors du jugement d'existence ? Et d'autre part que se passet-t-il quand nous essayons d'aller au-delà de la question « Qu'est-ce que c'est que l'ÊTRE ? » mais en revenant au « CECI EST » particulier, au jugement particulier ?

Je vais vous ré-expliquer. Permetts que je reformule la question, et tu me diras si c'est ce que tu voulais dire.

Ce n'est pas parce que tu rencontres quelqu'un que tu aimes, que ton intelligence se réveille. Tu tombes amoureux du Saint Esprit, de l'Immaculée, ou de la grâce, pour ne parler que d'un amour très réaliste mais très surnaturel : ça ne réveille pas ton intelligence, ça ne nourrit pas ton intelligence, et si ton cœur n'est pas mûr, ça fait de la boue et ça ne durera pas longtemps. Or nous avons un devoir de constance, de persévérance, d'approfondissement et d'intensification, ce qui se fait par le point de vue de l'intelligence : l'intelligence est en lien avec ton cœur pour que ton amour devienne vrai, pour que la vérité puisse être amoureuse, pour que cela devienne réaliste, et non en fonction de tes besoins, de tes désirs, des manques ou des blessures que tu avais avant.

Ce qui nourrit et réveille ton intelligence humaine est le fait qu'elle touche le point de vue de l'ÊTRE : *Primo cadit in intellectus ens* (c'est écrit 457 fois dans la Somme de saint Thomas). Ton intelligence ne se nourrit pas de mythes (ton imaginaire s'en nourrit), elle ne se nourrit pas de nourritures matérielles, elle ne se nourrit pas d'apparitions. Il faut que tu puisses toucher tout ce qui est derrière, à l'intérieur de EST : ceci EXISTE, il EXISTE. « Ceci », « il » ne nourrit pas ton intelligence, mais le fait qu'il « EXISTE », qu'il « EST » la nourrit.

Habituellement les gens disent qu'ils sont intelligents parce qu'ils ont chez eux beaucoup d'encyclopédies, beaucoup de « ceci », mais en fait ils sont de bons ordinateurs.

La Bible nous dit : « Avant qu'Abraham fut, Je SUIS. » Les saducéens louchent sur « Je » : « Lui ? le fils de Joseph, le charpentier de Nazareth ? Il veut nous détruire le temple de Jérusalem, il vaut mieux que « Je » disparaisse pour que Dieu soit préservé. » Tandis que l'Immaculée, quand Jésus dit « Je SUIS », quand Il est sur la croix, elle ne regarde pas le « Je », elle regarde qu'Il EXISTE, qu'Il EST le Verbe, l'Être premier.

Qu'y a-t-il à l'intérieur de ce EST, dans cette apparence du « Je » ? Tu te sers de ce « Je », tu t'appuies sur Jésus pour rentrer dans sa dimension métaphysique sur l'ÊTRE : Jésus EXISTE, Jésus EST. Tu t'aperçois que s'il n'y a pas les sujets, les « ceci », les réalités existantes, tu ne peux pas faire de jugements d'existence : tu es obligé de t'appuyer sur les « ceci » pour te concentrer sur le EST.

Je vous avais demandé la dernière fois de faire beaucoup de jugements d'existence. Si vous êtes croyants, à chaque fois que vous rentrez dans une église, vous plongez votre main dans l'eau bénite, vous faites vos dévotions, et vous vous dirigez vers le tabernacle : « Jésus EST là, Il EXISTE. » et vous vous appuyez sur Jésus pour vous concentrer sur sa présence substantielle : Il EXISTE réellement. Il faut que vous arriviez à voir que l'ÊTRE est ce qui est le plus réel, et que s'il n'y avait pas l'ÊTRE, le « Je » disparaîtrait : c'est le EST qui donne la lumière et la réalité au « ceci », et pas l'inverse. « Nadine EXISTE » : le fait qu'elle EXISTE ne vient pas de Nadine, ce qui fait qu'elle est réellement Nadine vient non pas de Nadine, mais de l'ÊTRE.

Tu concentres ton attention sur ce EST : « Qu'est-ce que c'est que ce EST ? » et tu commences à devenir humain du point de vue de l'intelligence. Aristote dit bien que celui qui n'a jamais fait de jugement d'existence et qui ne perçoit pas le point de vue substantiel qui explique intérieurement le point de vue de l'ÊTRE, n'a jamais commencé de toute sa vie à faire un seul exercice d'intelligence humaine. Il faut que tu arrives à rentrer à l'intérieur de ce EST, pour lire ce qu'il y a à l'intérieur (*intus legere*) et pour t'en nourrir : ton intelligence s'ouvre alors et devient contemplative. « *Primo cadit in intellectus ens* » : l'ÊTRE est ce qui dans l'intelligence tombe avant tout et qui l'ouvre en premier. Ton premier acte de naissance de l'intelligence est de faire de la métaphysique.

Beaucoup diront :

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tout cela ne sert à rien. Je ne vais pas perdre quatre heures chaque semaine à faire de la métaphysique, je n'ai pas de temps à perdre avec la philosophie, je veux prier. »

- Mais la prière est d'être relié à quelqu'un qui EXISTE. Si tu n'es pas capable de trouver l'ÊTRE de celui qui EXISTE, tu es relié à rien du tout et c'est ta prière qui ne sert à rien. Ta prière doit être vraie et réaliste : elle est une communion de personnes et elle se situe au niveau de l'ÊTRE.

- Pourtant, à chaque fois que l'Eucharistie vient en moi, ça brûle mon cœur, je tremble, ça fait de l'électricité, et je sens la transfiguration !

- Tu la sens, je veux bien, mais le Christ, les apôtres, les prophètes, les docteurs de l'Eglise, disent tous sans exception que quand tu vis cela, tu ne te sanctifies pas. Ton union à Dieu doit devenir spirituelle, contemplative. Le Concile Vatican I te dit que l'homme avec son intelligence native, humaine, et avec ses propres forces, sans la foi, sans la Révélation, sans la grâce, doit accéder à cette possibilité de réveiller son intelligence de manière à ce que, contemplative et native, elle puisse toucher l'existence de Dieu de façon démonstrative, actuelle, concrète, et en pleine certitude. La foi n'est pas nécessaire pour démontrer l'existence de l'ÊTRE premier. Ce n'est pas parce que tu es en union concrète avec Dieu que tu es croyant : tu peux être en union réelle avec Dieu, l'ÊTRE premier, ton Créateur, sans la foi, sans la grâce. Si tu ne fais pas cela, le Concile Vatican I te dit que tu tombes dans le marécage du fidéisme, qui dit : « Je ne peux vivre de Dieu que par la foi et la prière. » c'est-à-dire que tu es protestant, tu as perdu la foi catholique. Luther dit : « Le péché (le péché du monde et le tien) pénètre tellement tes puissances spirituelles (la volonté, l'intelligence et la mémoire) que tu ne peux faire aucun acte naturel humain. Il faut que le Sang de Jésus vienne sur toi et t'assume, car seul tu ne peux rien faire, tu ne peux pas atteindre Dieu, tu ne peux atteindre aucune vérité. » Or ceci est contraire à l'expérience, contraire à la Révélation et contraire à la doctrine de l'Eglise : c'est infailliblement proclamé par le Concile Vatican I. Donc tu peux, et tu dois réveiller ton intelligence par le point de vue de l'ÊTRE pour qu'elle devienne contemplative, et qu'alors elle puisse enfin monter intérieurement et réellement (à travers le sens du toucher) toucher l'existence de l'ÊTRE premier et rentrer dans une union mystique naturelle. Tant que tu n'es pas arrivé là, tu n'es pas arrivé au premier commandement de Dieu : « Tu adoreras ton Créateur », et les autres commandements viennent après. Si tu te contentes d'aller à la messe, à faire une bonne confession, à recevoir le Baptême, à prier, tu colmates autant que tu peux, et Jésus complète tout ce que tu n'as pas fait, ... mais tu ne l'as pas fait, et tu risques de perdre beaucoup de temps, non seulement sur le plan humain mais aussi sur le plan surnaturel, sur le plan de la foi.

Alors,

« Qu'est-ce que c'est que ce EST ? »

Quand je fais un jugement d'existence, la présence du CECI est si forte que j'ai du mal à me décrocher complètement du CECI pour rentrer intégralement dans le point de vue du EST. A chaque jugement d'existence, mon intelligence vibre et reçoit quelque chose en elle-même, quand elle assimile ce point de vue de l'ÊTRE ; elle commence à comprendre qu'il y a une identité : ça a la même signification, la même substance. La même sève intérieure fait que l'ÊTRE est EST et nourrit mon intelligence, que ce soit dans le Créateur, dans mon ami, en moi ou dans l'arbre.

Je trouve cela étonnant : « D'où vient ce fait que ça EXISTE ? Qu'est-ce que c'est ? »

C'est là où je peux rentrer dans la lumière qui fait que cette réalité est réalité existante. C'est à ce moment-là que je rentre dans ce qui est source de son identité en tant que CECI. Je ne peux pas rentrer en Dieu mon Créateur si je ne touche pas d'abord concrètement son existence, en rentrant dans ce qui anime de l'intérieur le Créateur en tant que Créateur. Sinon je ne touche le Créateur que de l'extérieur, donc à ma manière, subjectivement. Je commence à comprendre par une espèce d'intuition, et en même temps de certitude, que si je veux connaître réellement de l'intérieur et lire ce qu'il y a de substantiel dans une réalité que j'aime, que je contemple et que je veux connaître, je dois l'atteindre non pas par les accidents, mais par le point de vue de l'ÊTRE, telle qu'elle est, de manière non pas subjective mais objective, contemplative.

A partir du jugement d'existence, l'homme qui a une intelligence découvre qu'à partir du moment où il s'appuie sur ses impressions, il n'est plus un homme. Dire « J'ai l'impression que c'est un menteur » n'est pas humain. Dire « J'ai l'impression qu'il ne m'aime plus » n'est pas intelligent.

La Vierge Marie, au pied de la croix, ne s'appuie pas sur ses impressions : Il EXISTE, Son existence est celle de l'ÊTRE premier, le Créateur de toutes choses, le Verbe de Dieu, deuxième Personne de la Très Sainte Trinité, et elle rentre à l'intérieur de ce qu'Il vit dans son corps cadavérique, elle s'appuie sur la vérité, son intelligence est contemplative. C'est pourquoi Luther et Kant, qui disent que la métaphysique n'existe pas, n'aiment pas beaucoup la Sainte Vierge. La société d'aujourd'hui n'aime pas la femme dans son mystère de complémentarité, d'intériorité contemplative et de pureté (parce que c'est la dernière manifestation de la vie contemplative), alors elle veut détruire la pureté de la femme, la vie contemplative de la femme, parce que c'est ce qui rend la femme féconde, c'est ce qui permet, dans l'union avec l'homme, à l'humanité intégrale d'atteindre son sommet dans l'amour et dans sa finalité en tant qu'image et ressemblance de Dieu. C'est à cause de la haine de la vie contemplative qu'il y a cette rage contre la femme.

Et nous aussi nous avons peur :

« Pourquoi faire de la philosophie, de la métaphysique ? Moi, je garde ma foi, ça me suffit. » (autrement dit : je reste en moi, je reste dans mes impressions, je barbotte dans la mare aux canards).

- Pourtant, l'intelligence te permet de rentrer dans le point de vue de l'autre tel qu'il est, et du coup de sortir de toi-même et de te réaliser toi-même dans l'autre. L'intelligence te permet de vivre de l'autre réellement parce qu'il rentre en toi dans ce qu'il y a de plus substantiel en lui, et tu le respectes. A partir de là, tu peux vivre en lui et sortir de toi dans l'extase de la volonté. Mais si tu n'es pas contemplatif, il est métaphysiquement, naturellement, biologiquement, physiologiquement et psychologiquement impossible que tu atteignes le dix-neuvième degré dans l'ordre de l'amour. D'où l'importance de la métaphysique.

C'est très simple : il suffit de retrouver son bon sens, de sortir de ses impressions. 'Je' est lié à la vie : nous sommes tellement égoïstes, tellement repliés sur nous-mêmes, tellement dans nos impressions que nous sommes toujours sur le 'je', sur le 'ceci'.

Quand je dis : « J'EXISTE » : je (moi qui vis, avec toutes mes impressions) EXISTE : EST, je vois bien la différence. Si je ferme les yeux, si je rentre à l'intérieur de moi, si je me replie sur moi-même, si je m'engloutis dans mon vécu intérieur, je vois que j'ai de la vie à l'intérieur de moi, que profondément il y a une source de vie qui fait que c'est moi qui vis, et qu'au centre même de cette source, il y a une lumière vivante qui unifie toute ma vie, intérieure et extérieure. Là, je suis attentif à la vie, je suis dans le 'ceci', dans le 'je'. Puis je me réveille, je réveille mon intelligence, je me touche et je vois que j'EXISTE.

Si je ne vois pas la différence entre l'ÊTRE et la vie, c'est que mon intelligence humaine n'a jamais fonctionné, et c'est très grave : cela veut dire, si je suis un homme, que ma masculinité ne pourra jamais s'accomplir ; si je suis une femme, que ma féminité ne pourra jamais s'accomplir ; si je suis un enfant, que ma croissance en sagesse ne pourra jamais se réaliser ; et si je suis chrétien, je n'aurai pas accès par la foi aux sacrements, parce que dans les sacrements j'atteins la présence de Dieu par mode de substance : c'est l'existence du Christ que j'atteins dans l'Eucharistie : « Ceci EST mon corps » : je touche l'ÊTRE du corps ressuscité du Christ dans l'Eucharistie. Donc le monde humain et le monde surnaturel m'échappent, et je suis le plus malheureux des hommes. D'ailleurs je ne suis pas un homme : spirituellement, je suis un embryon.

Mais il reste un appel, notre appel à nous qui sommes embryonnairement métaphysiciens, et c'est pourquoi nous revenons au point de vue primitif du jugement d'existence.

Je vous disais la dernière fois que métaphysiquement parlant, nous sommes aujourd'hui tous heideggériens. Le langage heideggérien ne nourrit pas notre intelligence contemplative, et pourtant nous y sommes sensibles parce que c'est notre manière de percevoir le point de vue de l'ÊTRE : nous sommes d'accord que la vie et l'ÊTRE sont deux choses différentes, mais nous avons dans notre tête qu'il est impossible d'atteindre ce qui est caché derrière ce *noumen*, ce EST, et que ça ne sert à rien de creuser le point de vue de l'ÊTRE avec son vilebrequin. Qui ne pense pas comme cela ?

Bernard existe, j'existe, l'univers existe. La vie et l'ÊTRE sont différents : l'univers existe, mais il ne vit pas, il n'y a pas d'âme qui fait qu'intérieurement l'univers vit quelque chose. Quand ton ami, que tu aimes beaucoup et que tu connais de manière contemplative, meurt : sa vie disparaît, mais il existe toujours (nous pouvons l'espérer, mais plus rarement le percevoir : je reconnais qu'il faut avoir connu son ami de manière contemplative pour le percevoir spirituellement, intellectuellement, en pleine certitude).

Dès que j'appréhende ce point de vue qui me dépasse complètement, puisque je ne suis encore jamais rentré dans cette spéléologie particulière du point de vue de l'ÊTRE, j'ai l'angoisse. C'est obscur, il y a des gouffres, c'est inconnu, j'ai peur, je ne suis pas en sécurité, il faut que je sorte de mon petit monde à moi (« Cette année, on fait de la métaphysique, j'ai pas envie ; je préférerais les 33 degrés de profondeur dans l'ordre de l'amour que nous regardions l'année dernière, c'était plus intéressant. »). Maintenant c'est notre intelligence qui est en question, ce n'est pas notre cœur, notre appétit, et l'angoisse apparaît, et en même temps, nous sommes intrigués. Nous savons que nous touchons une porte, mais bien souvent nous préférons rester en retrait, en recul.

Je retrouve ici ta question : ayant une angoisse face à ce EST, je me mets en recul, en me disant : « Si je reste trop lié à Bernard, ou à l'arbre dans mon jugement d'existence, est-ce que ça ne va pas trop influencer mon appréhension de l'ÊTRE. Quand je regarde le point de vue de l'ÊTRE pour lui-même à partir du jugement d'existence, donc à partir d'un ETANT particulier, suis-je sûr que l'ETANT ne sera pas toujours là, accroché ? Ne vais-je pas me tromper ? Finalement, je préfère en rester là : découvrir le point de vue de l'ÊTRE pour lui-même, et me mettre en recul dans l'admiration, dans l'expectative et en même temps dans l'angoisse (parce je sais que c'est là que je trouve le bien de ma vie spirituelle intérieure, intellectuelle, contemplative, humaine, et qu'en même temps je pense, je crois que c'est impossible). L'angoisse me replie sur moi-même et fait que dans ce moment de recul je vais simplement rester en attente sur le EST sans pénétrer dedans.

Heidegger disait : « Il faut absolument que se dévoile devant moi le point de vue intérieur de l'ÊTRE. » et il restait en attente. Au milieu des freudiens, des lacaniens, des léninistes, des sri-aurobindistes... Heidegger s'est levé en disant : « Toutes ces pensées occidentales me tuent. » Nous sommes empoisonnés par le positivisme, par l'évolutionnisme, par le matérialisme dialectique, par les idéologies de Hegel, de Kant, de Freud. Du coup, de

nombreux théologiens nous expliquent la Parole de Dieu et la Révélation de la Très Sainte Trinité à travers des schémas d'idéologies athées.

Mon expérience m'a permis de me rendre compte que les gens qui sont vraiment éveillés, en recherche, en attente, ceux qui sont encore des personnes vivantes et actives, sont heideggériens, ils sortent de ce magma qui dit que le 'ceci' est tout et que le reste ne vaut pas la peine.

Heidegger disait : « Concentrons-nous sur le EST, mais pourtant nous en pouvons pas rentrer dedans. » d'où l'angoisse métaphysique. Il faut dévoiler le point de vue de l'ÊTRE, comme si je me mettais devant et que j'attendais : il est en face, je le touche, je sais que je ne peux pas rentrer dedans et j'attends une révélation intérieure spontanée. Heidegger attend qu'il y ait comme une révélation de la puissance native de son intelligence par une espèce d'étincelle providentielle, comme pour Parménide : il attend d'être le sujet qui bénéficie pour l'humanité d'aujourd'hui du retour à la révélation de l'ÊTRE.

Nous, nous disons : « Je n'ai pas besoin d'une révélation de la déesse pour pouvoir pénétrer dans le point de vue de l'ÊTRE. » Est-ce bien la question que tu posais ? : « Comment allons-nous faire ? »

Je fais un jugement d'existence : ceci EST, j'EXISTE. Mon existence n'est pas la même chose que ma vie intérieure. Dieu est-Il la source de ma vie ? Non, la source de ma vie est mon âme. J'ai la vie à l'intérieur de moi, et au centre, une âme, un principe (on ne peut pas remonter au delà du principe). Et je vois tout de suite que la source de mon existence, l'ÊTRE, n'est pas mon âme. J'en suis tout étonné et admiratif, et cette admiration ne suscite pas en moi la terreur, l'angoisse, la peur, l'attente de la transcendante révélation de la déesse, mais l'interrogation : « Qu'est-ce que c'est que ce EST ? ».

Si vraiment je fais la séparation absolue des ETANT (de l'univers, de l'arbre, de moi-même, de celui que j'aime, du Créateur) et que je ne regarde plus que l'ÊTRE, je n'ai plus de jugement d'existence, je ne suis plus en contact, et dans cette absence de contact, je suis dans l'attente, dans le néant qui produit l'angoisse heideggérienne. Pour Heidegger, cette angoisse est bonne parce qu'elle permet de faire le saut pour rentrer à partir du néant dans l'éventuelle révélation qui est à l'intérieur de l'ÊTRE. Il confond l'existence de l'Être premier et l'existence qui est dans toutes les réalités existantes, l'existence que je touche à chaque jugement d'existence. Dieu est le seul être qui soit totalement détaché d'une détermination limitée, donc ce qu'il dit est vrai, puisque ce qu'il dit touche le point de vue de l'interrogation sur l'existence de Dieu. Et il est impossible de toucher directement l'existence de Dieu par l'intelligence : il faut que je passe par la métaphysique, il faut que je puisse d'abord toucher ce qui est intérieur à l'ÊTRE, et rentrant dans ce puits, que je trouve la source : alors je peux faire la démonstration de l'existence de l'Être premier et toucher l'existence de l'Être premier. Voulant toucher l'existence de Dieu, Heidegger s'interdit d'y aboutir, et c'est son angoisse qui l'en empêche. Je pense qu'il confond l'appréhension du jugement d'existence et de la métaphysique, la découverte du point de vue de l'ÊTRE, avec le point de vue du sommet spirituel de l'âme.

Nous allons voir qu'en effet il y a chez Heidegger, comme il le dit lui-même, une très grande nostalgie de la découverte de l'ÊTRE premier dans son origine parménéidienne et dans cette grande révélation, cette manifestation spontanée du Créateur et du Divin. Heidegger dit que sa métaphysique est existentielle. L'angoisse n'anime pas l'intelligence contemplative : l'angoisse anime le point de vue méta-psychologique et affectif, spirituel parce que c'est métaphysique, c'est de l'ontologie fondamentale, et la mémoire d'origine : les trois puissances sont présentes chez Heidegger, mais elles se réunissent dans l'interrogation et dans l'attente du dévoilement par le point de vue de la vie. Il confond donc le point de vue de la vie et le point de vue de l'ÊTRE. Il ne les confond pas quant à l'interrogation, mais il les confond quant à l'appréhension, quant à la manière d'y pénétrer. L'angoisse trahit ce fait que l'approche heideggérienne du point de vue de l'ÊTRE correspond à des nostalgies fondamentales que nous traînons en nous depuis l'apparition de la première cellule, comme nous allons le voir maintenant.

Je vous propose maintenant une méditation qui m'est personnelle.

Je voudrais regarder avec vous la question de l'ÊTRE et de notre existence sous un autre angle d'attaque que l'interrogation.

Je fais un jugement d'existence et je m'aperçois que dans ce mot EST, il y a quelque chose de très important à saisir. Je perçois en même temps que ce n'est pas commode. Et je perçois enfin que toute l'histoire de l'intelligence humaine est suspendue à cette question.

A partir du moment où nous avons définitivement abandonné la question de l'interrogation sur l'ÊTRE, nous sommes rentrés dans les idéologies athées et dans l'ontologisme, pour dire : « l'ÊTRE c'est la vie, et la vie est sacrée. ». Or la vie n'est pas sacrée : ce qui est sacré est ce qui est en contact avec Celui qui est tout autre que tout ce qui existe : Dieu. Ma vie est en contact avec sa source qui est mon âme, par nature elle n'est pas en contact direct avec Dieu.

L'ÊTRE, oui.

Si la vie était sacrée, cela voudrait dire que l'Absolu est dans la vie, et que si je veux être dans la dignité intérieure de l'être humain, il faut que je respecte la vie comme je respecte Dieu et que je m'engloutisse entièrement dans ce point de vue de la vie. Je ne dis pas qu'il ne faut pas respecter la vie ! Mais si je m'engloutis entièrement dans le point de vue des choses particulières, des vies particulière, des vies limitées, à ce moment-là je perds le contact avec la source même de l'existence, je sors du sacré et je tombe dans l'athéisme.

Toute l'histoire de la vie spirituelle de l'homme, toute l'histoire de la vie spirituelle de chacun d'entre nous est suspendue à cette question.

Quand je le fais à partir du jugement d'existence, je suis embêté, j'ai peur, j'ai une petite angoisse, j'ai un moment de recul, je n'y arrive pas, mon intelligence n'est pas assez aiguisée, je n'arrive pas à pénétrer, à faire une induction. Je suis mal à l'aise. J'espère que vous vous sentez mal à l'aise : certains sentent une petite impatience, ou une petite angoisse, d'autres se sentent un peu vidés, d'autres ont soif d'aller plus loin, d'aboutir, d'autres sont dans la nuit complète.

Dès que nous nous approchons de l'ÊTRE, il y a en nous comme un climat métaphysique qu'on appelle les nostalgies métaphysiques. Ces nostalgies conditionnent le climat de la recherche du point de vue de l'ÊTRE. Notre intelligence a perdu pied et nous sommes un peu dans un état de vertige métaphysique, car nous sommes tous heideggériens (même ceux qui n'ont jamais lu Heidegger). Donc, avant de faire toutes les démarches qui sont à notre programme :

- avant de passer par l'induction de la substance, par l'induction de l'acte (1^{er} point)
- avant de regarder les modalités de la substance, les propriétés de l'entelekeia qui structure l'ÊTRE de l'intérieur (2^e point)
- avant de regarder sa réalisation dans le point de vue de la métaphysique de la personne humaine (3^e point)
- avant de faire, à partir de là, la montée démonstrative et le toucher de l'existence de l'ÊTRE premier (4^e point)
- et enfin, avant de rentrer dans la contemplation des attributs réels de l'ÊTRE premier et de rentrer dans l'union mystique avec l'ÊTRE premier par excellence (5^e point),

je préfère dégager le terrain pour que nous puissions comprendre à quel point la genèse de l'intelligence moderne a besoin de ce raccourci que je vous propose :

L'innocence originelle

« Qu'est-ce que c'est que l'être ? ». Par l'interrogation, j'ai séparé le EST du CECI.

Mais ce qui est à l'intérieur de ce ÊTRE formalisé est la même signification que ce qui est à l'intérieur de ce EST saisi dans le jugement d'existence. Ce n'est pas parce que je l'ai abstrait que la signification n'est plus la même : il y a une continuité. C'est ce sur quoi Heidegger bute. Parce qu'il confond l'ÊTRE avec Dieu, pour lui, l'ÊTRE n'est pas le EST : « le EST que je saisis dans l'arbre n'est pas l'ÊTRE de Dieu ».

Puisque nous sommes dans un climat heideggérien, je vais reprendre avec l'existence de Dieu, par le haut. Faisons confiance à l'Eglise apostolique qui dit dans le Concile Vatican I que l'intelligence humaine est capable, de manière démonstrative, de prouver l'existence de l'Être premier, le Créateur. Une fois que nous avons fait nous-même la démonstration de l'existence du Créateur, aucune idéologie ne peut plus pénétrer en nous. Il y a bien la nuit de la foi, la nuit de l'esprit, mais le doute, les attaques sur l'intelligence ont disparu (ce qui est précieux !), et nous sommes en pleine certitude sur tout ce que nous appréhendons sur le point de vue de la foi et l'existence de Dieu, parce que nous sommes devenus contemplatifs. Si notre intelligence a touché vitalemment l'existence de l'Être premier, nous sommes immunisés contre le point de vue de l'idéologie. L'idéologie inhibe totalement la vie spirituelle, la vie intellectuelle, la vie humaine et il n'y a plus aucune possibilité de retrouver son origine et sa fin.

Je viens de faire à l'instant ¹⁵ la démonstration de l'existence de l'Être premier et je reviens vers vous dans l'angoisse de ce monde contemporain. Je sais que l'Être premier est Créateur de tout ce qui existe. L'acte créateur de Dieu se termine à EST, l'acte créateur de Dieu ne se termine pas à CECI : le moustique n'est pas créé par Dieu, ni le chêne, ni le nuage ; ma vie même, actuellement, n'est pas créée par Dieu. Si ma vie actuellement était créée par Dieu, cela voudrait dire que Dieu et ma vie sont la même chose, que je suis Dieu. Or je ne suis pas Dieu. Et il y a une différence entre l'existence de l'Être premier et mon existence, même si elles ont la même signification. L'acte créateur de Dieu se termine au fait que j'EXISTE. Après la démonstration de l'existence de l'Être premier, si je veux

¹⁵ (pendant la pause)

rejoindre directement la présence de l'Être premier mon Créateur, je me touche, je vois que j'existe et je prends conscience que je suis suspendu à l'acte créateur de Dieu.

Je laisse ma vie de côté : « Celui qui ne dépose pas sa vie et ne vient pas à Moi n'est pas digne de Moi. » Jésus me demande de déposer mon âme (dans le grec), la source de ma vie : en disant cela, Jésus prouve que Dieu n'est pas la source de ma vie. C'est à cause de l'idéologie athée de l'évolutionnisme que nous pensons le contraire.

Lorsque Dieu, actuellement, fait que j'existe, Je suis en contact purement contemplatif avec Lui, puisque c'est à travers un jugement d'existence, à travers un acte d'adoration de dépendance du point de vue de l'ÊTRE¹⁶. Cette dépendance est métaphysique. En même temps, je suis libre, ma vie peut s'orienter autrement : je peux me tourner vers la télévision ou rouer de coups celui que je n'aime pas. Ma vie n'est pas dépendante de l'acte créateur de Dieu.

A partir du moment où je réalise cela, je me pose la question, et c'est cela, mon raccourci : « D'où vient l'âme ? », c'est-à-dire : « D'où vient la source de ma vie ? ». D'où vient l'âme qui n'est pas mon ÊTRE ? Si j'ai touché l'existence de l'Être premier dans ma démonstration et que je suis uni à Lui, je constate d'un seul coup qu'en effet l'Être premier est l'origine de la source de ma vie que j'appelle l'âme. Il me l'a donnée, ce n'est pas un acte de création, mais un don. L'ÊTRE dépend actuellement de l'acte créateur de Dieu, mais mon âme ne dépend pas de Lui, elle dépend de moi. Voyant la différence infinie entre les deux, je vois que l'Être premier, s'Il est Créateur du point de vue de l'ÊTRE, il est également Père du point de vue de ma vie. Il a engendré, produit et donné une âme spirituelle qu'Il a incorporée à ma première cellule pour réaliser l'être humain.

L'être humain qui est dans le ceci de l'homme est source d'unité entre le corps et l'âme spirituelle.

L'âme spirituelle est créée par Dieu, infusée dans le corps, et cette unité vivante entre mon âme et mon corps me vient de Dieu. Du point de vue du fait que j'existe, je rejoins mon Créateur, et du point de vue de la reconnaissance parce que j'ai une âme spirituelle, je rejoins mon Père. L'Être premier est mon Père : Il m'a donné la vie. Cela ne s'est passé qu'une seule fois, mais quand Il me l'a donnée, Il s'est donné Lui-même.

L'acte créateur de Dieu est un acte de toute-puissance du point de vue de l'être, il implique donc le point de vue du VERUM (la totale vérité) et du BONUM (la totale bonté) et de l'ESSE (la perfection de cet acte de vérité et de bonté).

En même temps, ce contact dans mon origine était un contact vital. Dans ma première cellule, j'ai eu la présence vivante, agissante, brûlante, à partir de l'éternité vivante et brûlante de Dieu, qui a soudé mon âme spirituelle dans mon corps. La soudure de ma vie intérieure et de mon corps était totale, parce que l'acte créateur de Dieu est nécessairement parfait dans son mode. Etant donné que l'acte de création et de donation de la vie est nécessairement parfait dans son mode, il est nécessaire que l'unité qu'il y avait dans ma première cellule soit une unité absolue. Cette unité absolue, vivante, entre cette vie omniprésente, parfaite, amoureuse, bonne, vraie, lumineuse, éternelle de Dieu dans mon temps, dans l'instant de ma création, est là absolument présente dans ma première cellule. C'est elle qui va brûler ma mémoire ontologique, ma mémoire génétique.

Dieu est à l'origine du fait que j'existe et Il m'a donné la vie : dans ma première cellule, j'ai été entièrement pris par l'amour. Cela ne s'est pas passé de loin, mon âme n'a pas plongé dans ma première cellule en apercevant de loin les gamètes (l'origénisme¹⁷, qui dit que l'âme pré-existerait et déciderait de se mettre là, est condamné par l'Eglise). Non, le contact est direct, sans aucun intermédiaire dans la donation de l'âme spirituelle. Celui qui dit le contraire est quelqu'un qui n'a jamais fait la démonstration de l'existence de l'être (cela vient de son imagination), car une fois que je l'ai faite, je vois bien que le contact est vivant : il y a une impression métaphysique d'unité totale de vie entre la pureté d'innocence de mon âme et la pureté vivante de l'intimité divine, de la vie intérieure de Dieu.

Dans cette extase, dans ce ravissement, dans cette brûlure, Dieu entend mon Oui parce que je suis en contact avec Lui à la fois dans le temps et dans l'éternité, je suis en lien corporellement avec mon origine et avec ma destination finale qui est l'éternité divine. Dans la première cellule, je suis trempé dans mon corps dans ce que je serai dans toutes mes cellules lorsqu'elles ressusciteront dans l'innocence corporelle d'un corps totalement spiritualisé, j'en ai une 'connaissance' préalable. Comme le dit le pape Jean Paul II dans *Evangelium Vitae*, c'est à ce moment-là que je suis inscrit dans le Livre de Vie, lui dans l'éternité. Mon Oui est alors de dire : « je veux bien passer de mon origine à cette finalité par tout Ton désir, tout Ton amour pour y arriver, et mon Oui est personnel, mystérieux, et il permet à Dieu de me lâcher dans ma liberté pour que, sans que ce soit Lui qui détermine cette brûlure absolue de l'unité avec l'amour éternel de Dieu, ce soit moi qui y aille en courant malgré tous les obstacles.

¹⁶ Je vous rappelle que si vous faites sept fois par jour un acte de jugement d'existence (cette prise de conscience du fait que vous êtes suspendu actuellement à l'acte créateur de l'Être premier, acte qui se termine au fait que vous existez), dans neuf mois vous êtes contemplatif, et si vous ne l'êtes pas, ... c'est que vous n'avez pas fait sept fois par jour cet acte d'adoration métaphysique !

¹⁷ Origène : théologien et exégète (Alexandrie vers 185 – Tyr vers 253). La doctrine plus ou moins légitimement tirée de ses écrits (l'origénisme) a été condamnée par l'Eglise.

C'est ainsi que dans mon corps se réalise une première séparation, et c'est en fonction de l'origine ontologique de mon existence que je vais réagir.

Supposons par exemple que l'Immaculée glorifiée (qui brûle tout le diaphane de la Très Sainte Trinité) rentre en toi et que tout à coup elle s'en aille ! Voilà ce qui s'est passé dans la première cellule ! mais tu es incapable d'y retourner, tu ne peux pas faire un acte d'intelligence contemplative, ni un acte d'amour, parce que dans ta première cellule tu n'as pas les organes correspondants.

Cette première séparation est la séparation de l'amour séparant de Dieu : elle permet à ma liberté de ne plus dépendre dans mon âme de Dieu, et je ne dépends plus de Dieu que du point de vue de l'ÊTRE. C'est à moi, par ma vie, par mon âme et ma liberté, de remettre par amour toute ma vie dans la dépendance de Dieu et dans l'unité profonde avec Dieu. Cette première séparation provoque sept grandes nostalgies, puisqu'il y a sept grandes manières de réagir à cet amour séparant de Dieu.

À l'amour séparant, il faut ajouter que dans la cascade de la généalogie de l'homme et de la femme, je reçois des torrents de miasmes qui entachent mon innocence divine (comme une tache vient dans un buvard), et que le diamant de mon innocence divine (qui est cette dynamique du Oui qui ne demande qu'à se répandre tout le temps corporellement, vitalement, spirituellement, existentiellement, surnaturellement...) est immédiatement pris, en raison du péché originel, par un magma, cette gangue dont parle sainte Thérèse d'Avila.

Cette séparation supplémentaire fait que l'amour séparant me fait réagir par des nostalgies qui, premièrement, structurent toutes les dimensions de l'homme en moi dès le premier moment, et deuxièmement induisent en moi, à cause du péché originel, sept réactions négatives par lesquelles je participe personnellement dès la première cellule au péché originel, c'est pourquoi le baptême sera nécessaire pour en dégager la tache en l'âme.

Il faut donc distinguer dans les nostalgies ce qui vient de l'amour séparant de Dieu (ce qui est naturel et normal) et ce qui vient de ma participation au péché originel en raison de sa présence dans l'atavisme de manière personnelle. L'approche de Heidegger, l'approche métaphysique contemporaine, est immobilisée en raison de ces nostalgies.

Les sept dimensions dans l'homme

Dès la première cellule, j'existe, la vie intérieure m'est donnée, l'être est infusé dans un corps, je dépends de l'acte créateur de Dieu (dépendance), je suis le fruit d'un acte créateur de Dieu (Créateur) à partir de rien, je suis modelé d'une certaine manière, j'ai une identité individuelle qui m'est propre, fruit de l'acte créateur artistique de Dieu, je suis créé dans le sein de ma mère à partir de l'unité sponsale et à partir d'un matériau génétique, et enfin je suis créé spirituellement, j'ai un esprit, je suis créé dans la lumière. Voici les sept caractéristique de l'acte créateur de Dieu dans ma première cellule.

C'est pour cela que l'homme est un artiste (il travaille), qu'il est contemplatif, spirituel, qu'il a une vie intérieure, qu'il est une partie de la nature et il est responsable de l'univers, qu'il est une partie d'un corps mystique familial (il a une vie sociale), qu'il a une dimension religieuse dès le départ (il dépend de l'acte créateur de Dieu), et comme il existe, il a dès le départ une soif de perfection et il est donc attiré par le bien.

Nous sommes donc fondamentalement appelés à un bien métaphysique, à un amour qui dépasse l'horizon spatio-temporel, à la vie contemplative, à la vie intérieure, à la responsabilité de la nature toute entière à travers le corps, à la responsabilité de la présence de Dieu, à la responsabilité de la perfection de cet univers par notre travail et notre art, à la responsabilité de ceux qui sont autour de nous dans le corps familial.

Dans la première cellule, ces sept dimensions de l'homme se réalisent absolument parfaitement dans une innocence, un épanouissement, un dynamisme ! L'amour séparant de Dieu vient catapulter cet état idéal que l'on appelle l'innocence originelle et qui est notre vécu primordial, qui est notre premier moment d'existence, et il nous laisse continuer à dire Oui personnellement, librement, pauvrement (humblement) et doucement. La gestion de cette séparation se fait selon que nous avons été extrêmement sensibles à l'un ou l'autre aspect avec notre Créateur : le dosage de notre Oui est différent selon les sept dimensions de l'homme qui sont en nous. Le Créateur reste présent dans le fait que nous existons, Il continue à nous attirer. Notre dynamisme d'innocence à travers la moindre cellule de nos corps continue à dire Oui encore, bien qu'il soit bloqué par la gangue du péché originel, et il reste qu'il a des plis dès le départ qui l'orientent dans une des sept directions (ou dans un panaché) pour rejoindre Dieu. C'est ce qui va caractériser spirituellement la structure profonde, vitale, de l'individu et de la personne dans sa nostalgie métaphysique. Nous devons donc reconnaître là où domine notre nostalgie métaphysique, en raison de la nature de notre Oui dans la première cellule.

1. Aristote remarque que l'homme est la seule réalité que nous constatons dans l'univers qui soit finalisé par un dépassement, une sortie de lui-même (ce n'est pas le cas de la vache, ni de la fleur) : **il aime, il a soif du bien, il est attiré par un autre que lui-même.**

2. **A l'homme est confié l'ensemble de l'univers pour le perfectionner par son génie et par son travail.** L'homme est à l'avant garde de cette transformation par laquelle le monde devient différent : un monde nouveau. Sans poésie, on ne transformera pas le monde, et cette poésie doit prendre cette puissance créatrice de Dieu de transformation, de désagrégation du mal et de splendeur.

3. **L'être humain est esprit, il est contemplatif.** Le don que Dieu fait de Lui-même, l'homme le reçoit dans la vie contemplative pour s'en nourrir à jamais dans la lumière de gloire.

4. **L'être humain vit de manière naturelle par son corps.** Son corps est une récapitulation de tous les corps, et chacun des corps qui sont présents dans l'univers sont en lien physique avec le corps de l'homme. Il est partie de la nature et en même temps source et centre de l'univers créé.

5. **L'homme a une vie intérieure,** caractérisée par la lumière. A cause de son âme, l'homme est une source de présence rayonnante et une sphère de glorification.

6. **L'homme coopère avec ceux qui sont proches de lui,** il est solidaire, il réalise le bien commun pour que tout se passe dans l'harmonie et dans un corps mystique pour toute l'humanité.

7. **L'homme enfin adore son Dieu :** il dépend de son Créateur et il est celui par qui l'univers est relié à son Créateur. Si ses mains sont pleines de lui-même, il ne dépend que de lui-même ; mais si dans ses mains il n'y a rien, au moins il y a Dieu, et grâce à lui l'univers tout entier qui n'adore pas est en relation avec son Créateur. Il est le paratonnerre, le lien de dépendance qui permet à l'univers de continuer de subsister dans l'unité diaphane de l'univers, dans l'harmonie de tous les vivants.

Le corps de l'homme, une fois qu'il est organisé, est structuré par des manières de toucher les choses concrètement par le corps qui sont dans la ligne, c'est pourquoi nous avons **sept puissances de sensibilité externe** qui nous permettent d'être en contact avec toutes les réalités existantes, dans toutes les modalités à travers lesquelles ces réalités existantes se réalisent. Chacun des sens externes (odorat, ouïe, toucher, goût, vue, sens commun et cogitative) est en lien avec les sept dimensions de la vie, mais un mouvement se met corporellement en branle en raison de l'une des puissances de sensibilité externe, mouvement analogiquement semblable au mouvement spirituel de l'homme :

Le sens de **l'odorat** me met dans un état corporel d'attente par les sens semblables à celui de l'amour : l'odeur est ailleurs et elle m'attire.

Ce qui pénètre en moi par **l'ouïe** met l'harmonie entre l'extérieur (et l'harmonie de l'extérieur) et mon intérieur (et l'harmonie de mon intérieur) : c'est le sens de l'artiste.

Le toucher, sens où le corps est le plus lié aux autres corps, est lié à la nature.

La cogitative, qui est une manière de réaliser la présence externe des réalités existantes en moi en lien avec ce qui structure la substance des choses, va avec le point de vue de la transcendance.

Le sens commun, le bon sens qui rassemble ce que donnent les cinq sens externes, correspond à l'esprit qui rassemble.

La vue me permet d'être en contact avec la lumière. Celui qui a une vie intérieure est lumineux. Le bouddhiste, même s'il croit que Dieu n'existe pas, vit très profondément de l'âme, alors il rayonne.

Le goût est un doux mélange de saveurs, le repas rassemble la communauté familiale, la communauté sociale, le corps mystique. Jésus a institué le lieu de l'unité de la saveur eucharistique à partir d'un repas.

Nous comprenons que tout cela est extraordinairement harmonieux.

A la vue de l'heure, nous n'atteindrons pas aujourd'hui le but que je voulais atteindre, à savoir vous exprimer quelles sont les nostalgies et vous faire faire un examen de conscience pour savoir laquelle de ces sept nostalgies domine en vous. Nous approfondirons la prochaine fois, pour voir la différence entre la 'blessure' saine et normale de l'amour séparant du Père créateur et donateur de vie, sur laquelle viennent se greffer des blessures peccamineuses en raison de nos réactions de révolte, en raison de notre participation au péché originel. Nous allons distinguer jusqu'à quatorze manifestations de ce qui s'est passé comme conséquences dans l'instant qui a suivi les premiers moments de notre existence en ce monde. Ces quatorze impressions anagogiques structurent toute notre manière actuelle de revenir au point de vue de la vie, de l'être, de la nature, de notre responsabilité vis-à-vis du monde, de notre participation à la vie mystique de l'humanité, de notre relation avec notre Créateur.

Par là, nous comprenons pourquoi nous sommes aujourd'hui à l'époque heideggerienne dans un état semblable à cet état dans lequel nous étions tout de suite après la première cellule. Aujourd'hui, nous sommes dans une civilisation qui s'est individualisée ; les idéologies ont suicidé l'intelligence contemplative ; l'athéisme est devenu non seulement un fait et un droit, mais un devoir de l'humanité contemporaine ; la dépendance vis-à-vis de Dieu n'a plus droit de cité, elle est devenue un délit (depuis 1905, le moine n'a pas droit de cité sur la terre métropolitaine de France) ; le corps spirituel ? l'âme ? « Tout cela est désuet, ne parlez pas d'âme à des gens sérieux » ; l'être ? « Mais on n'en parle plus depuis six siècles ! ». Alors il ne reste plus que... rien, et voilà l'angoisse, alors nous allons écrire un poème, peindre un tableau, faire l'idiot. Nous nous trouvons actuellement dans une situation qui est semblable à celle dans laquelle nous nous trouvons immédiatement, du point de vue de l'impression vitale, métaphysique, corporelle, de l'impuissance par rapport à nos capacités personnelles, cette odeur de l'amour séparant de Dieu. S'il n'y avait pas le péché originel, notre Oui continuerait, nous ferions le saut dans l'amour, la lumière, la vie contemplative, nous serions dans l'attente, pauvres, doux, tranquilles, conscients. Mais le péché originel venant comme une gangue, la révolte arrive, la colère.

C'est pourquoi il faut aujourd'hui faire la métaphysique en passant par les nostalgies métaphysiques. Nous rejoignons exactement le ceci dans le *est*, et cela nous permet de dégager le *da sein* du ceci du *est*, chose qui est impossible à Heidegger parce qu'il n'a pas compris que son existentiel d'angoisse vient de cette nostalgie métaphysique dans la première cellule.

Les ébranlements profonds

Après la première cellule, je suis profondément ébranlé. Je viens de toucher vitalement cette unité de l'être dans l'unité du corps et de l'âme spirituelle parfaite, et c'est le seul moment de mon existence où mon être et ma vie sont dans le même toucher, puisque ma vie dépend de la présence créatrice du Père et mon être dépend de l'acte créateur de Dieu, donc ils ont la même signification : j'ai la même appréhension spirituelle du point de vue de la vie et du point de vue de l'être (aujourd'hui, nous l'avons vu, la vie et l'être sont deux choses totalement différentes), c'est le seul moment où je suis dans un état d'ontologie absolue (l'ontologisme confond la vie et l'être), et aussitôt ma vie doit s'exprimer librement pour entrer par amour spirituellement, corporellement et avec toute la création, dans l'unité vivante et glorieuse avec le Père, avec l'intimité du Père qui est Son Fils, et avec son amour créateur qui est l'Esprit Saint.

Après l'illimité, je découvre immédiatement mes limites. Comment mon être va-t-il se réaliser de manière limitée ? Les limites du *pos* (la manière, le comment, en grec) de mon être vont se caractériser de sept manières différentes. Dès que je m'approche du monde spirituel, du monde de l'autre, du monde de l'être, du monde du jugement d'existence, du monde de l'intuition, du monde de l'amour spirituel, du monde de la communion des personnes, du monde de la grâce, du monde de la transparence, il va y avoir une odeur nostalgique métaphysique. Descriptivement, je vais ressentir quelque chose, cela va se traduire dans mon âme. Les limites du *pos* de l'être touchent l'esprit, le point de vue pneumatique. Les ébranlements profonds font suite à l'arrachement du point de vue de l'être et de la vie à partir de l'innocence divine. Du coup, les nostalgies apparaissent au niveau de la *psuché* (ma psychologie, les odeurs qui se trouvent dans mon âme).

1. Dès que je m'approche réellement du monde de la vérité, de l'amour, de la vie, de l'être, du Créateur, de l'éternité, **je vais éprouver une odeur de désespoir si j'ai été très impressionné extatiquement par le ravissement d'amour de Dieu.** Quand l'amour séparant arrive, je suis désespéré. Cela ne veut pas dire que je n'aime plus, mais mon amour s'intensifie en s'exaspérant lui-même dans le désespoir : c'est ma manière de retrouver celui que j'aime. Je suis aimant, j'ai le sens de l'amitié.

2. Dans la deuxième dimension, l'artiste qui veut s'investir dans le domaine spirituel, dans le domaine métaphysique ou dans le domaine religieux ou dans le domaine d'une amitié perpétuelle, commence à éprouver une grande insatisfaction et comme un instinct de rentrer dans une vitalité un peu folle. **L'insatisfaction et la folie structurent les nostalgies métaphysiques d'un grand artiste.** C'est d'ailleurs grâce à cette insatisfaction qu'il va créer à nouveau pour rendre plus parfait à sa manière le monde qui l'entoure.

3. La peur est liée à l'intelligence : **si mon intelligence est très contemplative, très aiguisée, il y a une odeur de peur**, mais grâce à cette peur mon intelligence regarde, elle est toujours en attente.

4. **Celui qui a le sens du corps, le sens de la nature**, le sens du cosmos, le sens de la beauté des Gorges du Verdon, des Alpes, des océans, de la fin du monde dans la Baltique... ce sens que tout cela vibre en lui et qu'il vibre avec, s'il s'approche du monde métaphysique à partir de cette identification, cette communion, cette harmonie avec la nature, s'il va plus profondément pour toucher l'origine de lui-même et de la création, il **va prendre tout ce qui lui arrive au tragique.** Dans le monde d'aujourd'hui, quand nous nous trouvons dans la nature, au lieu de sentir un sentiment de paix comme nous l'aurions senti dans une intelligence éveillée, un cœur éveillé, une vie intérieure spiritualisée, un corps pleinement ouvert, à cause de l'angoisse heideggerienne qui est la nôtre, nous sommes dans une

situation tragique. Nous avons soif que les choses ne soient pas artificielles, qu'elles soient naturelles, et notre situation est tragique parce que la nature s'est entièrement pervertie dans l'artificiel.

5. **A cause de l'angoisse, je me replie sur le point de vue de la vie**, sur une vie psychologique, et je rentre dans la névrose, la psychose, l'ipsolipsisme, le métapsychique (je me fais déboutonner les chakras pour qu'il n'y ait plus que la vie, la lumière, les énergies...) **et je tombe alors de plus en plus dans une odeur d'isolement.**

6. Alors que je devrais aimer l'autre spirituellement dans sa personne, dans son être, dans sa perfection, dans sa plénitude, je ne peux pas échapper à **une odeur d'indifférence.**

7. **Le refoulement intervient par rapport à l'adoration, à la religion.** C'est vrai, c'est exact, et je suis d'accord, mais je refoule la dépendance vis-à-vis du Créateur.

¹⁸ Toutes ces nostalgies se bousculent en nous dès que nous nous approchons du « ceci est ». Nous sommes mal à l'aise, et c'est un rappel de notre *initium*, puisque dès que nous touchons le point de vue de l'être, nous touchons le point de vue où dans l'être nous étions liés à l'être vitalement, où notre âme spirituelle était liée à notre corps substantiellement. Ce premier moment rejoint continuellement les nostalgies métaphysiques d'aujourd'hui. Il n'est pas conservé par notre intelligence ni par notre cœur, mais il est conservé corporellement et métaphysiquement.

Ces nostalgies trahissent nos limites particulières de nous réaliser personnellement dans notre manière d'exister en tant qu'homme :

1. Si nous regardons non pas psychologiquement mais intellectuellement, de manière contemplative, sérieusement, froidement ce qui se passe à l'intérieur de nous, nous découvrons que nous sommes fondamentalement dans la honte. Un égoïsme fondamental fait que nous sommes honteux. Quand nous étions dans l'amour de Dieu, nous étions pleinement valorisés, nous étions complètement habités par l'amour de Dieu, **mais avec l'amour séparant de Dieu, nous nous retrouvons seul, nous nous désespérons, nous découvrons cet égoïsme foncier et nous en avons honte** (mais pas de manière psychologique, puisqu'il n'y a pas de psychologie dans la première cellule).

2. Dans la première cellule, l'acte créateur de Dieu disparaissant, puisque nous sommes dans le deuxième moment de notre liberté, nous avons une odeur de mort. Nous devons vivre à partir d'une séparation de la vivification créatrice de Dieu. **Les artistes ont continuellement cette odeur de mort en eux, qui origine leur réaction psychologique d'insatisfaction et de folie.**

3. Dans la première cellule, nous sommes remplis de la présence de l'Être premier, nous sommes nourris dans notre âme spirituelle de la lumière glorieuse du Verbe de Dieu qui illumine tout homme venant dans ce monde. Nous sommes présents à tout ce qui est présent dans l'univers par cette première cellule, grâce à l'omniprésence de l'acte créateur de Dieu vitalement présent en nous, et d'un seul coup nous nous retrouvons seul dans notre corps, sans savoir où nous sommes (tant que nous sommes liés à tous les corps, nous nous situons). Nous ne nous situons plus et nous ne comprenons plus où nous sommes, nous éprouvons alors une limite de notre manière d'exister dans l'âme et dans le corps : **nous ne comprenons plus où nous sommes, nous sommes dans l'angoisse, et cela origine le tragique.**

4. Dieu ne nous a pas abandonnés, Il nous a laissés à notre Oui pour que nous puissions vivre, dans l'amour, d'un vrai amour, dans l'échange de l'amour. L'amour qui va dans un seul sens n'est pas de l'amour : si Dieu faisait tout, cela voudrait dire que Lui nous aime et que nous ne l'aimerons jamais. Dieu veut que nous soyons pleinement une personne pour répondre personnellement à son amour personnel. Il résulte donc de cet amour séparant une réelle solitude, parce que c'est la solitude qui structure profondément la vie de l'homme, le dynamisme de l'homme, le cœur de l'homme. Si nous nous laissons aller psychologiquement, **nous tombons à cause de cette solitude dans l'isolement en nous repliant sur nous-mêmes.**

5. Dans la première cellule, Dieu est là, nous faisons un corps mystique avec Dieu et tous ceux qui sont avec Lui, et d'un seul coup, il faut que nous prenions librement notre place pour glorifier Dieu seul et seulement Dieu. Dans l'amour séparant, **nous nous sentons totalement relatifs** (nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous perdons le sens de notre substance, de notre gloire) **et nous tombons dans l'indifférence**, nous ne coopérons plus du tout.

6. **L'aliénation structure la manière limitée d'exister dans notre âme.** A partir du moment où notre vie ne dépend pas de l'irrigation vitale de la donation paternelle de Dieu, la liberté divine n'aliène plus notre liberté, mais nous avons la nostalgie de cette aliénation, que nous pouvons percevoir amoureusement ou négativement (dans ce cas je trouve que Dieu est une aliénation donc je n'y retournerai pas).

Ces manières qui sont psychologiques d'une part, qui correspondent aux limites de notre manière d'exister dans l'âme, vont elles-mêmes se répercuter dans des phénomènes corporels de transpiration spirituelle, de

¹⁸ Cassette n°5

transpiration humaine, et qui vont nous dire à un moment donné : « Il faut quand même y aller ! ». Les nostalgies éveillent l'intelligence à chercher Dieu, à se mettre en route, à dire : « Allez, il faut que j'y aille ». Avec elles :

1. nous avons tous **soif de bonheur et d'épanouissement**,
2. nous avons tous une infinie soif de transformer l'univers pour qu'il soit plus parfait, nous avons une **soif artistique** incroyable,
3. nous sommes déchirés en nous par la **dualité entre l'âme et le corps** : entre le bien que je veux et le mal que je ne veux pas, mon corps me pousse à ceci mais mon âme voudrait autre chose,
4. nous sommes appelés à **nous dépasser**, à **nous sacrifier**, mais nous avons **peur de la souffrance**,
5. nous avons **soif de comprendre, soif d'aimer**, toutes nos puissances (intelligence, mémoire, volonté) ont soif d'aller jusqu'au bout d'elles-mêmes et d'atteindre leur épanouissement absolu, leur nourriture finale, et à cause de cela nous rentrons le plus possible dans la vie intérieure, mais attention ! c'est justement dans l'autre que je trouve mon bien,
6. nous avons la **nostalgie du dépassement de la succession temporelle** : « Qu'est-ce que c'est long ! Qu'est-ce que c'est dur ! Je voudrais aller plus vite ! Je voudrais que ce soit tellement intense que je ne voie pas le temps passer ! ». Dans la première cellule, nous sommes en même temps dans un état de dépendance où nous dépendons vitalement de la vitalité divine, et dans un état de spontanéité totale que nous retrouverons dans la septième demeure de l'union transformante, totalement brûlé dans le respect absolu de notre personne et de la Personne de Dieu (nous ne sommes absolument pas changés mais nous sommes un seul, dissous l'un dans l'autre sans être changés, en étant parfaitement respectés, magnifiés l'un et l'autre). Et aussitôt, après l'amour séparant, nous devons faire des efforts terribles pour mettre notre vie dans la vie de Dieu, ce n'est plus spontané, inné. Il y a une différence entre la spontanéité vitale (qui ne dépend pas de Dieu mais de notre caprice) et l'état de dépendance vitale, et cela créé en nous une nostalgie où nous voudrions être en même temps dépendants et spontanés. Dans la vie sociale, dans la vie du travail communautaire, dans la vie familiale, dans notre manière d'exister au milieu de l'humanité, nous voudrions dépendre de l'Eglise et vivre spontanément cette dépendance. Dans les groupes charismatiques, nous retrouvons cette nostalgie à l'état nu. Nous pouvons comprendre que la détermination principale de ce mode vient des nostalgies et ne vient pas de l'unité du Père et du Fils. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas le faire, parce que la mise à nu des nostalgies nous libère à nouveau et nous permet d'aller plus loin.
7. Enfin, dans l'adoration, nous prenons conscience que nous existons et que nous sommes suspendus à l'acte créateur de Dieu. L'acte créateur de Dieu est transcendant par rapport à nous, il est tout autre que nous. Mais dans la première cellule, c'était à l'intérieur de notre vie que nous étions à l'intérieur de la vie de Dieu, nous n'atteignons pas Dieu par la transcendance, cette transcendance de Dieu était dans notre immanence, alors il y a cette **nostalgie de l'immanence de la vie**. C'est à cause de cela que nous allons tomber dans des théories comme l'existentialisme de Sartre : j'ai une telle nostalgie de l'immanence vitale de ma première cellule que je refuse de rentrer dans la liberté de ma seconde cellule en me repliant dans l'immanence de la vie. Tel est mon 'pour soi' que de nier mon 'en soi'. Pour Sartre, le suicide est l'acte de la liberté profonde qui permet de retrouver mon état originel de liberté pure. A chaque fois que je dis à Dieu, à mon père, à mon enfant : « Je suis libre, quoi ! » ou bien : « Mais enfin, laisse-le, il est libre ! », c'est la manière la plus sûre de détruire, de suicider quelqu'un.

Amour	Travail	Contemplation	Nature	Vie intérieure	Coopération	Adoration
Odorat	Ouïe	Sens commun	Toucher	Vue	Goût	Cogitative
Désespoir	Insatisfaction Folie	Peur	Tragique	Isolement	Indifférence	Refoulement
Egoïsme, honte	Mort Folie	Vide	Angoisse	Solitude	Relativité	Aliénation
Soif de bonheur, d'épanouissement	Soif artistique	Dualité entre l'âme et le corps	Soif de sacrifice de dépassement peur de la souffrance	Soif de comprendre et d'aimer	Nostalgie du dépassement de la succession temporelle	Nostalgie de l'immanence de la vie

Voilà ce qui se passe dans la partie spirituelle de notre âme.

Nous verrons la prochaine fois comment se réalise dans la première cellule cette rupture de l'amour séparant de Dieu et grâce à la détermination des limites de la descriptive et des abandons profonds, comment tout cela va être incarné dans la première cellule de manière que nous puissions réaliser un choix personnel. Nous redécouvrirons quel a été notre premier choix personnel dans la première cellule, choix qui explique l'état dans lequel nous sommes et qui va déterminer la manière dont la Rédemption va venir s'emparer de nous pour que l'union se fasse dans un degré supérieur à celui dans lequel il eut été fait si nous n'avions pas fait un choix négatif.

Les nostalgies métaphysiques

La réalité et les accidents

De la réalité qui m'est donnée, j'abstrais la partie extérieure (ce qu'on appelle les accidents) pour essayer d'en saisir la substance. Mais si je ne sais pas me servir de mon intelligence, je ne peux pas *intus-legere*, je ne fais pas l'abstraction, je ne suis pas capable d'aller jusqu'à la substance, j'assimile les accidents au lieu d'assimiler la substance de la réalité, ce par quoi cette réalité subsiste. Et c'est à cause de la variété des accidents qu'il peut y avoir diversité d'opinions.

L'intelligence mène à la vérité (et le manque d'intelligence, à l'erreur). La vérité est l'adéquation entre l'intelligence et la réalité : ce que je porte dans mon intelligence, ce que j'abstrais, correspond à la substance de la réalité. Par mon intelligence, je vois tout de suite la substance de l'autre, je perçois l'être, et les accidents ne m'intéressent pas. La vérité fait que mon intelligence a reçu de la réalité sa substance, qui est une.

La dimension contemplative vit de la vérité. Si mon intelligence est renfermée dans mon ressenti, mes impressions, mes opinions et mes idées, je n'atteindrai jamais la vérité. J'appréhende les choses de manière subjective, mais je ne sais pas faire le jugement d'existence : à ce moment-là, il ne faut pas dire : « à chacun sa vérité » ! mais à chacun sa manière d'appréhender les choses au niveau de la raison et de l'interpréter subjectivement. Il y a une manière objective contemplative où ce n'est pas moi qui commande ce que j'ai dans la tête, mais où c'est la réalité qui commande ce que je reçois.

Pour approcher la vérité, il faut que je puisse réveiller dans mon intelligence le point de vue du jugement. L'intelligence me permet de faire un jugement d'existence. Par l'intelligence contemplative je peux atteindre la substance d'une chose : *intus-legere* : je lis non pas de l'extérieur mais de l'intérieur, et je saisis l'être de cette chose. Que je le veuille ou non, je saisis quand même avec les accidents, et mon intelligence, dans le jugement d'existence, va par induction abstraire la substance des accidents.

Comment allons-nous faire une induction à partir du jugement d'existence ? Pour l'instant, nous en sommes au jugement d'existence, nous regardons l'interrogation, pour aller vers l'induction.

Question : Que faut-il entendre par 'accidents' ?

Tu es roux et frisé, tu as un chandail, tu parles chinois, tu as des qualités et des défauts, tu as même des vertus : je saisis là les accidents, je ne saisis pas encore la substance, je ne saisis pas en toi la personne, qui unifie le corps, l'âme et l'esprit. Par contre si je touche en toi le fait que tu existes, par le jugement d'existence je vais distinguer la substance des accidents, et par l'induction, mon intelligence va abstraire la substance et me conduire à l'intérieur de l'être.

Question : Pourquoi certains disent-ils que la vérité est relative ?

Je viens de lire un livre qui fait fureur, où Yvon Amar explique que la vérité est dans la relation consciente. Dans le Nouvel Age, tout fonctionne sur la relation : mon 'je suis' est en relation avec ton 'je suis'. Ma manière de percevoir mon 'je suis' et ton 'je suis' n'est pas vraie, elle ne correspond pas à une réalité. Si la relation consciente est la vérité, elle est la présence concrète de Dieu. Les hommes entre eux seront dans des relations conscientes chacun les uns avec les autres, la vérité toute entière sera trouvée. L'humanité mise à nu dans la relation consciente se dévoilera comme étant le Dieu de la création, de la révélation, de la torah, de l'unité, de la rédemption absolue... et finalement c'est l'humanité qui est Dieu.

C'est une laïcisation de la pensée occidentale théologique. Dans la Très Sainte Trinité, il y a une relation entre Dieu qui contemple, le Père, et Dieu qui est contemplé, le Fils. Le Père et le Fils s'unissent et cette relation a un poids divin, un poids absolu qui aboutit au Saint Esprit : le Saint Esprit est le poids qui dépend de l'unité du Père et du Fils. Les trois Personnes de la Très Sainte Trinité sont des relations conscientes subsistantes et incréées. L'Être premier est constitué de trois Hypostases qui sont des relations subsistantes.

Le Nouvel Age se coupe de Dieu dans son intimité divine, dans sa Personne, dans son mystère personnel. Il garde ce schème qui est inscrit au fond de nous que ce sont des relations subsistantes qui constituent les Personnes divines dans l'Être absolu et incréé. Ce qui n'est pas notre cas : je ne suis pas moi parce que je suis en relation avec toi, car même si je ne suis pas en relation avec toi j'existe quand même. En Dieu, si le Père n'existe pas, le Fils

n'existe plus ; si Dieu ne contemple pas, Dieu n'est pas contemplé : ce sont des relations. Pour nous les hommes ce n'est pas vrai sur le plan spirituel, mais le New Age l'applique au niveau des relations subjectives appréhendées métapsychiquement. Cela devient vrai métapsychiquement, et nous risquons de rentrer dans une mystique qui dit que Dieu est l'humanité et l'humanité est Dieu à condition que ce soit dans une unité absolue. Ce tour de passe-passe marche très bien, mais son fondement est que la vérité n'existe pas : « Chacun sa vérité » : si la vérité de chacun n'est pas adéquate à la réalité, il reste pour la vérité la relation consciente.

Yvon Amar et Heidegger savent ce qu'est le jugement d'existence, mais il faut sortir les *étants* de la réalité pour abstraire l'être, et interroger : « Qu'est-ce que c'est que ce *est* ? », ceci existe : « Qu'est-ce que c'est que ce *existe* ? ». Je vais alors abstraire de *ceci est* (jugement d'existence) le *ceci*. Heidegger dit : « il faut que je me dégage des *étants* [des accidents] pour essayer de voir ce qu'est l'être, je ne peux pas faire l'induction si je n'ai pas distingué le *ceci est* et le *est* ».

C'est le problème de l'intelligence du XX^e siècle : si je prends le *est* tout seul sans le *ceci*, j'ai laissé tomber la réalité, je ne suis donc plus dans la vérité puisque la vérité est l'adéquation de l'intelligence avec la réalité. Si je lâche la réalité, je ne peux plus abstraire, or je veux arriver à l'induction. C'est pour cela que j'insiste sur l'interrogation, et c'est là où notre intelligence occidentale ne fonctionne plus sept siècles (depuis Occam).

Pour pouvoir induire, il faut que je revienne à la réalité, il faut que je revienne à mon jugement d'existence. Quand je dis : « Qu'est-ce que c'est que ce *est*, ce *existe* ? » ou « Qu'est-ce que c'est que ce *être* ? », *est* et *être* ont bien la même signification. Comme je ne peux pas induire tant que je ne suis pas en contact avec la réalité, je reviens au jugement d'existence pour induire.

Heidegger n'y arrive pas. Il reste dans le caractère séparé de l'*être* et il attend de lui la révélation. C'est une nostalgie mystique. Ne fait-il pas cela parce qu'il est coincé par l'angoisse ? Il a dit lui-même que cet existentiel lui permet de garder l'interrogation active. Pourrait-il y avoir angoisse métaphysique s'il n'y avait pas la mort ? C'est impossible.

Quand nous sommes face à cette question de l'être, nous avons un moment de recul, un moment d'étonnement. Nous sommes tous là cette année pour voir que vraiment, il y a là quelque chose, pour avoir accès à Dieu : « Je suis », pour avoir accès à l'Eucharistie : « Ceci est mon corps », pour avoir accès à la personne de l'autre (sa personne est sa substance qui fait subsister dans l'unité corps, âme et esprit). Nos relations doivent être humaines, vraies. Laissons nos nostalgies, nos impressions, nos idées, nos opinions qui sont des accidents, qui ne sont pas la substance. Sinon dans l'Eucharistie : « Ceci est mon corps », je vais **imaginer** que c'est le corps de Jésus, que ça brûle dans ma bouche, que ça chauffe dans mes entrailles. C'est une imagination, parce que la substance n'a jamais chauffé, ou c'est un effet métapsychique parce que mon intelligence est dans le point de vue psychique, donc elle ne fonctionne pas. Nous faisons ce travail pour passer du mystico-dingo à la vie contemplative, c'est-à-dire une vie normale, une vie humaine. C'est lent, nous ramons, nous avançons tout doucement.

Heidegger, lui, remplace l'étonnement et la peur par l'angoisse métaphysique pour garder cette interrogation de manière très aiguisée, pour que l'être puisse se dévoiler. Mais le pauvre Heidegger est mort sans que l'être se soit dévoilé. Il n'avait pas fait l'induction.

Nous avons fait il y a trois ans une retraite à saint Marc, pendant laquelle nous avons fait l'induction de la *phousis* (l'induction la plus facile à faire), l'induction de la *psuché* (l'âme), l'induction de l'abstraction (l'induction fondamentale), l'induction de la substance, l'induction de l'acte, et à partir de là nous avons fait la démonstration de l'existence de l'Être premier, de Dieu, du Créateur. Ces quelques cassettes sont le résumé fulgurant de 52 cours. Tous ceux qui étaient là ont réussi à faire l'induction.

Si Heidegger passe par l'angoisse, sa démarche n'est pas noétique, elle implique la vie et la mort, elle implique le point de vue vital de son intelligence qui actue son appréhension de l'être. Si notre monde occidental qui est heideggérien phénoménologue fait ainsi, je pense que c'est en raison des nostalgies métaphysiques qui sont en nous, et notamment cette nostalgie du premier instant de notre existence qui n'a plus la même manière d'être vécue aujourd'hui que dans le premier instant.

Dans ce premier instant, au même moment, nous commençons d'être et de vivre. Notre âme spirituelle est créée par l'Être premier dans ce premier instant, et cet acte créateur vient de l'Être premier. Par conséquent, quand l'acte créateur de Dieu aboutit à un fruit, ce fruit est nécessairement parfait. Le but de l'acte créateur de Dieu : l'être, est d'unir corps, âme et esprit. Il y a en même temps un contact vital entre la vie divine et la vie humaine originelle : notre origine est un contact vivant avec l'Acte pur de l'Être premier. Par conséquent l'unité dans la première cellule entre l'esprit, l'âme et le corps est parfaite, totale, lumineuse, resplendissante, et nous sommes dans une relation vraie

avec Dieu et avec toutes les créatures. La vie divine nous fait vivre dans la première cellule, puis Dieu nous laisse pour que notre Oui initial devienne un Oui personnel.

Je vais le répéter, afin que vous puissiez l'expérimenter vous-mêmes et faire la différence entre l'être et la vie.

Dans le premier instant de ma création, l'être et la vie sont la même chose, mais le fait que j'existe ne vient pas de moi. En ce moment, j'existe, en raison d'un acte créateur de l'Être premier. Et ma vie, de quoi dépend-elle ? Ma vie ne dépend pas de l'acte créateur de l'Être premier. Si je cherche le principe de ma vie, j'aboutis à l'induction de l'âme. L'Être premier est principe de l'être, et l'âme est principe de la vie. Ma vie ne dépend pas de Dieu. Si je rentre dans la vie pour trouver son principe, la lumière, la source vivante, en disant que j'ai découvert la divinité, en réalité je n'ai pas découvert la divinité mais... moi. C'est pourquoi il me faut revenir au jugement d'existence, voir que j'existe, que je dépends de l'acte créateur de Dieu. Ce faisant je fais sauter toutes les vérités relatives, je rentre dans la vérité absolue, et mon intelligence contemplative se réveille.

Dans l'appréhension métaphysique de Heidegger, s'il s'arrête à l'interrogation et s'il est bloqué par elle, cela prouve bien que c'est la mort qui est motrice. Je pense que son appréhension de l'être se fait à travers le prisme de la question de la vie et de la mort, et c'est pourquoi il y a un arrêt : il y a l'angoisse.

Qu'est-ce que c'est que cette nostalgie du premier instant ?

Actuellement, ma vie dépend de mon âme, et mon être dépend de Dieu. Mais dans ma première cellule, dans le premier instant, mon être dépend de l'Être premier, et mon âme spirituelle m'est donnée par Dieu, le Père, le Donateur de vie. Dans le premier instant, mon être et ma vie dépendent de mon Créateur, de mon Père. L'être et la vie ont donc le même statut dans la première cellule, mais l'instant d'après c'est fini, afin que je sois une personne. Cela crée en moi aujourd'hui une nostalgie métaphysique. Dans ce premier instant, ce n'était pas mon âme, mais la vie divine, qui faisait ma vie. La vie paternelle de Dieu déterminait tout mon vécu intérieur, ce qui impliquait lumière, fulguration, présence, amour, contemplation, relation consciente active (ce qui fait que dans ma première cellule mon corps est en relation avec tous les autres corps du tout le cosmos). J'en ai la mémoire dans ma mémoire génétique, ma mémoire cellulaire informée spirituellement par l'âme, et du coup une nostalgie invraisemblable.

Je pense que c'est en raison de cette nostalgie que Heidegger n'arrive pas à revenir au jugement d'existence pour voir ce qu'est l'être par l'induction. Je vous avais promis que nous essayerions de voir ces nostalgies métaphysiques avant de faire enfin la première induction : l'induction de la substance, de *l'ousia*. Le premier objet de la métaphysique est de découvrir la substance, *l'ousia* : je rentre dans l'être et je découvre la substance, par induction. Ce n'est pas la même découverte que quand je découvre un renard dans une tanière ! : il s'agit alors, non pas d'une induction, mais d'une appréhension.

Reprenons, pour ceux qui n'étaient pas là la dernière fois,

les sept dimensions de l'homme et les sept approches philosophiques de la vérité :

Pour percevoir la dimension d'amour en nous : **l'éthique,**

Pour percevoir la dimension du travail en nous : **la philosophie de l'art,**

Pour percevoir la dimension contemplative en nous : **la philosophie métaphysique**

Pour percevoir la dimension naturelle, corporelle en nous : **la philosophie de la nature,**

Pour percevoir la dimension de notre intériorité : **la philosophie du vivant,**

Pour percevoir la dimension de la coopération : **la philosophie politique,**

En raison de notre relation avec l'Être premier : **la philosophie de sagesse, la théologie naturelle.**

J'ai en moi ces sept dimensions, mais je coince souvent sur une dimension alors que sur une autre je suis formidable. Il me faut donc arriver à découvrir dans laquelle des sept dimensions est mon pli principal, pour l'exploiter, puisque ce sera mon charisme, en faisant attention à ce que ce ne soit pas dans la dysharmonie avec les six autres dimensions. Si je n'exploite que les dimensions qui me sont subjectivement agréables, je vais devenir un monstre.

1. Si je suis très intérieur (un bouddhiste, par exemple), plus je m'investis dans l'âme, plus je deviens **rayonnant, lumineux**. Pourtant ma mystique relève de la lumière psychique, au lieu de relever de la lumière spirituelle. Je m'investis beaucoup en moi-même, ce qui est bon si j'adore aussi. Le bouddhiste supprime les six autres racines pour ne garder que la vie intérieure : il n'adore plus, ne fait plus son jugement d'existence, et il aboutit

à dire qu'il est *anatman*, non-être (« je suis » n'existe pas). Le point de vue de l'absolu métaphysique va rentrer dans l'intériorité et cela va donner du métapsychique. Dès que je rentre dans le métapsychique, mon corps explose : c'est comme cela qu'on ouvre les chakras. Mais reboutonner les chakras est un gros travail, et ceux qui peuvent aider à le faire n'ont pas trop le temps.

2. Si je vis beaucoup de l'amour, de l'amitié, et si je suis contemplatif, quand je rencontre quelqu'un, je perçois en lui la personne (pas l'aura, ni la séduction, ni la beauté). Du coup, c'est la substance de l'autre qui m'attire, c'est lui qui fait mouvoir toute mon intériorité et je rentre dans la perspective de l'extase, je suis attiré par un autre. En premier, je suis attiré par Dieu mon Créateur (je ne suis pas attiré par mon âme, en confondant mon âme et Dieu) et je suis alors dans un état de **plénitude** : je déborde de moi-même pour aller vers l'autre, et c'est l'autre qui commande, qui m'attire, ce n'est pas moi qui veux, l'amour s'impose à moi en raison de la liberté de mon cœur. Mais si mon cœur est esclave, noué, l'autre ne m'attire pas, je ne rentre pas du tout en extase.

3. Si je suis très religieux, si j'ai le sens de l'adoration, si je suis tout le temps en dépendance du Créateur, en union avec Dieu, si je me livre tout le temps à Lui, alors **l'amour** sort de moi. Un visage rayonnant ne ressemble pas à un visage dégoulinant de **bonté**. Celui qui dégouline de bonté est en lien avec son Créateur.

4. Si je suis très artiste, travailleur, en contact avec la matière, si j'ai une inspiration qui transforme la matière, je dégouline de **silence**.

Question : Celui qui ferait une peinture réaliste qui ressemblerait à une photo, est-il plus artiste que celui qui est impressionniste ?

L'art ne se juge pas à l'œuvre mais à l'auteur. Même si je fais exactement la même chose que Picasso, on dira que c'est nul. C'est en voyant l'artiste que tu vois que c'est de l'art, parce que c'est par son principe, par sa source, que tu connais quelqu'un ou quelque chose. Et l'œuvre a pour source l'inspiration de l'artiste. Ce qui commande toute la vie intérieure de l'artiste n'est pas l'autre, mais lui-même, et son inspiration géniale doit s'imposer, se transmettre. Plus son inspiration est puissante, plus elle est motrice de tout en lui, plus il va passer dans la matière. Que la matière ait une forme abstraite, impressionniste ou réaliste, cela n'a pas d'importance. L'essentiel est que l'artiste soit fidèle à son inspiration et qu'il aille jusqu'au bout. Si tu es capable de percevoir *l'idée*, l'inspiration, dans une œuvre, tu perçois tout de suite si c'est un artiste ou si c'est un âne qui a peint avec sa queue.

Si tu veux approfondir cette question, tu peux écouter les cassettes sur Les cinq structures d'intériorité que nous avons vues il y a quatre ans : nous avons longuement regardé les structures d'intériorité de la vie artistique, parce que c'est la seule dimension humaine qui reste à peu près libre. Les six autres se sont évaporées dans la nature, nous voulons chacun faire notre truc, « chacun sa vérité », en fait : « chacun son inspiration », car ce n'est pas la vérité.

Remarque : Je reviens sur ce que vous avez dit tout à l'heure à propos de l'être et de la substance : dans l'art, l'être va dans la matière, il devient l'apparence.

Oui, vous avez raison. Si, comme le dit Yvon Amar, c'était l'homme qui était origine de la création, si c'était ce tissu de relations conscientes qui fait la création et ce qu'elle est, *l'idée*, l'inspiration, serait l'être des choses. Nous sommes aujourd'hui dans une mentalité artistique : la mentalité contemplative a disparu, l'amour n'existe plus (du moins un amour plus profond que celui de la tourterelle), la solidarité mystique d'un corps familial ou social n'existe plus non plus, et ne parlons pas de la dimension religieuse. Comme nous sommes dans une mentalité heideggéro-nietzschéenne (comme le dit Maurice Clavel), nous croyons que l'être des choses vient de nous. Descartes dit bien : « Je pense donc je suis », c'est-à-dire « l'être vient de ma pensée, il vient de moi », ce qui est totalement faux puisque l'être vient de la réalité : même si je ne pense pas la réalité, elle continue d'exister. Mais si nous le prenons sous le point de vue de l'analogie de la vie artistique, oui, nous pouvons dire que c'est à partir de nous qu'il y a quelque chose de vrai dans l'être des choses que nous percevons, mais c'est uniquement par une intelligence artistique, ce n'est pas par une intelligence liée à la vérité, liée à la réalité, liée à l'adéquation d'elle-même avec la réalité liée à la vie contemplative ¹⁹.

Nostalgies et ébranlements profonds

Puisqu'il faut que nous avancions, nous allons regarder maintenant les nostalgies profondes qui réveillent l'intelligence à chercher Dieu et qui correspondent à des ébranlements très profonds venant du résultat du contact en

¹⁹ Puisque je ne suis pas artiste, je ne peux guère vous aider à faire la philosophie de l'expérience, mais je vous conseille, pour approfondir ce sujet de l'inspiration artistique, de lire le livre du père Marie Dominique Philippe, L'activité artistique.

nous entre l'être et la vie. Les ébranlements sont ce qu'il y a de plus originel dans la vie et de plus substantiel dans l'être, bien que je ne puisse pas exister plus ou moins : j'existe, c'est tout, et je n'existe pas plus ou moins que toi.

Mon vieux père spirituel me disait : « Quand je serai en enfer, je verrai que j'existe, et je serai heureux puisque j'existerai exactement au même titre que saint Joseph qui a toutes les gloires de Dieu. Je pourrai lui dire : « on est à égalité » ! » Il me disait aussi : « Je m'ennuie dans ces ermitages, et toi aussi, mais du moment que nous existons, ce que nous vivons n'a aucune espèce d'importance. Le seul fait de savoir que j'existe me donne un bonheur éternel, même en enfer. » Oui, nous sommes tous dignes des régions inférieures : sans Jésus, personne ne pourrait rentrer dans la vision béatifique, et c'est pour cela que Jésus est toute notre vie (et nous ne dirons pas que Jésus est tout notre être).

20

Mais revenons à la philosophie : regardons les ébranlements profonds qui montrent les limites que nous avons touchées dans l'origine et encore actuellement ; et descriptivement, ce qui nous habite lorsque nous essayons d'approcher le point de vue métaphysique : « J'existe, je suis en relation avec quelqu'un d'autre qui fait que j'existe. ». Si nous sommes très attentifs, nous arrivons à percevoir quelle est l'odeur qui monte très profondément en nous lorsque nous commençons à rentrer dans le point de vue contemplatif :

1. Si **l'amour** s'impose à moi, spirituellement parlant (si ce ne sont jamais mes impressions qui commandent, si je perçois ce que porte l'autre et que je vais au devant), alors j'ai une **soif d'amour et d'épanouissement** (nous avons tous les sept nostalgies, mais l'une plus que l'autre). Je fais un acte d'amitié, je perçois pour la première fois que l'amour s'impose à moi, je découvre en l'aimant que ce qu'il a me dépasse complètement, sa personne a une dignité, un mystère. Je ne vois même pas qu'il bégaie, je vois qu'il y a quelque chose de très très grand, je saisis en lui la substance de la personne, l'être, et son mystère m'attire irrésistiblement. La première fois, quelque chose fait que je m'arrête (il faut le repérer la première fois, parce que dans les fois suivantes il y a des mélanges) : je me sens **honteux**, je me sens **égoïste**. L'autre est grand, certes, il m'attire, mais je m'arrête parce que je sens en moi cet aspect égoïste et j'ai honte de moi. Attention ! ce n'est pas l'égoïsme des actes (par exemple : je prends les trois quarts du gruyère, les autres se débrouilleront), mais l'égoïsme comme odeur métaphysique. La honte n'est pas psychologique, mais métaphysique. Du coup, je peux décrire au niveau sentimental ce qui apparaît en moi : descriptivement, c'est le **désespoir**. Dès que j'approche de quelque chose qui me dépasse, et l'homme est la seule réalité dans notre univers qui trouve son identité dans le dépassement de lui-même, ce qui n'est pas le cas du boa qui trouve son identité lorsqu'il mange tout. Quand l'amour fait que je rentre dans un mouvement d'attraction, d'extase, ce sentiment de honte s'empare de moi et provoque un désespoir métaphysique.

Pourquoi avons-nous cette soif de bonheur et d'épanouissement ? Dans la première cellule, nous avons tout le bonheur et tout l'épanouissement possibles, puisqu'il y avait la présence de Dieu qui remplit tout lumineusement, et l'attraction de Dieu est totale. Le premier moment de notre vie et de notre être est un moment extatique pur : l'attraction de Dieu est formidable, et Lui est partout présent, et grâce à cela nous étions amoureusement et corporellement présents à toutes choses. Tout cela est inscrit dans notre mémoire génétique spirituellement animée par l'âme.

2. Du point de vue de **l'art**, Dieu le Créateur est présent, Il crée toutes choses, et nous nous sentions avec Lui capables de tout créer, de tout recréer : imbibés de la vie créatrice de Dieu, nous sommes les créateurs par excellence (si je puis dire), les artistes, ceux qui vont compléter Dieu et qui ont tout pouvoir. Dieu avait le pouvoir de faire un monde plus parfait, et Il ne l'a pas fait pour que nous complétions la création, et nous en avons l'impression dans la première cellule : « Tu travailleras pour compléter la perfection de l'univers ». Nous éprouvons cette **nostalgie de la capacité de dominer sur l'univers pour pouvoir le transformer de l'intérieur**. La puissance créatrice vivante de Dieu était là dans notre âme dans son premier moment, et nous étions appelés à cet art de manière à transformer les choses de l'intérieur, comme nous le lisons dans le Livre de la Genèse. *Dominium* veut dire domination pour pouvoir transformer de l'intérieur.

Un artiste, s'il est pleinement artiste, est possédé par l'odeur de **mort**. Descriptivement, celui qui n'est qu'artiste (il est plus facile de le voir dans les caricatures !) est toujours **insatisfait**, et pour se réaliser dans l'art, il tombe dans **la folie**.

3. **Le contemplatif**, qui est vraiment intelligent intérieurement et extérieurement, qui a une intelligence humaine encore saine et libre (qui ne s'est pas repliée sur l'imaginaire, ni sur la raison, ni sur les idéologies ni sur les

²⁰ Cassette n°6.

propagandes), est perspicace : « Il y a en moi le corps et l'âme spirituelle, mais l'un travaille contre l'autre (ce que dit saint Paul). Il y a en moi une dualité substantielle que je n'ai pas dans la première cellule, parce que dans la première cellule, l'union entre mon âme et mon corps est totale, et la substance va jusqu'à l'acte : elle est actuelle, parfaite dans la Présence créatrice de Dieu. Mais tout de suite après, quand Dieu me laisse libre et que c'est mon âme qui détermine mon corps, elle le détermine de manière beaucoup plus imparfaite, et il y a une dualité entre la chair et l'esprit : ce que je voudrais contempler, je ne le contemple pas, je ne l'aime pas, et ce que je voudrais ne pas faire, mon corps m'oblige à le faire. » C'est tout le problème des philosophes : Pythagore, Parménide, Heidegger : « Il faut séparer le *ceci* du *est*, puisqu'il y a dans le *ceci* quelque chose qui m'empêche de saisir *est*, et cette contradiction m'angoisse. »

La nostalgie de la dualité substantielle âme / corps, se traduit par le sentiment métaphysique de **vide** : mon âme ne remplit pas mon corps, et du coup mon intelligence sent le vide, je bute en moi sur quelque chose qui n'est pas rempli par l'âme spirituelle. Dans mon origine, ma première cellule était un corps spirituel, et j'ai une nostalgie du corps spirituel. Au ciel, mon corps spirituel me permettra de recevoir la lumière de gloire : vision béatifique. Là où mon esprit n'informe pas complètement, fondamentalement, spirituellement, de manière contemplative toutes les cellules de mon corps, il y a un vide, et du coup, j'ai **peur**.

4. Notre corps est en relation avec les autres corps, nous faisons partie de la nature, nous respectons les autres hommes, les animaux, les plantes, le cosmos. Le petit signe que ce respect de la nature n'est pas une imagination est la manière dont nous usons avec respect et dignité de notre corps. Celui qui est impur avec son corps et qui respecte les animaux est un menteur. Avez-vous remarqué que plus notre société française est impure, plus il y a d'animaux dans la maison ? Dans cette dimension, nous avons un **appel profond à nous sacrifier** mais nous avons **peur de la souffrance**, nous n'arrivons pas à nous dépasser pour la nature, pour le cosmos, pour l'univers, alors nous nous rabattons sur des êtres inférieurs.

Dans la première cellule, Dieu était présent comme Créateur dans mon corps de l'âme spirituelle, et à travers mon corps, il y avait cette présence créatrice de Dieu par rapport à tous les autres corps. A travers l'Omniprésence de Dieu, mon corps est en relation réelle avec tous les autres corps dans ce premier instant. Il y a donc dans mon corps un appel à me dépasser dans la nature et à recevoir toute la nature dans mon propre corps. J'ai toujours cet appel, mais j'ai peur de la souffrance et je m'arrête, ce qui provoque un **sentiment d'angoisse**. Quand je me retrouve dans mon corps avec mon âme spirituelle, je suis dans la nuit, et cette angoisse qui apparaît, très profonde puisqu'elle est corporelle, est générée par la mémoire ontologique (tandis que dans la vie contemplative, l'angoisse est générée par l'intelligence). Du coup, tout est **tragique**, surtout si je suis cyclothymique ! Mais non, il faut prendre la petite épingle pour piquer le ballon !

Une petite étude très intéressante serait de regarder les nostalgies métaphysiques et les diverses structures religieuses du monde, dans nos diverses cultures. Toutes ces nostalgies ont développé des mystiques différentes, mais ce sont des religions qui partent de nous, de nos nostalgies, de nos limites, de nos angoisses. La seule structure religieuse qui ne vient pas de l'homme vient du Créateur Lui-même qui descend Lui-même pour révéler Lui-même ce qu'Il est en Lui-même.

5. Au niveau de **la vie intérieure**, l'âme.

Qu'est-ce qui vit en nous, humainement, notamment à l'origine, mais à la fin aussi (l'Alpha et l'Omega donnent l'identité, l'instant présent aussi s'il est pleinement en acte) ? L'intelligence contemple, l'amour est actué, et la mémoire est en lien entre son origine et sa fin et s'épanouit dans sa liberté du don : voilà les trois manières de vivre pour un homme, les trois puissances qui sont animées. Nous avons cette capacité infinie de contempler la vérité et cette capacité infinie d'aimer et de faire que notre volonté soit pleinement ouverte pour que ce soit l'autre qui nous attire et que nous puissions rentrer dans l'attraction vis-à-vis de quelqu'un d'autre.

Dans le premier moment, Dieu qui est lumière, Dieu qui est amour, Dieu Créateur qui me donne la vie et qui est au fond de moi de manière vivante, remplit totalement (même si ce n'est pas surnaturellement) mon intelligence et mon amour, et cette lumière me fait comprendre dès le départ, dans mon âme spirituelle, que je peux **contempler à l'infini et aimer à l'infini**. Dès le départ je le constate par expérience, et je le garde encore aujourd'hui même si je ne le vis plus, même si je ne suis plus en relation avec Celui que j'assimile par ma vie contemplative, avec Celui qui m'attire par ma vie d'amour, avec Celui dans lequel je vis par ma mémoire incarnée, par ma liberté dans l'ordre du don. Du coup, je me sens tout seul. Je ne suis plus face à la vie divine, je suis face à ma vie, et ma vie est toute seule. Je sens **la solitude métaphysique** en moi.

Beaucoup n'aiment pas rentrer dans la vie intérieure parce qu'ils ne supportent pas cette odeur de solitude métaphysique, alors ils rentrent vite dans des choses extérieures. A cause des nostalgies, les gens n'aiment pas être ermites.

Descriptivement, c'est **l'isolement** : « Il faut que je m'isole pour vivre intérieurement, parce que je n'arrive pas à avoir une vie intérieure en présence des autres. » Ce n'est pas faux, mais c'est ennuyeux si je ne suis que dans cet aspect de ma dimension vitale, parce que je m'isole des autres, je me coupe des autres, après avoir été coupé de la vie divine.

6. Le point de vue familial, social, politique : **la coopération.**

Dès que nous sommes dans notre fin, dans l'éternité qui est un seul instant éternel assumant tous les instants successifs... Lorsque que nous rentrons dans l'amour, quelque chose du temps en amont et en aval est assumé dans un seul instant : l'éternité est une propriété de l'amour humain spirituel et divin. Dans le premier moment de ma vie, j'ai la vie du Père Donateur de vie, et sa vie procède de l'éternité. Il y a une odeur d'éternité dans la vie divine qui anime mon âme spirituelle dans ma première cellule. Dans cette communication de la vie, il y a un contact vital avec mon Père Créateur. A cause de quoi je suis en même temps dans le premier instant de mon existence et dans un contact vital lointain mais réel avec l'instant éternel de la vie interne du Créateur, sans qu'il y ait séparation entre les deux : dans le premier moment où je suis créé, l'éternité et l'instant présent sont comme une seule impression.

J'ai du mal à l'expliquer, et je voudrais savoir si vous comprenez.

A partir du moment où je suis seul avec moi-même et que c'est maintenant à moi d'aller vers la vie éternelle grâce à tous les instants ultérieurs pour retrouver mon origine grâce à ma finalité, il va falloir que je passe par moi et par tous les instants qui originent les autres, il va falloir que je passe par du discontinu pour arriver à l'unité. J'ai **la nostalgie du dépassement de la succession temporelle.**

Quand je suis en lien avec la vie divine du Père qui me donne la vie au départ, je suis en même temps dépendant de sa vie et dans un état de spontanéité absolue. Dans ma première cellule, la dépendance et la spontanéité vitale sont une seule chose : je dépends de Dieu et du coup je suis absolument moi-même, je suis dans un état de spontanéité totale, dans une union avec tous les autres parce que je suis en union avec le Père Créateur de tous. Après, quand je me retrouve tout seul, je m'affronte aux autres : si je veux être spontané je ne dépends plus des autres, et si je dépends des autres je dois leur obéir et du coup j'ai perdu ma spontanéité (par exemple : je voudrais prendre la banane avec ma main et on me demande prendre une fourchette et un couteau). J'ai cette **nostalgie entre la dépendance et la spontanéité vitale.** Avec Dieu, je suis dans un instant éternel qui unifie tous les instants temporels, tandis que quand je suis dans les instants successifs, de temps en temps je suis dépendant et à d'autres moments je suis spontané, et je mets en harmonie mes moments de dépendance et de spontanéité. C'est le secret de la facilité de rentrer dans un corps mystique : savoir vivre de la dépendance et de la spontanéité. La famille est morte s'il n'y a plus de spontanéité, et elle est morte aussi s'il n'y a plus de dépendance, mais quand les deux s'harmonisent, c'est une famille vivante.

A partir du moment où je m'approche des questions essentielles de ma vie et que j'en parle avec d'autres, dès que cela touche la substance, l'essentiel, je suis confronté à la réponse habituelle : « Bof, c'est **relatif**, à chacun sa vérité. » Quand une société dit : « A chacun sa vérité », il n'y a plus aucun lien social humain, et l'on est obligé de faire des liens sociaux matériels. Descriptivement, c'est **l'indifférence.**

7. Il reste la dimension de notre lien avec le Créateur, **l'Adoration.**

Nous avons encore aujourd'hui **l'exigence du dépassement de l'immanence de la vie.** Quand nous sommes dans cette vitalité d'origine, quand le Père qui nous donne la vie est vivant, présent et détermine en nous la vie comme l'être, c'est notre vie intérieure qui dépend de Dieu. *Manere* veut dire rester, *in* dedans : Dieu vit et demeure en nous, dans notre vie. La vie divine du Créateur détermine vitalement, dans sa vitalité d'éternité, notre vie temporelle dans l'instant où nous sommes créés.

Alors quand on nous dit : « Pour adorer Dieu, laissez tomber votre intériorité, laissez tomber la vie, prenez l'être », nous, nous avons envie de trouver Dieu dans notre vie intérieure. Pourtant, si nous allons dans notre vie intérieure, nous ne trouverons pas Dieu, mais notre âme. Ayant trouvé notre âme, nous pouvons la lancer dans le Créateur.

Voilà l'exigence du dépassement de l'immanence de la vie : « Je voudrais tellement trouver Dieu par la vie intérieure, moi tout seul, dans ma bulle (le petit véhicule bouddhiste). Ça y est, je suis l'homme réalisé. » (mais ceux que j'ai connu qui soi-disant étaient réalisés n'ont rien réalisé du tout).

Alors dès que je suis en présence du Créateur, il y a une odeur de transcendance divine, alors un arrêt se fait : « Je dois faire attention à ne pas **être aliéné.** » Si aujourd'hui l'aspect divin vient prendre ma vie dans l'immanence, je suis effectivement aliéné, parce que ce n'est pas de l'intérieur de ma vie que Dieu me prend, mais dans le point de vue de l'être : c'est par le point de vue de l'être que je suis en dépendance de Dieu, que je suis déterminé par Dieu. Or j'ai du mal à adorer après la première impression d'origine, parce que dans ma première impression d'origine, je vois que

je rejoins mon Créateur par ma vie, puis d'un seul coup je ne le rejoins plus par ma vie, par mon âme : si je n'adore pas, je me réfugie alors dans cette nostalgie de l'immanence de ma vie, j'essaie d'y trouver Dieu, en fait c'est quelqu'un d'autre, et je suis aliéné. D'où cette réaction métaphysique, cet ébranlement profond face à ce qui m'apparaît comme quelque chose de religieux, quelque chose de trop vital, quelque chose de *kabbodique* (de *kabbod*, la gloire vitale un peu sensible de Dieu) : j'ai un moment de recul, je ne veux pas être aliéné. Mais si je n'adore pas du tout, il n'y aura plus que l'aliénation et j'abandonnerai Dieu. Alors il y a un phénomène de **refoulement**.

Amour	Travail	Contemplation	Nature	Vie intérieure	Coopération	Adoration
Ethique	Phil. de l'art	Phil. métaphysique	Phil. naturelle	Phil. du vivant	Phil. politique	Théologie
Plénitude	Silence	Simplicité	Vie	Lumière	Harmonie, douceur	Amour, bonté
Soif d'amour et d'épanouissement	Capacité du <i>Dominum</i> Soif de créer	Tragique de la dualité âme / corps	Appel à se dépasser, à se sacrifier, mais peur de la souffrance	Capacité infinie de l'intelligence et de la volonté	Nostalgie du dépassement de la succession temporelle Nostalgie entre dépendance et spontanéité vitale	Exigence du dépassement de l'immanence de la vie
Egoïsme, honte	Mort	Vide	Angoisse	Solitude	Pure relativité	Aliénation
Désespoir	Insatisfaction, Folie	Peur	Tragique	Isolement	Indifférence	Refoulement

Métaphysique et ontologisme

A partir de ces sept, que se passe-t-il dans la première cellule dans la première seconde, et la seconde d'après ? Nous allons essayer de repérer les quatorze ébranlements de notre origine qui expliquent le blocage heideggerien sur l'interrogation : « Qu'est-ce que c'est que l'être ? ».

A bien regarder ces nostalgies sont ontologiques, elles ne sont pas métaphysiques. Quelle est la différence entre la métaphysique et l'ontologisme ?

L'ontologisme est une philosophie qui confond la vie et l'être. Descartes, Leibniz, Spinoza, Malebranche, Hegel, sont ontologistes, le New Age est de l'ontologisme pur. L'absolu est dans la vie et ma vie est l'être, et puisque ma vie est d'être en relation avec les gens, l'être est la relation : voilà ce qui origine toutes les idéologies. Toutes nos opinions viennent d'une tendance de l'humanité depuis quelques siècles à penser de manière ontologique. Dans notre civilisation occidentale, la structure même des mots et des phrases nous met depuis sept siècles dans l'ontologisme. Le langage a lui tout seul nous fait baigner dans l'ontologisme, même si nous n'avons jamais lu Hegel. C'est pourquoi il faut reprendre chaque mot pour lui donner sa profondeur par rapport au réel, et c'est pourquoi nous insistons ici sur « ceci est » : quand le trou est fait dans la canalisation, toute l'eau boueuse de l'ontologisme peut enfin sortir.

La métaphysique est de regarder l'être pour lui-même, indépendamment de la vie, avec cette difficulté de notre intelligence qui, embourbée dans les nostalgies, a toujours tendance à revenir à l'ontologisme. C'est justement à cause de cela que Heidegger a cherché l'être pendant trente ou quarante ans et qu'il n'y est pas arrivé. Nous ne sommes pas plus doués que Heidegger, et nous faisons ce petit détour par les nostalgies parce qu'il est nécessaire.

Que s'est-il passé dans ce premier moment ontologique où notre vie et notre être sont tous les deux sous la dépendance de l'Être premier ?

Actuellement, ma vie ne dépend pas de Dieu, mais mon être dépend de l'acte créateur de Dieu : en ce moment Dieu est en train de faire que j'existe. Mais dans ma première cellule la vie et l'être étaient dans le même statut, tout en moi était déterminé par l'acte créateur de Dieu pour l'être et par la vie créatrice de Dieu pour la vie. En ce moment ma vie n'est pas déterminée par la vie créatrice de Dieu, ce n'est pas la vie intime du Dieu Père de ma vie qui fait que je vis ce que je vis, c'est moi qui vis ce que je vis, j'ai une liberté dans l'ordre du don (c'est ainsi que le pape Jean Paul II appelle la mémoire ontologique).

Que s'est-il passé dans cette origine où l'ontologisme et la métaphysique sont la même chose ?

A partir de là nous allons rejoindre Heidegger, et à partir de Heidegger nous retournerons dans la métaphysique. Ce petit détour est nécessaire pour court-circuiter tous les *a priori* qui viennent des idéologies, du langage, de notre éducation, des méthodes pédagogiques... Nous sommes tous imbibés de l'athéisme tragique de Nietzsche, de la psychanalyse de Freud, du néo-hégélianisme, du positivisme de Comte, de l'évolutionnisme de Huxley, du matérialisme dialectique de Marx, de l'existentialisme de Sartre. Toutes ces idéologies donnent le primat à la négation, toutes ces idéologies sont contre l'homme parce qu'elles veulent exalter chacune une des dimensions de l'homme, et du coup elles détruisent l'homme dans son harmonie métaphysique :

« Attention, ne lui fais pas la remarque, tu vas le traumatiser, ce gosse ! » (Freud)

« Mais j'ai bien le droit de prendre de la drogue, je suis libre, quoi ! lâche-moi les baskets ! » (Sartre)

« Tu as vu comment il a cloué le bec au prof de philo ? Qu'est-ce qu'il est intelligent ! » - Pas du tout, ce n'est pas la négation, la force de la critique qui fait qu'on est contemplatif : celui qui est intelligent est capable de recevoir la vérité et de la saisir de l'intérieur, et il reçoit quelque chose de positif, il ne rejette pas : c'est le primat de la réalité, et pas le primat de la négation.

Nous sommes tellement imbibés de ces idéologies fausses que nous avons beaucoup de mal à faire l'induction, après avoir fait le jugement d'existence. Il faut donc que nous arrivions à nous dégager de ces sept idéologies, de cet ontologisme qui s'accroche si bien à nous en raison des nostalgies métaphysiques.

Ces nostalgies métaphysiques, nous les avons tous. Si nous sommes fondamentalement inscrits dans notre corps, notre mémoire ontologique bute forcément sur ces limites, elles nous apparaissent clairement.

Dans la première cellule

Au moment où le spermatozoïde (avec ses 23 chromosomes) entre dans l'ovule (avec ses 23 chromosomes) une étincelle se fait et il va y avoir recombinaison du phénomène génétique nouveau : une petite partie génétique masculine va s'introduire dans la décomposition chromosomique féminine, comme vous le verrez dans vos livres de biologie.

A un moment donné, la mémoire génétique est la mienne (elle n'est ni celle de mon père ni celle de ma mère) et les structures biologiques spatio-temporelles sont présentes. Le prix Nobel a été attribué cette année à celui qui a découvert dans les gènes ce qui donne les dimensions, et qui y sont présentes, spatio-temporelles dans la mémoire génétique.

Biologiquement, il y a une animation, et cette animation est un signe que l'âme spirituelle est dans la première cellule. Dans la première cellule, la création de l'âme spirituelle explique pourquoi c'est selon cette fréquence spirituelle que s'organisent le corps et l'individu. En même temps, il y a la création et l'infusion de l'âme spirituelle dans la première cellule. L'âme spirituelle est donnée par Dieu en même temps qu'Il crée l'être, **l'être étant l'unité substantielle entre l'âme spirituelle et la première cellule corporelle**. Le corps n'est pas un accident, l'âme ne vient pas dans une casserole et elle ne s'évapore pas à la mort. L'unité est substantielle : c'est dans et par le corps que l'esprit est esprit, et cela se fait de manière vivante.

Dans la première cellule, l'âme spirituelle vient dans le corps de manière parfaite, elle informe le corps parfaitement et spirituellement : non seulement elle le fait vivre, mais l'esprit habite la cellule parfaitement. Elle l'enveloppe, survient dedans et l'habite totalement. Mon corps originel (dans la première cellule) est spirituel, parce que quand Dieu fait que j'existe, Il me donne l'âme spirituelle et Il fait l'unité entre l'âme spirituelle et mon corps. A cause de cette raison, l'acte créateur de Dieu est présent non seulement métaphysiquement (comme encore aujourd'hui pour nous), mais il est présent aussi dans son éternité vivante et créatrice, paternelle. C'est pourquoi cette unité, lorsqu'il est présent vitalement comme le vin présent à l'eau, fait que le corps est totalement informé, déterminé, brûlé, actualisé. Dans le premier instant, je suis dans un rapt à l'intérieur de Dieu et Dieu à l'intérieur de moi, vitalement. Je suis dans un amour fou, mais mon amour ne peut pas s'exercer puisque je n'ai encore ni concupiscible ni irascible. Je ne peux pas non plus contempler Dieu puisque je n'ai pas de sens externes, ni de cerveau pour le comprendre et m'en rappeler. Pourtant Dieu est vitalement présent et ma mémoire ontologique, ma liberté dans l'ordre du don, est le seul organe qui s'en rappelle.

Je ne vous explique pas cela à partir de l'expérience, puisque nous n'en faisons plus l'expérience aujourd'hui, mais à partir des conclusions de sagesse : j'ai fait la démonstration de l'existence de l'Être premier²¹, je sais que l'Être premier m'a donné une âme spirituelle au moment de la constitution première de l'être, et par conséquent le contact vital avec la sagesse créatrice de Dieu était un contact de vie à vie. C'est une déduction, je n'en fais pas l'expérience, mais c'est démonstratif, et je n'invente rien.

Les deux décrochages

Que se passe-t-il dans l'instant suivant ? Ce n'est plus la vie divine qui est la locomotive de ma vie intérieure. Dieu fait que j'existe, mais ma vie reste toute seule. Mon âme spirituelle se retrouve à l'intérieur de mon corps pour l'animer, mais elle se rétracte et n'informe pas totalement mon corps. Dans le premier instant, le lien est total entre mon corps et l'âme, la vie spirituelle, l'amour, la lumière et la substance même de Dieu, et d'un seul coup l'amour séparant de Dieu me donne quelque chose de plus : ce décrochage entre mon âme spirituelle et mon corps, et dans ce décrochage, la liberté dans l'ordre du don. Faisant ce décrochage, je suis poussé à aller moi-même vers Lui, par ma vie, pas par la Sienna. Il me donne la possibilité de répondre ce Oui de manière libre et personnelle. Ce Oui qui est le

²¹ Père Patrick.- Retraite des jeunes à saint Marc en 1993 (en cassettes)

mien et qui est absolu m'inscrit dans le cœur de Dieu dans l'incréd et l'éternité, et me lâche en même temps dans le temps pour qu'il puisse s'accomplir personnellement par ma vie.

Ce décrochage me met aussitôt dans l'état intérieur de ma première liberté : mon premier choix vient de là.

Mais, petite parenthèse chrétienne, quelque chose dans mon corps va déterminer le point de vue de l'âme et me faire porter à travers l'héritage corporel l'atavisme du péché originel. Cet atavisme du péché originel va faire qu'au premier décrochage s'ajoute un deuxième décrochage : l'esprit ne va plus informer totalement le corps, et c'est l'âme psychique qui va le faire.

C'est pourquoi il y a sept conséquences du décrochage qui implique le point de vue naturel, et sept conséquences qui viennent du péché originel. Ces sept dernières conséquences ne rentrent pas dans la philosophie. Pourtant, j'en fais plus l'expérience que des sept premières : il est plus facile de faire l'expérience des conséquences du péché originel que de celles des choix intimes que j'ai faits dans la première cellule.

1. Dans la première cellule, je reçois de Dieu mon âme, j'accueille Dieu et Dieu m'accueille dans sa vie intime de Père Créateur, mon âme s'engloutit dans la vie divine, je me donne totalement à Lui, l'échange du don et de l'accueil est total. Dieu reste là, mais son amour séparant me donne la liberté dans l'ordre du don, et l'échange du don et de l'accueil n'est plus aussi parfait, actuel.

Lorsque je suis dans l'extase, quand le don de moi-même à celui qui m'accueille est total, je suis totalement épanoui, et nous avons vu qu'une des qualités qui apparaît est la plénitude²². Mais dans la première cellule, je n'ai ni concupiscible ni irascible, je ne peux pas exercer mon amour (je dois attendre le troisième mois de ma vie embryonnaire pour pouvoir atteindre ma première expérience de la vie affective personnelle dans l'exercice, parce que mon corps n'est pas assez formé pour cela). Je suis donc dans l'impuissance de répondre affectivement à ce point de vue extatique et je suis paralysé.

A cet amour de plénitude va succéder un vécu de repliement (l'inverse de la plénitude) et au lieu d'être dans l'extase, je suis tout seul avec moi-même du point de vue de l'amour, il y a une rétractation et c'est la première odeur d'**égoïsme** qui est en moi : je vois que je n'aime pas, je vois que ce n'est pas l'autre qui détermine tout en moi.

Face à ce premier repliement dans l'ordre de l'extase d'amour, je fais un choix. Que va-t-il se passer du côté de la liberté dans l'ordre du don ? Du point de vue de l'accueil, il y a un repliement, mais du point de vue du don je peux faire plusieurs choix :

- Le choix négatif est que je me replie sur le lieu où je trouvais l'amour, **je me replie sur ma vie intérieure** pour retrouver cet amour infini. Je fais ce choix de n'aimer que moi-même pour compenser cette absence, pour compenser cette rétractation.
- Je peux aussi faire le choix profond de **rester dans l'attente** : j'attends le moment où je pourrai à nouveau, grâce à mon corps qui va croître et se spécifier, me donner corps et âme.

L'extase, l'amour, est lié à l'espérance, et donc à la constance et à la persévérance. Le choix du repli est un choix désespéré. L'amour fait que je suis toujours là, ouvert, prêt, disponible. Si dans la première cellule j'ai été beaucoup plus sensible à l'aspect de l'amour, le choix premier du repli sera beaucoup plus intense dans mes nostalgies métaphysiques.

2. Dans l'art, le point de vue qui domine n'est pas celui de Dieu Père qui m'aime, mais celui de Dieu Créateur, de la vitalité créatrice de Dieu qui à partir d'une matière, à partir d'une disposition pré-existante, à partir de la poussière du sol, crée un homme. Cela rejoint ma dimension géniale et créatrice qui me permet de transformer une matière en une belle sculpture. Mais quand je me retrouve tout seul, que se passe-t-il ? Je suis en contact avec... rien du tout et je suis paralysé. La première cellule n'est même pas dans la nidation, elle n'est pas encore en relation avec la matrice maternelle, elle est dans un espace liquide informe sans contact avec la mère.

Quelqu'un me disait que l'être est créé par Dieu et l'âme donnée par Dieu seulement quand l'œuf est en état de nidation, c'est-à-dire qu'il est en relation physique avec la mère, parce que s'il n'y a pas de relation avec la mère, il n'y a pas de possibilité que ce soit une personne ; ce qui fait l'être est donc la relation. Nous retrouvons là le New Age. Mais non, ce n'est pas parce que je suis en relation avec toi que j'existe, ce n'est pas parce que je pense que j'existe, j'existe parce que j'existe. Dans la première cellule j'existais, mais je ne pensais pas.

Je me retrouve donc dans un état de paralysie, je n'ai plus aucun génie, je n'ai plus aucune possibilité créatrice, je suis face à rien, et je ne peux plus vivre au point de vue artistique. C'est pourquoi je peux faire **le choix de mort**. Le choix de mort dans la vie intra-utérine vient de là, et c'est pour cela que l'artiste a cette odeur de mort et

²² Plénitude, du latin *plenitudo* : état de ce qui est entier, complet ; totalité, intégrité.

qu'il va toujours dans l'insatisfaction et la folie. Son génie qui lui est propre, qui est à l'état de germe dans son Oui demeurant dans la mémoire ontologique, tourne sur lui-même et c'est un état de folie, d'insatisfaction : il ne peut pas créer, en tant qu'artiste il ne peut pas vivre, et il peut s'y résoudre et faire un choix de mort. Le choix de mort, le choix du néant que détectent les analystes du moi autonome vient de cette dimension artistique : Dieu a créé à partir de rien, et moi je veux retourner au néant pour être comme Dieu Créateur. Mais c'est une nostalgie pure, un choix qui est faux, une tendance ontologique.

3. Dans le point de vue de l'intelligence, Dieu est lumière, Dieu est contemplation de la contemplation, et à travers Lui je peux voir, comprendre, me comprendre, comprendre comme Dieu comprend. La vie compréhensive de Dieu s'associe à ma vie qui n'est pas capable de voir par elle-même. Il y a comme une expérience angélique dans la première cellule, et pourtant cela se passe dans mon corps et c'est en ce sens que ce n'est pas une expérience angélique. Mais aussitôt après, mes sens externes ne fonctionnant pas, le point de vue de la contemplation ne passe plus à travers mon corps, mon corps devient opaque par rapport à ma vie contemplative, je ne peux plus rien contempler. Un décrochage s'est fait et un **vide spirituel** est dans mon corps. Est-ce que je choisis d'être dans l'accueil, de me réfugier dans la mémoire de Dieu, ou de rentrer dans le vide qui s'opère par la lumière séparante ?

Comme je ne peux pas contempler et recevoir quelque chose de consistant, je reçois le vide. Si je continue comme cela, quand je peux contempler, vingt ans après, ma vie contemplative est vide. Mais en même temps ce vide est une chance parce que ce vide de Dieu m'oblige à creuser une réceptivité, un abîme, une avidité de chercher la vérité. Ce peut être à la fois négatif et positif : **choix de vide** et **choix d'avidité**. C'est le désir qui fait la vie contemplative, et ce désir devient libre et personnel grâce à ce décrochage.

Je peux aussi choisir **le repli** ou **l'attente** : grâce à l'amour séparant, je suis dans un état d'attente, et cette attente intensifie l'extase possible, mais je peux aussi choisir le repli.

4. Tout ce qui existe dépend de l'acte créateur de Dieu, tous les corps sont comme habités dans mon corps à l'instant créateur de mon corps dans l'animation spirituelle, mon corps est réellement lié à tous les autres corps. Mon corps est un petit cosmos, il est en relation avec le grand cosmos et il en est responsable. Il y a un aller-retour grâce à la présence créatrice de Dieu vivante : la relation est réelle, le contact est réel et vital, et mon corps y participe comme 'capteur-récepteur', si je puis dire.

Qu'est-ce qui fait que le cosmos est actué dans l'unité, comme le dit Aristote ? C'est la lumière qui actue le diaphane cosmique (autrement dit : les espaces diffusés et unificateurs). L'hindouiste, par exemple, cherche ce qui fait l'unité de tout le diaphane de l'univers, *Brama*, *Ishvara*, et il va dire que cette lumière qui actue le diaphane de l'univers est Dieu. Pourtant la lumière qui actue tout le diaphane cosmique n'est pas Dieu, mais une création de Dieu, puisque Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » La lumière vivante qui actue tout le diaphane cosmique et la lumière vivante qui actue mon propre diaphane, c'est-à-dire mon âme, sont ensemble. Quand je me retrouve dans ma première cellule sans être dans l'unité avec la lumière qui actue le diaphane cosmique (le grand véhicule des traditions orientales), je fais **le choix de l'obscurité, le choix de la nuit**²³, parce que c'est **tragique** de se retrouver dans ce monde sans être unis dans la lumière à toute la création, alors que c'est notre prédestination.

L'enfant qui est dans l'angoisse est dans la nuit, il ne sait pas où il est, mais dès que la lumière est allumée, c'est fini. L'homme apporte la sécurité à la femme, parce que dans l'échange du don et de l'accueil entre l'homme et la femme, l'homme apporte la lumière dans l'ordre de l'amour, et la femme apporte la profondeur dans l'ordre de l'amour, c'est pourquoi c'est l'homme qui apporte la sécurité dans la réciprocité des deux. La femme ne sécurise pas l'homme dans l'amour (au contraire, la femme est une panique pour un homme), mais la femme est un appel, une révélation pour l'homme.

Quand je me retrouve seul dans mon corps, c'est un appel à retrouver cette solidarité initiale avec toute la nature. La question de la vocation ne serait-elle pas ici ? La vocation est liée à la création toute entière, la vocation est un appel concret, un appel audible, un appel de présence, un appel lumineux mais qui est obscur pour moi. Je voudrais que nous puissions y réfléchir ensemble.

5. Le point de vue de la vie.

Mon intelligence est complètement contemplative, elle accueille la vérité telle qu'elle est ; l'extase est présente ; je sais que j'ai une soif infinie de contempler, une soif infinie de vérité, une soif infinie d'amour et ma mémoire ontologique fonctionne encore après la rétractation dans l'amour séparant (voilà pour les trois puissances de l'âme), mais je ne peux plus avoir un exercice d'amour ni un exercice d'intelligence contemplative. La seule activité

²³ Ne serait-ce pas le problème de l'agoraphobie et de la claustrophobie ?

que je puis avoir est un exercice passif de la mémoire ontologique. Ma mémoire génétique est un organe corporel qui permet à ma puissance de liberté dans l'ordre du don d'exister, et c'est pour cela que je peux faire tous ces choix fondamentalement positifs, directionnels.

Que se passe-t-il ici ? C'est là que la liberté sur le plan spirituel joue le plus fortement. Si vous comprenez ce que j'essaie de chercher avec vous (et je suis très content si vous pouvez m'aider), il me semble que ce qui se passe ici dans l'amour séparant de Dieu, ou la présence séparée de Dieu du point de vue vital, je peux re-choisir **la vie divine** ou je peux me réfugier dans le point de vue d'**une vie humaine sans vie divine**. Vais-je choisir de me réfugier dans la mémoire ontologique qui est le seul point de vue du choix de la vie humaine qui me reste ? Vais-je y rester tout le temps ? (ce qui donne le Samadhi sans racine). Toute la mystique orientale est de rentrer dans un choix de vie humaine, et de ne pas adorer. Mais grâce à ce choix de vie humaine, je reste en contact avec mon origine dans ma mémoire ontologique, dans mon corps, grâce à quoi dès que je vais pouvoir vivre spirituellement du point de vue de l'intelligence et du point de vue de l'amour, je vais me redonner à travers la vie humaine à la vie divine, dans la liberté du don, mais cette fois-ci de manière active. ²⁴ Dans la mémoire ontologique, cela se fait de manière passive. Pour rentrer dans la réalisation du Samadhi sans racine, il faut être en état de passivité absolue, de vide total, d'épuration qui permet d'atteindre 'l'illumination' (c'est-à-dire un état métapsychiquement analogue à celui de la première cellule), et le résultat est qu'il faut abandonner le Créateur, l'amour et la sagesse. Le choix d'une mystique orientale ne s'enracine-t-il pas dans un choix de vie humaine pure, un choix de ne pas vivre de Dieu ?

Il y a ici quelque chose de très fondamental, de très important à comprendre : le choix de vie est très positif, mais il va s'investir soit dans la subjectivité, soit dans l'éternité vivante de Dieu. Je peux vivre passivement dans ma mémoire ontologique de ce corps originel, mais à partir de là, est-ce que je vais aller à la découverte de mon corps spirituel (mon corps qui est en Dieu dans l'éternité) ou bien est-ce que je vais rester au niveau de la mémoire ontologique en refusant la contemplation de la vérité, notamment du Christ, et de l'amour, notamment du feu qui brûle le cœur de Jésus dans la résurrection, et alors je ne trouverai jamais mon corps spirituel ?

Le *metaxu* entre deux est la grâce, la vie divine dans mon âme. Si je vis de Dieu sans la grâce sanctifiante, je tombe dans ce choix de l'homme qui refuse de vivre de Dieu vérité incarnée.

6. Dans la coopération, il y a un phénomène de **dépendance** et de **spontanéité** extraordinaire. A la naissance, je dépends de ma mère et je suis spontané, et c'est après qu'apparaissent ces moments de contradiction entre la dépendance et la spontanéité. Dans l'amour, l'autre m'attire, mais dans la coopération, je dépends de lui, je lui obéis.

Dans la première cellule, je dépends de la paternité, de l'unité avec Celui qui fait l'unité de tous les vivants, de toute l'humanité, de toute la famille humaine. Spontanément je suis présent à tous les hommes et en même temps je dépends d'eux, et ce n'est pas contradictoire. Il y a là une présence très extraordinaire au corps mystique, à l'humanité qui fait un seul corps, vitalement. La hâte d'aller vers le père, le noyau familial, vient de la première séparation. Dieu mon Père est parti, je suis dans la mère et je veux retrouver le Père. Je fais ici le choix d'être père, **le choix d'être en lien avec mon père**, le choix d'être fils. Beaucoup ont des difficultés à être fils de Dieu, fils de quelqu'un, disciple ; ils ont des difficultés énormes à être engendré par quelqu'un, à être engendré par la grâce de Dieu, par l'Eglise de Dieu, par la paternité du Saint Père.

Une société qui refuse l'autorité, ou qui confond l'autorité et le pouvoir, est morte. Le père n'a aucun pouvoir mais il a autorité. L'autorité dépend de l'amour et de la fécondité du père, tandis que le pouvoir dépend de la force. Celui qui ne fait pas la différence entre autorité et pouvoir dans l'éducation n'est plus père.

La coopération : Dieu le Père et moi fils nous sommes Un : dépendance et spontanéité vitale,
L'amour : le don et l'accueil,
La nature : le cosmos et le corps,
L'esprit : l'âme et le corps,
L'art : le Créateur et la créature, l'acte créateur de Dieu et le génie de la créature.
La vie : la vie divine et la vie humaine,
L'adoration : l'être et la vie sont ensemble et une seule chose.

7. Mon être est déterminé par l'acte créateur de Dieu et ma vie est déterminé par la donation vitale de l'âme spirituelle par le Père. Et d'un seul coup, mon être est déterminé par l'acte créateur de Dieu et ma vie dépend de moi. Quelle différence entre ce premier instant que je porte au centre de chacune des cellules de mon corps actuel et ce second instant existentiel très important ! Ma vie est laissée à elle-même et je peux choisir l'absolu. La vie était pour

²⁴ Cassette n°7.

moi un absolu, or je n'ai plus cet absolu vital par lequel j'ai été impressionné dans la première cellule, mais je peux re-choisir cet absolu. L'existentialisme de Sartre est le choix d'un absolu : « La liberté est absolue, je suis libre ».

Lorsque mon intelligence peut être informée par la Révélation, par la Sagesse, quand je ne suis pas paresseux, je vais comprendre que **l'absolu, c'est Dieu**. Grâce à cette rétractation voulue par le Créateur, pour permettre à la liberté du don d'être personnelle, je vais pouvoir **choisir l'absolu**.

Amour	Travail	Contemplation	Nature	Vie intérieure	Coopération	Adoration
Plénitude	Silence	Simplicité	Vie	Lumière	Harmonie, douceur	Amour, bonté
Soif d'amour et d'épanouissement	Capacité du <i>Dominum</i> Soif de créer	Tragique de la dualité âme / corps	Appel à se dépasser, à se sacrifier, mais peur de la souffrance	Capacité infinie de l'intelligence et de la volonté	Nostalgie du dépassement de la succession temporelle Nostalgie entre dépendance et spontanéité vitale	Exigence du dépassement de l'immanence de la vie
Egoïsme, honte	Mort	Vide	Angoisse	Solitude	Pure relativité	Aliénation
Désespoir	Insatisfaction, Folie	Peur	Tragique	Isolement	Indifférence	Refoulement
Repli sur ma vie intérieure / attente	Choix de mort	Choix de vide / choix d'avidité	Choix de nuit	Choix de vie	Choix de la paternité et de la filiation	Choix de l'absolu
Accueil et don	Créateur et créature	<i>Ame et corps</i>	Cosmos et corps	Vie divine et vie humaine	Père et fils	Etre et vie

Pour la prochaine fois, je vous propose de regarder ce qui domine chez vous, en regardant les qualités dominantes finales, en regardant quelle est la dimension en vous qui domine lorsque vous êtes en présence de cette quête de votre origine ontologique, de cette transcendance de Dieu, de votre être, de l'être des choses, de la recherche de la vérité, de l'appel à l'extase, de l'appel à l'éternité, à l'unité cosmique dans l'au-delà du cosmos. Regardez-le aussi sur ceux qui vous entourent. Est-ce le rayonnement qui domine, la plénitude, le silence ? Habituez-vous à percevoir le pli principal de votre humanité.

A partir de quoi, vous pouvez faire un acte de mémoire ontologique pour voir quels sont les plis de vos premiers choix. Tous ces plis sont des choix qui correspondent à la liberté du don, mais le péché originel arrive juste après, nous mettant sous l'influence de la tentation, de la concupiscence, de l'orgueil et de la vanité. Ces trois séquelles du péché originel vont engendrer des négativités dans ces choix possibles. Les tendances à la négativité viennent du péché originel et correspondent à des choix de notre liberté personnelle, c'est pourquoi nous avons péché personnellement. Le péché originel vient s'inscrire dans nos choix individuels libres dès le premier instant. C'est dans la liberté du don que je rentre dans le vide plutôt que de rentrer dans le désir et l'avidité ; dans le repli plutôt que dans l'attente. Cela vient du péché originel, et il y a du plus et du moins dans notre complicité-coopération avec l'atavisme du péché originel. C'est pourquoi nous sommes vraiment responsables et que seul le Baptême nous lave du péché originel.

Je donne ce schème comme base de réflexion et de recherche de travail. Il faut beaucoup réfléchir à cela, chercher la vérité par rapport à cela, et se demander s'il n'y a pas ici quelque chose de très important pour nous. Cela conditionne les retrouvailles avec notre corps originel, et je ne crois pas qu'il soit possible de trouver notre corps spirituel si nous ne nous réconcilions pas avec notre corps originel. Ceci implique un exercice de la mémoire ontologique. Cela implique que nous n'ayons pas peur de nous trouver dans le point de vue fondamental du corps tel qu'il peut être déterminé de l'intérieur par notre liberté spirituelle.

Saint Augustin dit que c'est par l'intelligence et par l'amour de Dieu que je peux retrouver mon état originel dans la *Memoria Dei* et dans mon corps ; et de là, dans le Christ, retrouver mon corps spirituel. Et le Pape Jean-Paul II nous enseigne dans la Lettre aux familles qu'il faut passer du corps psychique au corps spirituel. Le corps mystique de l'Eglise ne doit pas être éthérique, ni symbolique. La mission de l'Eglise sera complète si le corps mystique de l'Eglise va jusqu'au corps, jusqu'à la matière.

Questions

Question : « Le Verbe de Dieu a assumé la nature humaine », j'aimerais avoir quelques explications.

C'est une très bonne question, mais je vais devoir répondre rapidement, parce que je ne peux pas vous présenter toute la Somme de Saint Thomas. L'Assomption vient de ce verbe : assumer. La foi de l'Eglise choisit le verbe 'assumer' pour exprimer que le Verbe de Dieu a pris dans le corps de la Vierge Marie quelque chose pour se constituer un corps : le Verbe de Dieu a assumé en Marie quelque chose de son corps pour se fabriquer Son propre corps, le corps de Jésus. Le mystère de l'Assomption de Marie est un complément. Dès lors que Son corps est ressuscité dans la gloire, il est nécessaire (c'est une raison de sagesse, parce que la partie appelle le tout, à partir du moment où les deux sont de la même substance) que le corps de Marie puisse être assumé par le Verbe glorifié.

Assumer veut dire que l'éternité du Verbe prend dans son éternité quelque chose de corporel. Dans l'incarnation, quelque chose du corps de Marie est assumé par le Verbe de Dieu pour se constituer un corps. La tradition de l'Eglise dit que dès le premier instant de sa vie dans le sein de la Vierge, Jésus est dans la vision béatifique. Sur la croix, Jésus est dans la vision béatifique dans les sommets de son intelligence. Il est dans une béatitude surabondante, brûlante, éternelle, glorieuse, universelle, intense, simple, réconfortante, jubilante, et en même temps Il souffre infiniment (lorsque vous souffrez terriblement et que celui que vous aimez le plus vient vous consoler, cela n'enlève pas la souffrance). Il est dans la béatitude que donne l'unité lumineuse qu'Il a avec l'éternité glorieuse, et en même temps sa nature humaine est vraiment trempée dans tous les sentiments de tous les pécheurs. Ce sont des sentiments de souffrance terrible, puisque les pécheurs (c'est-à-dire nous) n'arrivent pas à se sortir de leur bourbier.

Quelles sont les assomptions ?

Notre corps est assumé par **notre âme** : de l'intérieur de notre corps, un principe merveilleux, vivant, réel, assume, absorbe tout notre corps pour le prendre dans quelque chose qui dépasse complètement la temporalité.

Puisque l'âme est un principe de vie, il est difficile de parler de son centre qui est déjà un centre absolu. Néanmoins, du centre même de l'âme, et ce ne peut être que Dieu qui l'opère, quelque chose est assumé et assume totalement l'âme comme un aimant prodigieux qui incorporerait et ferait disparaître toutes les petites limailles d'aimantation. C'est **la grâce sanctifiante**, vie surnaturelle qui assume l'âme du centre même de l'âme.

Au centre même de la grâce sanctifiante est **la grâce capitale de Jésus**, Jésus qui est source de grâces. Jésus assume toutes les grâces, toutes les grâces sont comme cette limaille de fer aimantée : Jésus prend tout, cela fait un seul corps, et tout vient pénétrer, disparaît : c'est assumé, comme une goutte déposée sur un buvard est petit à petit assumée par le buvard. La grâce est donc assumée par le Christ, grâce capitale.

Le Christ subsiste dans le Verbe de Dieu. Dieu le Verbe est au centre même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Le Christ lui-même est assumé dans **le Verbe de Dieu**, assumé en son centre par **le Père** et l'assumant dans la *circum incession* de **l'Esprit Saint**.

Remarque : C'est à propos de la naissance lumineuse du Christ, dans cette explosion lumineuse qui a tellement éclairé les bergers. Sa Nativité n'a pas été exactement comme une naissance humaine.

La question qui était posée disait : « Le Verbe a assumé la nature humaine ». Le Verbe (qui est en cinquième position) a assumé à la conception, au moment du mystère de l'Incarnation, la nature humaine (qui est en première position) à travers le corps de Marie, mais il l'a assumée parfaitement. Pour nous, le problème est que quand notre âme assume notre corps, elle l'assume bien substantiellement, mais il y a quand même une fêlure, une opacité, une lourdeur que nous savons venir de l'héritage et des conséquences du péché originel. L'humanité du Verbe de Dieu, elle, est parfaitement assumée, et l'unité entre l'âme et le corps est non seulement une unité dans la subsistance du Verbe, mais en plus cette subsistance du Verbe est victorieuse de toutes les opacités qu'il peut y avoir entre le corps et l'âme. Le résultat est qu'à chaque fois qu'il y a une activité trans-corporelle du Christ, il se passera toujours quelque chose qui relève de la nature humaine normale, intègre, et c'est pourquoi il y aura une luminosité. Cette luminosité n'est pas un rayonnement mais une assomption du corps dans l'âme : cette assomption est parfaite et par conséquent le corps est entièrement libre et peut avoir cet état d'agilité, de subtilité, de luminosité qui est tout à fait normale dès lors qu'il y a une trans-corporalité, ce qui s'est passé à la Nativité.

Mais nous, nous ne sommes pas nés comme cela. Dans la Genèse, Dieu dit qu'à cause du péché, la femme souffrira à la naissance. Mais toute souffrance ne vient pas du péché originel. La souffrance vient aussi du fait qu'en tant qu'êtres humains nous faisons partie d'un tout, sur lequel nous avons une action et qui a une action sur nous. En

tant que partie du tout, nous pâtissons, ce qui est normal, mais nous le vivons comme une souffrance parce que notre lien dans le corps vis-à-vis du cosmos est fêlé. Nous ne comprenons pas, nous n'aimons pas et nous n'assumons pas le cosmos, et du coup nous le percevons comme une souffrance. En fait, nous pâtissons le tout, nous le recevons.

La vie contemplative aussi est une souffrance : je reçois en moi celui que j'aime et que je contemple, et je découvre qu'il me change, qu'il me modifie. Je le perçois comme une souffrance parce que je suis attaché à mon moi, alors qu'en réalité c'est un bien. Ce n'est donc pas une souffrance mais une passion, une assimilation, une transformation. Toute souffrance ne vient pas du péché, mais notre manière d'interpréter les événements d'action et de passion nous dit que c'est de la souffrance (c'est notre manière d'interpréter qui vient du péché). Ceci étant, des souffrances supplémentaires viennent du péché.

Pour revenir à la première question, ce qui assume l'unité de mon âme et de mon corps pendant le premier instant où mon corps est assumé par mon âme et pendant tous les instants suivants jusque dans l'éternité, est l'être (l'âme assumant le corps, c'est la vie).

Je dois prendre l'analogie de la vie pour comprendre l'Assomption du Verbe, parce que c'est par la vie contemplative du Père vis-à-vis de son Verbe qu'il y a un *Respectus* du Verbe vis-à-vis de l'incarnation. C'est donc bien la vie du Verbe de Dieu qui va assumer la partie la plus pure du corps de Marie.

Pour nous, l'être fait subsister cette unité de l'âme et du corps. Dès que nous percevons cette unité qui dépasse le point de la vie et de la matérialité de notre existence, nous percevons aussitôt un jugement d'existence de manière un peu affective, intuitive. Notre humanité subsiste dans l'être, tandis que l'âme et de le corps unis de l'humanité du Christ ne subsistent pas dans l'être mais dans la deuxième Personne de la Très Sainte Trinité, le Verbe qui est le fruit d'une opération vitale éternelle du Père, une opération contemplative : le Verbe est Dieu contemplé. Le Père, le Verbe et le Saint Esprit sont trois Personnes qui subsistent Elle-mêmes dans l'Être premier.

Nous ne pouvons pas parler pour nous d'une assomption totale, parce que notre être ne réalise pas une unité absolue entre le corps et l'âme. Il n'est pas victorieux de toutes les divisions. Nous avons vu la dernière fois qu'à partir du péché originel, il y a une première mort (la mort étant une séparation de l'âme et du corps), une première fêlure qui fait qu'il y a un petit décrochage, d'où toutes nos fêlures métaphysiques, nos brisures cellulaires, où le corps porte ce cri de la recherche de l'unité et de l'appel d'un Rédempteur.

Question : De quelle manière suis-je uni au Christ quand je communie à l'Eucharistie par rapport au sacrement de réconciliation quand je reçois l'absolution ?

Le Verbe assume l'humanité du Christ parce que l'humanité du Christ subsiste dans le Verbe, et l'unité entre la divinité et l'humanité produit la grâce d'union hypostatique. Moi, l'unité de mon corps et de mon âme subsiste dans mon être créé par Dieu : mon être est limité.

Pour l'Eucharistie, vous prenez les apparences du pain (forme du pain, couleur du pain, goût du pain) et du vin (forme du vin, couleur du vin, odeur du vin, goût du vin). Mais par la puissance de Dieu, la transsubstantiation fait disparaître la substance du pain et du vin. Quand je communie, je reçois la substance du corps ressuscité du Christ, ce par quoi le corps du Christ subsiste : le Verbe glorifié de manière vivante dans son âme.

Pour le sacrement de réconciliation, la matière du sacrement est la contrition, mon cœur qui saigne. Je dis ouvertement et clairement ma perversion : je ne dis pas : « je suis pervers », mais « j'ai fait cela de manière perverse ». Ceux qui acceptent de dire la vérité se donnent, non pas en disant ce qu'ils sont mais en disant leurs actes. Ce qu'ils sont vient de Dieu, tandis que leurs actes viennent d'eux. Quand je reçois l'absolution, il va y avoir une transformation : cette contrition, cet amour de Dieu que j'ai eu à travers cette blessure-là, cet amour de vouloir retrouver l'unité avec Lui, va être transformé par l'amour que Jésus a eu de toute l'humanité totalement recréée par Lui, l'amour qu'Il a eu avec l'Immaculée Conception. L'absolution me met en contact avec ce qui dans le cœur du Christ assume l'Immaculée Conception, l'Absolution en personne. Au moment de l'absolution, ma confession, ma demande de pardon, mon cœur qui saigne est transformé dans le cœur de Jésus qui saigne sur la croix et qui crie pardon pour tous les péchés du monde sans exceptions, plénitude d'intensification d'immaculation pour tous les temps et pour tous les lieux qui s'est réfugiée dans l'Immaculée Conception. Voilà pour la transformation, qui correspond à la consécration, et je vais communier au moment de la pénitence : là, dans les larmes physiques de mon cœur, dans ce calice, je reçois la présence de l'Immaculation absolue pour tous les péchés du monde, à la place de tous les pécheurs du monde entier. Après une pénitence, j'ai par enveloppement (Marie est toujours par enveloppement) un pouvoir de désagrégation vital de tous les péchés du monde.

Dans la communion, j'accueille Jésus qui me donne tout ce qu'Il vit dans le feu qui brûle son cœur dans la résurrection, et dans la confession, je me donne totalement à Jésus pour être entièrement assimilé à l'absolution personnelle, l'Immaculée Conception, l'Épouse de l'Époux. L'Eucharistie et la confession sont un échange de don et

d'accueil, mais la transformation n'est pas la même. Il y a une complémentarité entre les deux. Je crois que quelque chose de féminin domine dans l'un et quelque chose de masculin domine dans l'autre. Si je vais jusqu'au bout de la charité (un sacrement est un signe de la foi, mais pour que je puisse vivre surnaturellement, et donc réellement par la grâce, de la charité, et la charité est une communion de personnes), la communion eucharistique me permet de m'unir au Verbe rempli de gloire dans sa chair glorifiée, et l'absolution me permet de m'unir dans la chair totalement immaculée et glorifiée de la Nouvelle Eve. C'est pourquoi, pour vivre de l'humanité intégrale remplie de gloire, il faut vivre des deux.

Question : Y-a-t-il une différence au ciel entre ceux qui ont beaucoup aimé Dieu et ceux qui l'ont peu aimé ?

Oui, il y a une différence, mais tous sont comblés (personne ne pourra avoir plus). Tant que nous sommes dans notre corps, tant que notre âme assume notre corps, la liberté substantielle de notre être peut progresser dans la grâce, puisque la progression implique le temps. Notre amour est vivant, il augmente, il s'intensifie : à chaque fois que je fais un acte d'amour surnaturel de Dieu (par la médiation de la grâce), à chaque fois l'intensité de cet amour dans mon cœur augmente.

Cela marche aussi pour l'amour spirituel naturel humain : il ne peut pas diminuer. Si nous aimons une autre personne humaine et que nous constatons que cet amour diminue, cela prouve que l'amour n'a jamais été humain et qu'il était bloqué sur les dix-sept premiers degrés ²⁵. Mais l'amour humain ne peut plus diminuer, il ne peut que s'intensifier. L'amour devient humain si j'ai touché dans l'autre l'unité du corps, de l'âme et de l'esprit, et que c'est cela qui devient le moteur de mon cœur. Une fois que j'ai touché mon cœur humain grâce à la gestion des émotions, l'amour commence, humainement parlant : c'est mon cœur qui aime, dans sa racine, c'est l'esprit humain en moi, c'est moi qui aime dans le lien qu'il y a entre mon corps, mon âme et mon esprit. A ce moment-là, à chaque fois que je vais faire un acte d'amour, que je vais me donner, que je vais accueillir, et vivre l'unité, à chaque fois l'intensité de cet amour augmente. Si deux ans après je retrouve cette personne-là, je retrouverai l'amour dans l'état dans lequel je l'ai laissé et il continuera à augmenter. Et c'est pareil pour l'amour surnaturel de la charité, notre amour de Dieu, notre amour du Christ, notre amour de sainteté.

Comment faire pour que notre degré d'intensité dans la charité (*agapé*) augmente, pour que notre amour pour une personne (*philia*) s'intensifie ?

- Je pose des actes d'amour ? – Poser des actes d'amour ne suffit pas.
- Je vis de l'Eucharistie ? – Tu peux vivre de l'Eucharistie sans que l'amour augmente en toi.
- Je le dis ? – Tu peux dire « je t'aime », mais l'amour n'augmente pas en toi.
- Je fais des actes d'adoration ? – Tu peux faire des actes d'adoration sans que ton amour augmente.
- Je pardonne ? Cela aide, mais l'amour n'augmente pas nécessairement.

Qu'est-ce qui fait que mon amour augmente ? En latin, *de congruo*, *de condigno* : mon amour n'augmente pas dans le *de congruo* (je souffle juste ce qu'il faut pour maintenir la pression dans le ballon de baudruche, je l'embrasse, je lui souris, je lui rends service, j'entretiens l'amour) et il augmente dans le *de condigno* (je souffle fort dans le ballon pour que le ballon grossisse, je fais un acte d'amour héroïque, j'y mets toutes mes forces, tout mon corps, toute mon âme, toutes mes forces, toute mon énergie, tout mon cœur, alors l'amour augmente). Il ne suffit pas de faire des actes d'amour, mais si ces actes d'amour dépassent en intensité tout ce que je peux faire, Dieu est là et donne tout le supplément : l'amour augmente et ne pourra plus jamais diminuer avec cette personne-là.

Quand je vais mourir, j'aurai atteint du point de vue de *l'agapé* (amour surnaturel) et de *la philia* (amour naturel) un degré d'intensité d'amour, je vais rentrer dans la vision béatifique, dans la lumière (l'amour n'est pas de la lumière mais du feu) et je vais voir ceux que j'aime. La communication de la lumière sera de plus en plus intense, profonde, éternellement. Or plus je connais quelqu'un, plus je l'aime, donc il y aura une augmentation d'amour, mais en extension et du côté de la lumière, pas du côté du degré d'intensité de cet amour.

C'est pourquoi il faut souhaiter vivre le plus longtemps possible sur cette terre, avec le plus d'épreuves possible pour t'obliger à chaque fois à te dépasser. Il t'est plus facile de mettre toutes tes billes dans l'amour quand tu es épuisé. Si tu es en pleine force, si tout va bien pour toi, tu as envie de t'installer dans ton cocon, et tu dépasses très difficilement toutes tes capacités par des actes d'amour. Tandis que quand tu en a pris plein la figure, que tu es épuisé, tu te relèves néanmoins et tu vas plus loin que toutes tes forces. Contrairement à ce qu'on croit, ces épreuves sont une chance prodigieuse, parce qu'elles permettent à l'amour d'augmenter et de se dépasser.

Alors effectivement, certains arrivent au ciel avec un océan d'amour, d'autres avec un dé à coudre, mais chacun sera comblé.

²⁵ Père Patrick.- Les 24 degrés de l'amour.

Question : Peut-on affirmer qu'il y a des damnés ? Pourquoi les prêtres contemporains ne prêchent-ils plus, ou presque, sur les fins dernières ?

Je n'ai jamais vu un prêtre qui ne prêchait jamais sur les fins dernières. Vous ne les avez peut-être pas entendus, ou bien vous êtes venus les jours où ils ont voulu parler d'autre chose : de l'Eucharistie, de la Charité, du social... et puis, vous entendez ce que vous voulez bien entendre.

Nous entendons souvent dire : « Ah ? Il y aurait des damnés en enfer ? Alors Dieu ne serait pas miséricordieux ? »

Alors nous demandons : « S'il n'y a plus de damnés éternellement, ce serait grâce à Dieu ? Est-ce que vous pensez que Dieu supprime la damnation, puisqu'Il est miséricordieux ? Et que s'il y a des damnés, c'est Dieu qui fait la damnation ? Et donc, que Dieu est source du mal ? Mais Dieu n'est pas source du mal, l'enfer ne vient pas de Dieu, l'enfer est contraire à Son désir, à Son plan de sagesse. Dieu est innocent du mal. Ce n'est pas Dieu qui fait que le mal existe ou n'existe pas. Ne confondez pas Dieu et Satan !

Et si vous ne voulez pas me croire, l'infailibilité doctrinale de Sainte Eglise qui tient cette infailibilité du Christ Lui-même, affirme que celui qui dit que l'enfer l'existe pas, ou que cet enfer durera un certain temps puis sera dilué, ou qu'il n'y a personne en enfer, celui qui profère cette doctrine de l'apocastase de ses lèvres ou celui qui la croit dans son cœur, qu'il sache qu'il a perdu totalement la foi catholique. Nul ne va en enfer qu'il ne l'ait décidé lui-même, et Dieu aura tout fait pour essayer de l'en empêcher, Dieu lui aura donné tout son amour, mais Il ne peut pas l'obliger.

L'Ecriture montre qu'il y a des hommes qui ne veulent pas vivre dans l'humilité, dans la chasteté, dans la virginité de l'âme et du corps, dans la gloire, dans la prière, dans l'union. Ils veulent vivre d'eux-mêmes, par eux-mêmes, pour eux-mêmes. Ils n'aiment pas cette ambiance d'amour, de limpidité, et ne l'aimeront jamais. Ils pensent qu'ils n'ont rien à se faire pardonner. Jésus verse des larmes de sang à Gethsémani parce qu'Il sait que malgré tout ce qu'Il va faire, qui est infiniment plus que ce qu'il faudrait pour sauver chacun d'entre eux, ils refuseront en face, lucidement. A leur mort, lorsqu'ils vont se retrouver devant Jésus qui veut les brûler d'amour et les illuminer, ils refuseront encore en pleine lumière, en pleine connaissance, en disant qu'ils n'ont jamais voulu et qu'ils ne veulent toujours pas. Ils aiment à continuer de vivre éternellement séparés et à jouir éternellement de ce qu'ils ont choisi de faire durant leur vie, lucidement.

Cela commence quand on dit : « J'ai fait cela, je reconnais que c'est mal mais je ne le regrette pas, c'était mon droit, il le méritait, et ce serait à refaire, je le referais. » Il y a des gens qui refusent continuellement de renoncer à leurs droits. Accepter de renoncer à ses droits élémentaires est très important, et cela s'apprend, même si c'est dur, surtout quand le cœur est impliqué (l'obéissance) :

« Je ne vais pas renoncer à ma liberté quand même ! » – C'est une liberté artistique ! Mais la liberté surnaturelle, la liberté spirituelle, la liberté contemplative, la liberté du don dont parle le Saint Père, c'est autre chose ! – Mais je perds ma liberté ! – Non, tu perds la coquille, mais du coup tu as l'œuf.

Question : Est-ce qu'un protestant, frère séparé, peut accéder au salut ? Leur baptême serait-il valide, puisque leur foi est en partie erronée ? Si leur foi n'est pas plénière, elle ne justifie pas ?

Je proposerai cet argument à la prochaine réunion œcuménique... Ces questions sont intéressantes, nous nous les posons. La justification est ce qui enlève le péché originel. Qu'est-ce qui donne la justification ? C'est la foi qui justifie, ce n'est pas le baptême. Le baptême fait cinq choses, dont l'une est de laver le péché. Le baptême prend la foi des parents et se sert de la foi des parents pour rejaillir sur l'âme de l'enfant et justifier. La confession, elle, prend ta charité, ta contrition, la mélange à la contrition du Christ sur la croix, et efface la tache du péché.

C'est la foi qui justifie : elle réunit en une seule vie Jésus et toi. Si ton acte de foi va jusqu'au bout de toutes tes puissances surnaturelles, tu es justifié. La foi ne consiste pas à proclamer les dogmes de l'Eglise catholique, **la foi consiste à s'approcher de Jésus, Verbe incarné, d'adhérer à Lui, de L'aimer et de vivre de cette unité vivante qu'il y a entre sa Personne divine et l'amour qui brûle toute Son humanité dans la résurrection.** Mais il se peut qu'à cause de nos fêlures, à cause de la culture, nous formulions mal ce que l'Eglise formule bien.

C'est la foi qui justifie. Acte de foi dans la lumière : 1. *Credere Deo*, 2. *Credere Deum*, 3. *Credere in Deum* : je touche Jésus, je rentre en Lui et c'est Lui qui vit à travers moi. Un protestant a la foi, il est un frère, il fait partie de mon corps mystique.

L'induction de la substance

Nous avons regardé jusqu'à présent le **jugement d'existence** : Ceci *est*, j'*existe*. Faire de nombreux jugements d'existence permet de voir clairement la différence radicale entre l'être et tout ce qui est adjacent à l'être : entre le *est* (ceci *existe*) et la vie, la nature, la forme, l'idée, la lumière, la matière, l'amour, Dieu. Notre être n'est pas Dieu, notre être est nous-même, notre être est réel, Dieu est réel mais Il est Autre.

26

Une fois que nous avons fait le jugement d'existence, nous interrogeons : Qu'est-ce que c'est que ce être ? Nous avons le droit de le formaliser, puisque quand nous disons « ceci *existe* » et « qu'est-ce que c'est que l'être ? », nous voyons bien que être et existe (*être* que je saisis dans le « ceci *existe* ») sont le même verbe, la même signification, l'une à la forme infinitive et l'autre à la forme active.

Nous avons vu qu'Heidegger dit qu'il faut regarder l'être pour lui-même, uniquement *être*, séparé de tous les *étant*, de tous les *être* limités. Mais l'être absolument séparé de tous les être séparés est l'Être premier. Finalement Heidegger ne fait pas la métaphysique mais la recherche de Dieu à partir de son être. Heidegger, et nous avec lui puisque nos mentalités sont heideggériennes jusqu'à la racine, nous voudrions toucher Dieu dans notre existence à partir du moment où notre existence est capable de toucher son origine éternelle et sa fin éternelle. Mais cette métaphysique de la première cellule est-elle une vraie métaphysique ? Non, parce que l'endroit où nous sommes en contact dans notre existence avec l'origine, le toucher d'éternité d'origine et le toucher d'éternité finale, est un endroit vital. La manière dont nous avons été originés ne subsiste pas actuellement dans notre conscience, dans notre vie, ce toucher originel d'éternité n'a pas la même manière d'exister. La métaphysique de la mémoire d'origine n'est donc pas une métaphysique, mais une 'métapsychique' : l'intelligence n'est pas contemplative, elle ne cherche pas son bien, mais elle se tourne vers une anamnèse, vers sa mémoire d'origine.

Nous faisons nous le jugement d'existence, une opération de l'intelligence à partir de l'expérience. Pour pouvoir trouver l'être dans toute sa pureté, Heidegger se dégage de tous les jugements d'existences particuliers, or c'est justement ce qu'il ne faut pas faire : si nous perdons le contact avec l'être réel, notre intelligence ne peut plus juger ni analyser. L'intelligence est toujours très réaliste, elle a besoin d'accueillir l'autre en tant qu'autre, et pas une idée ou une mémoire de l'autre. Il est si important de saisir cela dans le monde d'aujourd'hui, pour aimer son enfant, pour aimer son prochain, pour aimer l'Eucharistie. Si nous n'avons pas fait ce travail, notre intelligence contemplative ne va pas fonctionner et nous ne serons pas capables d'accueillir l'autre en tant qu'autre.

Comment allons-nous faire ?

Nous avons déjà vu plusieurs fois la **nécessité de faire la différence entre la vie et l'être**.

Je vis, et au centre de ma vie, mon âme est cause, source, principe de ma vie.

Il n'en est pas de même pour l'être : j'existe, et la cause de mon être, l'origine de mon être, le principe de mon être n'est pas moi, il n'est pas à l'intérieur de moi : un autre, le Créateur, Dieu est la cause efficiente artistique transcendante de mon être.

Nous disons cela pour aider à distinguer le point de vue de l'âme et le point de vue religieux, mais cela n'aide pas à distinguer le point de vue de l'âme et le point de vue de l'être. Il faut aller beaucoup plus loin pour distinguer le point de vue de l'âme et le point de vue de l'être en toute vérité, sans faire intervenir la cause créatrice qui est Dieu. Nous sommes conditionnés par une pensée heideggérienne phénoménologique, et il est très important d'être aidés à voir que nous existons, que nous sommes suspendus à l'acte créateur de Dieu, et à faire la distinction avec la vie et sa cause qui est l'âme. Notre vie n'est pas créée par Dieu, notre âme en est la cause, la source, le principe, tandis que la source de notre être est Dieu.

Nous sommes d'accord, c'est vrai, la source de notre être est Dieu, mais nous donnons là une conclusion de théologie, nous sommes sortis du jugement d'existence.

Grâce à la sagesse, grâce à notre expérience religieuse, grâce à notre expérience contemplative innée, réaliste, nous savons que l'être et la vie ne sont pas du tout la même chose. Nous savons que l'âme est cause de notre vie. **Alors quelle est la vraie cause de l'être ?**

²⁶ Cassette n°8.

Pour trouver en nous la cause de la vie, c'est-à-dire l'âme, nous avons été obligés de faire une induction. Pour faire l'induction de notre âme, il a fallu que nous revenions à la réalité de notre vie : je vois la multiplicité des bouillonnements vitaux en moi (multiplications cellulaires, circulation du sang, idées, pensées, passions...), des vitalités contradictoires, mais une seule vie, or il ne peut pas y avoir une multiplicité absolue et une unité absolue s'il n'y a pas une cause des deux. Cette induction est élémentaire.

Par exemple, en te voyant, en voyant ta mère, ton amie, ta fille, ta sœur, mon intelligence reçoit la multiplicité des expériences que je constate et une lumière à l'intérieur de moi (l'intellect agent) vient abstraire ce qui est commun et essentiel à toutes les cinq. Cette abstraction est une induction élémentaire.

L'induction est une abstraction qui est volontaire, une opération par laquelle l'intelligence respire de manière naturelle, native, mais qui devient volontaire, pleinement humaine. Elle n'est ni la logique, ni la spéculation, ni la cérébralisation. Pour pouvoir faire l'induction, il faut revenir au réel, pour voir la multiplicité dans l'unité et l'unité dans la multiplicité.

Nous allons faire cette induction sur « Qu'est-ce que c'est que l'être ? » pour découvrir la cause intérieure de l'être.

« Je suis suspendu à l'acte créateur de Dieu » : cette cause de notre être est extrinsèque, transcendante, elle n'est pas immanente (intérieure). L'âme est de l'intérieur même de notre vie source de vie, mais l'être ? L'induction va nous permettre de rentrer à l'intérieur de ce *est* bien concret pour voir ce qui de l'intérieur est source de *est*.

Certains disent : « C'est impossible ! Tu existes, et puis c'est tout, ne réfléchis pas plus, ce sont des spéculations inutiles. » La substantialité de la substance, ainsi que l'explique Hegel ²⁷, est l'enterrement de première classe de la substance. La substantialité, ce par quoi la substance est substance de la substance, est une idée (comme si nous parlions de la vaporisation de la vaporisation de la vapeur...) : ça n'existe pas. Pour Hegel, tout est une évolution de l'esprit, une vitalité, et la substantialité de la substance apparaît dans l'évolution vitale de l'esprit. Nous ne sommes pas contemplatifs parce que nous sommes hégéliens. Le père Marie Dominique Philippe, philosophe, dit que Hegel est un boa énorme qui mange tout en détruisant tout, à l'opposé de la vie contemplative. Ne soyons pas des boas, et pour cela cherchons la cause de l'être par l'induction.

Certains, que j'aime beaucoup par ailleurs, font l'induction de la substance en partant des catégories d'Aristote, mais ce n'est pas une induction. Pour Aristote, à chaque fois que nous voyons une réalité, notre intelligence peut déterminer distinctement dix choses essentielles : la substance première (le sujet), la substance seconde (l'essence), la qualité, la quantité, les relations, le vêtement, l'action, le rayonnement, la passion (pâtir), le lieu et le temps. Nous sommes capables d'abstraire une qualité de quelqu'un, nous sommes capables de saisir que Maurice a une moitié sponsale qui est en relation essentielle avec lui, de voir que l'environnement est transformé grâce à lui, etc... Tout cela est réel et s'appelle : déterminations formelles. Nous pouvons faire un jugement sur ces dix catégories d'Aristote dans l'humanité de Maurice. Dans son humanité, Maurice vient porter toutes ces formes diverses.

Mais si nous ne gardons que le sujet tout seul, nous ne voyons plus aucune détermination. La détermination essentielle est la substance seconde, nous allons donc distinguer qui reçoit toutes ses qualités, et notre langage dit : Maurice. Dire : mon ami est un saint, n'est pas pareil que dire : l'homme est un saint. Dans 'homme', il y a une détermination absolue et une indétermination absolue, substance première et substance seconde. Le langage dit que ce n'est pas pareil de dire 'Pierre' ou de dire 'homme'. Le sujet reçoit toutes les formes, y compris la substance seconde. Saint Thomas d'Aquin dit qu'être un homme est substantiel, qu'être Maurice est substantiel, et ce sont pourtant deux substances totalement différentes. Or nous ne pouvons pas voir deux substances totalement différentes sans qu'il y ait une source et à l'une et à l'autre. Les deux choses sont substantielles : l'une est déterminée, l'autre déterminante, l'une reçoit les déterminations et l'autre est sujet aux déterminations. Dans la substance, quelque chose est source de toutes les déterminations, qui les reçoit, et une autre chose fait qu'elle est totalement déterminée.

Le langage me montre cela, mais la logique peut fonctionner avec un programme informatique différent qui ne correspond pas à la réalité. Ce n'est donc qu'un signe, ce n'est pas une induction. Si nous voulions faire l'induction de la substance à partir de cela, nous ferions une abstraction nouvelle, ce ne serait donc pas une induction. Il ne faut donc pas prendre la manière dont saint Thomas induit la substance (ce qui ne veut pas dire que je ne suis pas d'accord avec Saint Thomas). A la suite de saint Thomas, Suarez dit dans ses « disputes métaphysiques » que l'induction se fait ainsi. Et ensuite Descartes dans ses « méditations ». Et ensuite, Hegel nous parle de la substantialité de la substance.

Faire nous-mêmes l'induction de la substance nous permet d'être définitivement autonomes par rapport à toutes les propagandes, quelles qu'elles soient. Nous pouvons alors découvrir les autres qui sont autour de nous, mais

²⁷ Friedrich Hegel, philosophe allemand (1770-1831). Hegel se préoccupa d'abord de problèmes religieux et historiques. Il reste très près du concret, qui est pour lui la vie des peuples, l'esprit du judaïsme et du christianisme. En arrivant à Iéna, en 1805, il prend conscience de la philosophie comme moyen d'exprimer le sens de la vie humaine dans son histoire. Toute sa philosophie va être un effort de logicien pour faire rentrer cette expérience vivante dans le cadre d'une réflexion stricte, qui est l'histoire même de la conscience engagée dans l'expérience et se comprenant peu à peu elle-même (technique phénoménologique).

aussi découvrir ce qui est source, en chacun des autres que nous aimons, de ces autres-là. Si nous ne trouvons pas en eux la source, comment allons-nous pouvoir les aimer ? Et si nous ne regardons que les autres, nous faisons une métaphysique des relations. L'existentialisme de Sartre aboutit à : « L'enfer, c'est les autres : si je suis trop en relation avec les autres, j'y perds ma substance ». Mais non, Sartre, nous n'y perdons pas notre substance : dans l'amour, nous perdons notre ceci, mais nous ne perdons pas notre substance, nous gagnons la substance de l'autre. Mais si, spirituellement, nous ne sommes pas capables de toucher l'autre de l'intérieur même de la source de ce qu'il est, comment allons-nous pouvoir être attiré par lui et découvrir qu'il est plus grand que nous ? Or l'amour ne peut fonctionner que si nous touchons **réellement** là où l'autre est plus grand que nous : une source en lui, dans son existence, fait qu'il est plus grand que nous, et si nous ne l'avons pas touchée réellement, il nous est impossible de connaître l'extase de l'amour humain. Alors nous aimerons sentimentalement, dans... la marécagité du marécage.

Pour faire cette induction, nous faisons un jugement d'existence : je me touche, j'existe, je vois ce *est*, je prends ce *est* à part et mon intelligence interroge : qu'est-ce que c'est que l'être ? Pour pouvoir faire l'induction, je reprends ce *est* que je porte dans ma tête (puisque c'est ma tête qui a abstrait *est* de mon jugement d'existence). Et je reviens, avec la lumière que mon intelligence a mis dans ce mot être, dans le concret de mon jugement d'existence. Cette fois-ci, être est illuminé par une abstraction que j'ai faite, je l'ai mis à part et je le fais revenir à la réalité pour que l'induction soit possible.

Le retour au jugement d'existence permet l'induction.

Ce retour au jugement d'existence est précisément ce que Heidegger s'interdit, et se l'interdisant, il s'interdit d'être conduit (*in ducere*) à l'intérieur de l'être ; du coup, il lui est interdit de rentrer dans la vérité substantielle de l'autre. Voilà le drame de l'existantial angoisse de Heidegger.

Nous sentons toujours comme un viol de notre intelligence de nous entendre dire qu'il faut faire l'induction de *l'ousia*, de la substance, parce que nous nous sommes installés dans notre idéologie consistant à nous mettre dans un cocon pour que notre vie personnelle ne puisse pas s'éveiller. Nous sommes bien dans notre coquille et nous avons du mal à la faire éclater pour voir cet épanouissement de notre vie contemplative et de notre vie unitive.

Nous voulons continuer à ne pas distinguer l'être de la vie, parce que, comme nous l'avons vu les fois précédentes, notre origine vitale nous a immédiatement conduits dans un traumatisme qui se répercute en nous à travers ces nostalgies de l'origine, ces brisures de notre être ; et du coup nous avons du mal à revenir à la substance même de notre existence.

Ne voulant pas distinguer notre origine dans le temps du point de vue de l'être et notre origine dans le temps du point de vue de la vie, nous devenons réincarnationnistes. Le problème de la réincarnation n'est un problème religieux mais un problème philosophique : les réincarnationnistes ne veulent pas voir en face ce qu'est l'être, et ils ne sont pas capables non plus, dans cette paralysie contemplative, de voir la différence radicale, si simple, si claire, entre *l'ousia* source de l'être et l'âme source de vie.

Faire l'induction de la substance est donc d'une importance capitale. Si nous ne faisons pas l'induction de la substance, nos vies antérieures seront nombreuses... et les coups de pieds dans le postérieur aussi !

La génération spontanée de nos individuations à travers des corps successifs est aussi périmée que la génération spontanée des moustiques dans un fumier. Dire que le monde végétal fait naître le monde animal, puisque les moustiques apparaissent sur le fumier, est la suprématie de la bêtise. Mais confondre l'induction de l'âme et l'induction de la substance est plus grave, parce que nous perdons totalement contact avec notre identité. Nous confondons notre identité avec des identités qui ne sont ni du même genre ni de la même espèce. La maladie réincarnationniste vient de là.

Notre génération refuse d'accueillir l'autre en tant qu'autre et de se laisser déterminer par un autre dans l'extase de l'amour humain. Ce refus de la vérité dans l'ordre de l'être et de l'amour substantiel fait que nous allons nous enfermer dans ce retour continu d'un *samsara* perpétuel, d'une destinée à laquelle nous ne pouvons pas échapper en dehors de l'appauvrissement absolu qui nous fait nous identifier au tout et donc nous identifier au non-être, à *l'anatman*.

C'est dans cet extraordinaire cycle infernal que l'humanité et la culture contemporaine essaient d'induire l'intelligence humaine et la manière de regarder les réalités économiques humaines éthiques et religieuses. Le monde religieux lui-même est introduit dans cette confusion, alors que c'est si simple, si évident !

Et si cela nous paraît très compliqué, raison de plus pour faire cette induction, parce que cela veut dire que nous sommes vraiment enfermés dans la substantialité de la substance (vu du côté de la métaphysique), dans l'ipsolipsisme transcendantal (vu du côté de l'esprit) ! 'Ipso' : moi-même ; 'I' : à l'état absolu (le 'I' est toujours une transcendance) ; 'ips' : redupliqué sur moi-même ; 'isme' : à l'état de système. Le narcissisme est psychologique,

l'ipsolipsisme transcendantal est spirituel, et la substantialité de la substance de Hegel est la perte totale de l'être. Avec Hegel, tout est perdu, il ne reste rien.

Venons-en à *l'induction de la substance* :

Refaisons d'abord ensemble *l'induction de l'âme* :

Je me recueille sur moi-même, en moi-même, par moi-même. Je suis lucide sur moi-même, je vois qu'à l'intérieur de moi-même il y a de la vitalité : de l'intérieur, mon corps a une vie, mon cœur aussi, mon amour, mes passions, mes pensées ; il y a une lumière, une unité vivante, des morts cellulaires continues. Je perçois cette vitalité, cette intériorité, cette lumière vivante en moi. Je suis capable de voir que c'est mon moi vivant, et en même temps que ce grouillement de vie va dans des directions très différentes. Au centre de moi-même, il y a le fameux 'ego', cette vitalité (au fond, j'ai une seule intériorité), et en même temps des intériorités qui se bousculent : l'unité vivante de l'ego et en même temps le bouillonnement vital de toutes mes opérations. Ma vie a cette forme une du moi et cette forme du grouillement. Quelque chose est donc à la fois source de l'unité (c'est-à-dire source de l'ego, en-dessous de l'ego) et source de la multiplicité des opérations vitales : je touche la source des deux et au centre de cette source, il y a ce qui origine cette source : l'âme. Je regarde mon expérience vivante intérieure et à un moment donné, c'est lumineux, je saisis la source des deux.

Par l'induction, je ne vois pas l'âme, je ne sens pas l'âme, mais je suis absolument certain qu'il existe quelque chose de réel qui explique cette réalité que je vis dans mon intériorité. Mon intelligence voit avec évidence qu'il faut bien que quelque chose explique **et** l'unité vivante **et** le grouillement vital : une source et de l'unité (ego) et de la multiplicité (grouillement).

Après l'induction psychique (de psuché, l'âme), voyons maintenant l'induction métaphysique (ce qui est au-delà, ce qui soutient le substrat du physique, ce qui fait tenir tout le physique en un : l'être)

Je me mets en moi-même, je ferme les yeux, je touche en moi la vie, j'induis l'âme et je vois bien que cette âme est source de ma vie intérieure et que cette âme existe : le fait que cette âme existe est une chose et le fait que cette âme soit source de vie est autre chose. Je fais immédiatement la distinction entre la source de ma vie et l'existence de cette source. Il est vrai que c'est assez intuitif, mais cette convergence intuitive est très intéressante. L'âme est source d'unité vitale et source de grouillement vital, de pluralité, de multiplicité. Mais **l'être lui est source d'unité entre le corps et l'âme : l'âme et le corps subsistent dans l'être**. Au moment de la mort, mon expérience par rapport à l'âme diffère de mon expérience par rapport à la substance : du point de vue de la vie, il ne reste rien, mais du point de vue de l'être, quelqu'un est encore là, grâce au corps.

Mais si je n'ai pas saisi le jugement d'existence, je vais dire que le corps n'est rien, qu'il n'est qu'un accident, un vêtement. Où est la fidélité ? Si je n'ai pas saisi la substance, je dirai : « Ce qui compte, c'est l'amour. Si je trouve la même personne derrière un corps différent, je peux changer les corps. » Nous voyons bien que c'est démoniaque.

Une voie est maintenant ménagée pour l'induction : une source fait que l'être reçoit l'âme et reçoit l'individuation de cette âme dans un corps. Nous ne pouvons pas ne pas le voir, mais l'exprimer avec des mots dont nous n'avons pas l'habitude peut nous gêner, alors faisons simplement, de manière intelligente, avec bon sens :

J'existe, mais quelle est la cause ? quel est le principe ? qu'est-ce qui structure de l'intérieur ce fait que j'existe ? Rien qu'en me posant la question sur moi-même, je vois que je touche une nouvelle source qui n'est pas l'âme. L'être existe, je le touche, il a donc nécessairement une source immanente à l'intérieur de lui-même.

Deux dangers apparaissent si nous faisons mal cette induction :

En ce qui me concerne, mon être vivant, mon être spirituel est capable de se saisir dans sa source. La source de toute mon existence est donc bien l'âme spirituelle. Et la source de toute mon existence dans le jugement d'existence est *l'ousia*. Je peux donc finalement confondre mon *ousia* avec la manière particulière dont l'être se réalise dans un homme (mais le cosmos existe aussi, et pourtant il n'a pas d'âme). Je risque de penser que la matière est le substrat de l'autonomie de l'être par rapport à l'âme.

Si je ne suis pas assez réaliste, je risque au contraire de penser que la détermination dans l'unité me vient uniquement de la forme pure, cette forme essentielle : une source formelle. Je risque alors de tomber dans l'ontologisme, en disant que la source de cette forme substantielle, source qui ne peut être que perpétuelle, est la forme en soi (quelque chose d'inné en moi).

Mais laissons de côté ces deux dangers, soyons très simples :

Je vis, la source de ma vie est l'âme, et cette âme existe dans mon corps. Je suis obligé de revenir à mon corps et au jugement d'existence pour constater que cette vitalité source de vie appelée l'âme existe dans mon corps. Là, je vois que l'*ousia* est une source différente de l'âme : l'*ousia* est source dans l'ordre de l'être.

Si nous arrivons à toucher cela, nous sommes sauvés ! C'est très facile, un enfant âgé de six ou sept ans a une intelligence suffisamment développée pour le faire.

Alors oublions tout ce que nous avons dit sur Heidegger et sur Hegel.

Rentrons dans notre intériorité,

Faisons l'induction de l'âme,

Une fois que nous avons saisi l'âme, réveillons-nous à nouveau, touchons-nous à travers notre corps, faisons le jugement d'existence,

Posons-nous la question : « qu'est-ce que c'est que cet être ? »

Voyons que cette âme, source de notre vitalité dans le corps, existe,

Voyons ce qui explique cette nouvelle source d'unité. L'être a en lui une source du fait que nous existons de telle manière et du fait que nous existons réellement. A chaque fois que nous faisons un jugement d'existence sur le cosmos, sur le monde végétal, sur quelqu'un d'autre, nous trouvons à chaque fois le *est* dans des individus différents : quelque chose est source en même temps d'une détermination métaphysique et de déterminations multiples : cette source reçoit toutes ces déterminations multiples, et en même temps elle est une.

Ma manière de vous l'expliquer est compliquée, je vous en demande pardon, mais l'induction est très simple à faire.

Mais qu'est-ce que c'est que ce *est* ? Si seulement je pouvais rentrer dedans pour le saisir de l'intérieur... Oui, « je suis », bien-sûr : quelque chose à l'intérieur de *est* fait qu'il existe de cette manière-là. C'est de l'intérieur du *est* que ce « ceci » vient s'enraciner. L'être n'est pas monolithique, nous pouvons l'*intus-legere*, rentrer à l'intérieur pour le saisir et voir enfin quel est le principe, la cause à l'intérieur qui fait que cet être, ce *est*, l'existence que je touche quand je vois que j'existe, subsiste. Premièrement, je vois qu'elle subsiste solidement de l'intérieur de l'être, et deuxièmement, je vois qu'elle est parfaitement déterminée : je subsiste (je ne sais pas trop) et je suis parfaitement déterminé (je suis un homme, je suis Maurice). Elle est en même temps la source de subsistance de Maurice et la source de quelque chose qui subsiste tout le temps.

Saisir cela de l'intérieur est extraordinaire : à ce moment-là je vois que je ne subsiste pas à cause de mon âme. L'existence substantielle de mon âme fait que mon âme a quelque chose de subsistant. Personne ne peut démontrer l'immortalité de l'âme, sauf s'il arrive à démontrer l'existence de Dieu... avis aux amateurs ! Mais que l'âme subsiste parce que l'âme existe, oui. Que cette âme est individuée dans un corps me vient aussi de cette subsistance, parce que le corps subsiste et l'âme subsiste dans ma propre existence. L'individuation, la détermination substantielle qui est la mienne, me vient bien de cette substance.

J'ai donc découvert la source de l'être de l'intérieur, mais en plus j'aperçois un rayonnement de la substance sur mon existence particulière : elle subsiste et elle est individuée, je suis un individu particulier subsistant. Cela a des propriétés que n'a pas l'âme : l'âme ne donne pas l'individuation.

Aimer quelqu'un n'est pas toucher son âme, la prendre et réaliser l'unité des âmes. Nous pouvons le faire, donner notre vie, recevoir la vie de l'autre pour pouvoir réaliser l'unité vitale, mais attention ! si ce n'est pas contemplatif, si nous n'allons pas jusqu'à la conjonction, jusqu'au toucher vis-à-vis de la substance de l'existence de l'autre, nous ferons une seule vie quant à l'émanation de l'âme (ce qui émane de l'âme de l'autre), nous allons nous rencontrer dans la lumière, la lumière qui sort de la source de vie de l'autre et la lumière qui sort de ma source de vie vont se confondre mutuellement, se mélanger, et nous vivrons une unité d'âme, une unité de lumière, une unité de diaphane, une unité métapsychique, une unité des énergies. Nous sommes alors sur les fréquences de perpétuité, sur les fréquences de continuité.

Pour le petit bébé, il n'y a aucune discontinuité du point de vue vital, du point de vue métapsychique, du point de vue des énergies et du point de vue de la lumière qui émane de la source de vie qu'on appelle l'âme du père et de la mère. A un moment donné, commence l'existence de cet être particulier qui subsistera toujours et qui ne s'immiscera jamais dans un autre corps. Mais celui qui n'a jamais fait l'induction de la substance ne peut pas le voir.

J'espère que nous voyons tous l'importance de ce problème.

Celui qui n'arrive pas à faire l'induction de la manière la plus simple qui soit, tombe dans la mystique des énergies, dans les fréquences cosmiques. Ça risque d'être très intéressant, mais pour que ce soit absolument clair pour lui qu'il est dans une impasse, il faudra vingt ans, vingt ans perdus, ce qui est très ennuyeux. Et il faudra au moins un an pour retrouver ensuite la substance, à condition d'être bien accompagné tous les jours.

Remarque d'un auditeur : Les bouddhistes tibétains sont incapables de faire un acte d'adoration naturelle, parce qu'ils n'ont pas découvert que dans le corps il y a avait quelque chose d'ontologique.

Oui, la mystique tibétaine est une mystique de l'intériorité. Ils touchent le corps de l'intérieur du corps, par l'âme, donc pour eux le corps reste toujours accidentel, ils ne touchent jamais le point de vue substantiel du corps, et pour eux il ne faut pas faire de jugement d'existence.

Remarque : J'ai montré à un ancien chrétien des Etats-Unis comment faire des jugements d'existence et des actes pour distinguer l'être et la vie, mais il m'a fui en disant : « Je veux bien, mais ça c'est avant ma conversion », il savait très bien que revenir à la substance aurait fait tout exploser.

Et il faut aller plus loin que le jugement d'existence et faire l'induction de la substance.

Avez-vous bien compris notre point précédent ?

Mickaël, Maurice, Véronique... sont des ceci particuliers, ils subsistent tous, ils sont individués. A chaque fois que je fais un jugement d'existence, le *est* que je touche dans chacun d'entre eux me permet de poser la même question : « Qu'est-ce que c'est que l'être ? », et l'être que j'ai abstrait dans tous les jugements d'existence est le même. Quand je reviens aux jugements d'existence, c'est à nouveau un être différent, le *est* particulier. L'être est en même temps multiple et un. Par mon intelligence, je peux pénétrer dans le *est* pour voir la source de cet être (source qui n'est pas Dieu) et je l'appelle *ousia*. L'*ousia* fait que de l'intérieur cet être est à la fois multiple et un.

Proposition d'un auditeur : Au niveau pédagogique, partir des catégories sans les envisager du point de vue logique, pourrait aider les gens. Vous, vous l'avez fait dans l'altérité du « ceci est », puis dans l'immanence du « je suis ». Il y a quelque chose au niveau logique et au niveau métaphysique, mais comme le langage exprime la pensée (je ne dis pas que la pensée est au niveau métaphysique, mais il y a une correspondance entre la pensée au niveau du langage et les modalités de l'être. En logique, il y a le sujet et le prédicat : Pierre est un homme. Je peux parler de Pierre en tant que sujet, et il est prédicat, il est homme, c'est-à-dire que homme détermine Pierre de l'intérieur. Au niveau métaphysique, c'est la même réalité que je regarde d'un autre angle : je prends l'être de Pierre et l'être d'homme, je constate que c'est le même être parce que Pierre est un homme et que homme se réalise dans le ceci de Pierre. Pierre est premier dans l'ordre de la réalité existante, homme est premier dans l'ordre de l'intelligibilité existante. Celui que je rencontre est le ceci : Pierre, dans une réalité d'homme que je ne peux pas détruire. Pierre va mourir, tandis que homme ne meurt pas. Il y a toutes les autres catégories logiques, toutes les autres déterminations formelles de l'être, mais je constate qu'il y a deux choses irréductibles ici : une substance qui est réelle et une substance qui est intelligible, et je constate que je suis arrivé à une impasse au niveau métaphysique. Platon disait que deux principes co-adjacents ne peuvent pas être premiers : je suis donc obligé d'induire l'ousia principe au niveau de cette réalité du ceci homme. C'est exactement ce que vous nous avez expliqué, mais à partir du langage.

Tu reprends la méthode de saint Thomas, mais comme nous n'avons pas fait les catégories d'Aristote et comme nous n'avons pas fait de critique, nous voyons difficilement comment Pierre a son fondement dans la réalité, nous n'arrivons pas à saisir la réalité dont le mot Pierre est fondement, et c'est pour cela que je préfère revenir à l'induction simple. Mais ce que tu dis est tout à fait génial.

Patrick existe : c'est la réalité, ce n'est pas le langage. Patrick existe, et l'homme existe ; un jour Patrick meurt, mais l'homme ne meurt jamais (nous voyons bien que ce n'est pas de la vie). Il y a donc bien une source au fait que je suis Patrick et que je suis en même temps homme : être homme est substantiel et subsister dans l'individuation est substantiel.

Puisque nous sommes chrétiens, je voudrais que nous ayons ce désir de comprendre ce que signifie le fait que le Verbe de Dieu fait subsister l'humanité de Jésus en Lui-même. Cette subsistance est une propriété de l'*ousia* (la substance). De même, lorsque nous parlons de l'eucharistie, nous disons qu'il y a une Transsubstantiation. Le travail des hommes fait que le vin est du vin : le vin n'a pas d'*ousia*, il n'a pas de substance, il ne subsiste pas, il disparaît, remplacé par la subsistance de l'humanité du Christ dans le Verbe : Transsubstantiation. Notre intelligence brûlée et illuminée par la lumière surnaturelle de la foi peut atteindre le Christ si nous faisons de manière simple l'induction de la substance. Si nous en sommes incapables, nous finissons par nous dire que c'est symbolique, et si nous mettons toutes nos forces vitales pour rentrer dans le symbole afin de rentrer dans le mystère de l'Eucharistie, notre approche est métapsychique : la foi est absente, la contemplation est absente, la fécondité surnaturelle à l'Eucharistie en moi disparaît. Il en va de même pour la manière d'atteindre la subsistance de l'humanité du Corps glorifié du Christ dans le Verbe.

C'est pourquoi je voudrais nous motiver tous à faire l'induction de la substance. Ne paniquons pas, c'est facile. Les mots sont compliqués : prédicat, détermination... mais reprenons-nous simplement nous-mêmes et faisons cette induction.

Une chose est très facile à faire :

Regardons maintenant « je suis ». Qu'est-ce que cet être qui est dans mon « je suis » ? Mon corps est la partie matérielle de moi-même (de « je ») ; mon âme est la partie spirituelle, formelle de moi-même. Si je dis alors que le « suis » est la présence de ce qui fait la partie matérielle et la partie formelle de moi-même, ai-je saisi *l'ousia* ? Non, j'ai saisi la nature : ma nature humaine fait qu'il y a en même temps quelque chose de corporel en moi et que de l'intérieur cette matière a une forme particulière qui est moi. Mais c'est pareil pour l'arbre : si tu étreins l'arbre, tu vois qu'il y a une forme intérieure à l'arbre. Du côté de la matière, le gland ne ressemble pas du tout à un chêne, mais la forme naturelle du gland (c'est-à-dire de l'intérieur) est un chêne. La forme naturelle fait produire son acte à la matière naturelle pour lui donner sa forme définitive. La forme est source. Ce que j'ai fait ici est l'induction de la nature, l'induction de la forme, appelée induction de la *phousis*.

Le père Jean me disait : « J'ai fait mes études de philosophie, c'est très important de faire l'induction de la substance. Prends une fleur : et bien tu t'aperçois qu'il y a de la matière. C'est vrai ou c'est pas vrai ? Cette matière n'a pas été sculptée de l'extérieur. Or je constate que la forme qu'a cette matière est belle, et cette forme vient de l'intérieur de cette fleur, elle ne vient pas de l'extérieur. C'est vrai ou c'est pas vrai ? A chaque fois que j'ai une réalité de la nature, je m'aperçois qu'il y a de la matière et de la forme. Tout dans la nature est forme et matière. J'ai entendu un certain père qui nous a expliqué cela. »

Pourquoi est-il si intéressant de faire l'induction de la forme et de la matière, et de l'unité, la source de la forme dans une réalité naturelle, la source de la matière dans une réalité naturelle. Dans tous les sacrements, je distingue qu'il y a une matière et une forme pour donner une nouvelle réalité surnaturelle. Si je ne fais pas la distinction de la *phousis* forme matière, comment vais-je comprendre les sacrements ?

Dans mon « je » : je m'aperçois que ce n'est pas exactement la *phousis*, ah oui ! il y a une source de lumière, une source de vie spirituelle, une source d'unité, une source d'extase, une source de vitalité, une source de corporéité (non pas source de matière mais source de capacité à recevoir toute matière existante dans les autres corps). Et quelque chose est source de toutes ces sources : c'est l'âme.

28

Ah voilà, ça y est, j'ai compris ! Je connais un certain ermite qui me disait : « Il y a, et bien, une autre induction, et bien c'est une induction importante qui change bien des manières de concevoir la vie spirituelle. »

La grâce est source de vie. Saisir la différence entre une grâce actuelle, donc transitoire, et la grâce sanctifiante, qui sanctifie. La grâce actuelle détermine de l'extérieur de manière transitoire, la grâce sanctifiante détermine de l'intérieur de manière habituelle. Comment celui qui n'a jamais fait l'induction de la *psuchè* (l'âme), comment celui qui n'a jamais saisi ce principe d'unité et de diversité du centre de lui-même, pourra-t-il discerner pour lui-même ou pour quelqu'un d'autre la différence qu'il y a entre la grâce de sainteté qui le fait fils de Dieu et la grâce actuelle qui le fait mystico-dingo ?

Faire l'induction de l'âme est très facile. Ces plantes magnifiques ont une forme intérieure, ces étoiles ont une splendeur extraordinaire : c'est bien une matière qui trouve sa forme de l'intérieur. D'autres se forment elles-mêmes, se donnent elles-mêmes leur propre forme de manière vitale, elles-mêmes se meuvent, elles-mêmes déploient cette forme de manière vivante. Il ne suffit pas de dire qu'il y a une forme. Nous n'avons jamais vu une forme être active. Nécessairement, nous sommes donc obligés de poser un deuxième principe, différent de la *phousis*, différent de la nature, une source de vie qu'on appelle l'âme. L'animal a une âme, il n'a pas d'esprit, il n'a pas d'*ousia*, il n'a pas de substance (nous ne pouvons pas faire un jugement d'existence uniquement sur l'individuation du petit chat). Nous voyons par là que l'induction de l'âme est différente de l'induction du principe selon l'ordre de la nature. C'est à partir de mon « je » que je vois cela.

Maintenant, je regarde le fait que j'existe : « je suis ». « Je », c'est moi. Mon corps fait partie substantielle de mon « je », il existe et il me fait exister, et si je meurs, ce sera pareil²⁹. Et je vois qu'il y a une source différente de l'âme, une source d'autonomie dans l'ordre de l'être.

²⁸ Casette n°9

²⁹ Entre nous soit dit, c'est le problème du spiritisme : quand on fait venir quelqu'un qui soi-disant est mort, celui qui vient prend le visage d'un mort, mais je tiens à vous dire que ce n'est pas ce mort-là qui vient. Mais quelqu'un qui n'a pas fait l'induction de la substance, comment voulez-vous qu'il ait le discernement contemplatif qui lui permette de dire que celui qui se présente n'est pas celui qui est mort, même s'il semble savoir tout ce que celui qui est mort savait et ressentait. A la Salette, la Vierge a dit qu'au 20^e siècle viendra de manière généralisée un spiritisme élaboré absolu et total. Cette impossibilité de discerner ce qui est substantiel est extraordinaire.

Ici il y a une différence complète entre le fait que je touche l'esprit en moi (la partie spirituelle qui est en moi est vivifiée par cette source de vie qui est l'âme) et le fait que je touche en moi le fait d'exister (racine même de cette source de vitalité). Le gros danger de l'induction de la substance (danger que j'essaie d'exorciser en vous, si je puis dire) est de confondre l'induction de l'âme et le toucher de l'esprit dans l'âme, et le point de vue de la substance : cela n'a rien à voir.

Lorsque nous aimons quelqu'un qui est tout pour nous et que nous lui donnons notre vie toute entière, notre être, notre substance est entièrement déterminée par un autre être que nous et que nous voulons réaliser l'unité totale avec lui jusque dans le point de vue de l'esprit, de vie et même si c'est possible de l'être. S'il meurt, nous nous rendons immédiatement compte qu'il y a quelque chose d'irréductible à la substance, même si nous sommes allés jusqu'au bout de la vie et du don de la vie. La substance est tout à fait autre chose que cette autonomie dans l'ordre de la vie et du temps. L'ami avec lequel nous vivons quelque chose d'absolument total (je reconnais que nous en avons rarement l'expérience), nous pourrions avoir cette impression que l'être, la substance de toute notre vie, est l'unité avec lui, l'amour. Nous risquons de confondre *ousia* et source d'unité entre deux âmes.

Dans le point de vue de l'amour absolu, je vois qu'il y a quelque chose qui fait que les deux âmes (pas les deux lumières qui émanent de chacune des deux âmes comme dans l'union métapsychique) s'unifient, puisqu'elles se donnent absolument l'une à l'autre. L'*ousia* serait-elle ce qui expliquerait que ces deux âmes soient à la fois deux et une ? L'*ousia* ne serait-elle rien d'autre que l'amour absolu entre nous ? Si mon ami disparaît, je m'aperçois qu'il y a quelque chose d'irréductible à la substance, et que la substance n'est pas ce qui unifie de manière absolue nos deux vies.

A travers ces quatre manières d'approcher nos réalités concrètes, à chaque fois que nous voyons que nous existons, que nous essayons de rentrer pour comprendre de l'intérieur ce qu'est l'être, nous nous apercevons que ce n'est pas l'amour, ce par quoi l'être se réalise dans sa perfection ; ce n'est pas l'âme, ce n'est pas l'autonomie fondamentale de l'esprit, ce n'est pas non plus la forme essentielle qui est la nôtre. Il y a quelque chose d'autre, qui explique la forme, qui explique la source de vie, qui explique l'individuation, qui explique cette ordination à l'amour et à l'extase, c'est-à-dire à l'acte : c'est vraiment la substance même de mon être qui est là, et il faut que je la touche.

Je voudrais que par votre toucher inductif, ce soit évident : voilà ce qui fait que je suis individué, que je subsiste toujours dans l'être.

A partir du moment où cette induction a été faite, il devient possible pour nous de rentrer dans la perfection métaphysique, dans la perfection qui fait l'identité de l'être humain, et de l'être tout court, qui est d'arriver jusqu'à l'intérieur de l'être à toucher sa propre perfection. Cette perfection subsistera nécessairement et elle me donnera mon identité absolument. Grâce à cela, il va falloir que je trouve ma perfection substantielle et ma perfection actuelle.

Nous verrons ensuite l'induction de l'acte, qui nous permet d'être lucides sur notre mystique transformante. Lorsque nous vivons l'union transformante jusque dans sa perfection actuellement (cela se fait parfois sans que nous soyons lucides sur ce qui se passe ; certains sont des saints sans savoir ce qui se passe), c'est la profondeur de la perfection dans l'ordre de l'amour et de la vie contemplative qui permet corporellement cette union transformante réellement. Or plus nous voyons quelqu'un plus nous l'aimons, plus nous le connaissons plus nous l'aimons. Il est donc important d'être lucides sur cette perfection dans l'ordre de l'être qui va rayonner dans toutes les manières d'exister qui sont les nôtres, que ce soit naturel, vital, spirituel, ou surnaturel. C'est pourquoi l'induction de l'acte est si importante.

L'induction de la substance est un peu formelle : c'est la cause selon la forme de ce qui est, c'est ce qui de l'intérieur formellement structure l'être. Tandis que l'induction de l'acte est de découvrir comment de l'intérieur mon existence en tant qu'être atteint sa perfection actuellement. C'est la finalité absolue qu'il faut absolument découvrir.

La première induction aboutit à l'*ousia*, la substance. La deuxième induction aboutit à l'*energeia* : quelque chose à l'intérieur du « ceci est », « être », « j'existe », qui explique pourquoi le fait d'exister en tant qu'être est si parfait, et comment dans le concret cette existence va se réaliser dans cette perfection selon les cinq modalités de l'acte (ces cinq modalités grâce auxquelles je vous enseigne depuis cinq ans comment vivre du Baptême, de l'Eucharistie, mystiquement, parfaitement surnaturellement parlant).

Grâce à l'induction de l'acte, vous ne serez plus jamais atteignables par la perfection des énergies. Le but de notre année métaphysique est de vous donner une autonomie sur la mystique lumineuse, panthéiste, anti-substantielle et anti-actuelle des énergies, pour pouvoir rentrer métaphysiquement, c'est-à-dire concrètement, dans l'*energeia*, c'est-à-dire que votre être soit actuel et actuellement engendrant de perfection spirituelle dans toutes ses modalités d'être.

Si vous avez fait l'induction de l'acte, je vous affirme que vous aurez une autonomie de volonté, une autonomie intérieure, une autonomie contemplative, une autonomie de source, une autonomie de déploiement, une autonomie dans l'ordre de toutes les perfections qui sont possibles à l'être humain, et par conséquent, vous serez immunisés contre toutes les propagandes omniprésentes à cause de la bête à sept têtes et à dix cornes qui cherche à tuer l'enfant qui sort de la femme, c'est-à-dire l'être humain. La mystique des énergies, la mystique de l'Anti-Christ, la mystique réincarnationiste, qui est cette manière particulière de cracher dans la fin des temps ne vous atteindra pas. L'Apocalypse dit qu'ils arriveront à séduire et à convaincre même les élus, c'est-à-dire même ceux qui vivent dans la grâce et dans les sacrements. Mais il est dit aussi que la terre viendra au secours de la femme, et la terre est précisément la métaphysique de l'acte : pouvoir rentrer dans l'acte, dans ce qui est source de l'être en tant qu'être et qui fait sa perfection, de manière à être immunisé et source de désagrégation de toutes ces bêtises.

Energeia et Entelekeia

Ces mots à eux seuls sont extraordinaires. Ils ont été baptisés ainsi et il va falloir regarder ce qu'il y a derrière ce baptême. Il faut absolument que quelque chose éclate dans notre compréhension, dans notre jugement, dans notre vie contemplative sur les réalités auxquelles nous sommes tout le temps confrontés, Dieu y compris, pour voir cet enracinement de la perfection absolue qui habite toute chose qui existe et l'éclatement, la transcendance de ce qui existe dans toute sa perfection substantielle et actuelle.

Energeia et entelekeia :

- ce qu'il y a de plus parfait en moi, de plus extraordinaire, de plus étonnant (le *en* de *entelekeia* en grec veut dire *in* en latin : dans) : **ce qui est en moi est tellement parfait que ça m'échappe : c'est l'enracinement,**
- il y a aussi le *en* dans *energeia*, mais c'est autre chose : ce qui est visé dans *energeia* est toutes les autres perfections, l'éclatement, le rayonnement métaphysique de l'être. C'est une perfection qui n'est pas dans moi, dans mon être. **Le fait que j'existe me met dans un état de perfection qui est totalement en dehors de ce qui est dans moi et que je porte pourtant. En grec, c'est le fameux *pros*.**

Nous faisons cela pour comprendre beaucoup de choses, et pas pour faire de la gymnastique métaphysique (sinon, autant faire du vélo). Nous ne faisons pas de la métaphysique pour l'efficacité, ou pour l'utilitaire, ce que nous faisons là a une utilité nulle : si nous cherchons l'utilité, il vaut mieux aller dans les écoles de commerce, de marketing, ou de psychanalyse ; mais nous cherchons la perfection, ce n'est pas pareil, nous cherchons la vérité, nous cherchons le bien, la transformation, l'extase, l'autre.

Aristote dit que l'homme (c'est-à-dire nous) est la seule réalité que nous constatons dans notre univers qui trouve son identité en dehors de lui-même. La truie, une fois qu'elle a le ventre plein, trouve sa plénitude en elle-même. Bien souvent les amoureux trouvent leur bonheur et leur perfection en eux-mêmes, mais il faudrait que petit à petit ils crèvent ce plafond-là, qu'ils ne s'enracinent pas dans une perfection *entelekei*, et qu'ils puissent découvrir et habiter la perfection en ce sens qu'ils ne sont plus : c'est pourtant bien eux, c'est pourtant bien leur être, c'est bien leur perfection mais elle n'est pas enracinée en eux, elle est totalement dans toutes les perfections autres qu'eux-mêmes. Cette induction de l'acte est extraordinaire ! il va falloir que nous la fassions !

Pros : vers.

Nous faisons cette recherche pour comprendre ce qu'est l'homme. Si le fiancé et la fiancée, le marié et la mariées roucoulent : « Qu'est-ce qu'on est bien ensemble, tu t'appuies sur moi et je m'appuie sur toi, et ce sera toujours comme ça ! », c'est dramatique : petit à petit ça va s'effondrer intérieurement parce qu'ils ne s'appuient pas sur l'unité sponsale. L'unité sponsale est en dehors d'elle, en dehors de lui, totalement en dehors. Dans l'amour, nous nous appuyons sur une perfection à la fois spirituelle et métaphysique. Si nous voyons tout ce qui existe concrètement (pas dans notre imaginaire) : Dieu existe, j'existe, la vie contemplative existe, l'amour existe, alors nous avons une porte d'entrée pour comprendre beaucoup de choses.

Pros : Au commencement était le Verbe.

J'insiste aujourd'hui, un peu trop peut-être, pour que nous comprenions que nous ne pouvons pas rentrer de manière contemplative dans le mystère de Marie si nous n'avons pas fait l'induction de l'acte. Tout le monde peut rentrer dans le mystère de la Vierge, comprendre l'Immaculée Conception, mais tout le monde ne peut pas y rentrer de manière contemplative. L'épuration de l'intelligence par les actes successifs et continuels d'adoration permet de comprendre de manière contemplative ce qui se passe dans la Femme parfaite, notre Mère, l'Immaculée. Cette épuration de l'intelligence est une chose, mais c'est une autre chose de pouvoir faire surabonder l'Immaculée Conception et qu'elle puisse se communiquer à travers nous. Il est impossible à un chrétien, à un théologien, à un mystique, de parler de Marie de manière à communiquer quelque chose d'elle, de sa grâce, de manière métaphysique (c'est-à-dire réaliste, buvable), si son intelligence n'est pas purifiée et surtout épanouie, rendue parfaite grâce à ce travail que nous faisons. Tout un aspect du mystère de Marie est incompréhensible et incommunicable si nous ne sommes pas rentrés d'abord dans ce qui, tout en étant à l'intérieur de nous, s'enracine dans le *pros*, dans ce qui sort de cette perfection en nous et qui fait que nous sommes entièrement habités dans l'autre, concrètement, de manière réaliste.

Nous faisons cette recherche pour comprendre le Verbe de Dieu et l'écriture :

Au commencement était le Verbe.

En Arké Logos esti : dans le Principe était le Verbe,

Et le Verbe était Dieu,

O Logos pros ton Theon esti.

Il y a une relation entre la deuxième Personne de la Très Sainte Trinité et la première Personne de la Très Sainte Trinité qui est totalement immanente et en même temps totalement *pros ton Theon*. La grande révélation de l'Évangile a son axe ici, entre l'*energeia* et l'*entelekeia*.

Si nous nous arrêtons à l'*entelekeia* concernant le mystère de Dieu, si nous vivons de l'union à Dieu uniquement pour atteindre Dieu et vivre de ce que Dieu est en Lui-même, Dieu unique qui trouve sa perfection en Lui-même, nous ne pénétrons pas dans l'*energeia* au niveau de Dieu, et du coup nous ne rentrons pas dans les relations trinitaires : Dieu est parfait en Lui-même et cette perfection fait qu'Il est totalement relatif à un Autre, et c'est pour cela qu'Il y a trois Personnes.

Le Verbe est *pros ton Theon*, Il est vers, Il ne vit plus, Il existe dans un acte pur, Il est relatif au Père, et bien entendu, c'est pareil pour le Père : à l'intérieur de Dieu, les relations sont subsistantes.

Nous faisons cette recherche pour comprendre le mystère de Dieu. Quand nous rentrons concrètement dans le mystère de Dieu, notre intelligence contemplative est rendue parfaite par cette vérité réaliste, ce sens du réel dans l'ordre de la perfection absolue, nous sommes imbibés de la lumière surnaturelle de la grâce qui rend parfaite notre vie contemplative et nous permet de comprendre parfaitement et de manière réaliste et concrète le mystère de la Très Sainte Trinité. C'est aussi pour cela que nous faisons de la métaphysique.

Et il y a bien d'autres raisons :

Si cela nous fait comprendre le mystère de la relation entre la deuxième Personne et la première Personne de la Très Sainte Trinité, entre le Fils qui est l'Épouse et le Père qui est l'Époux, cela nous fait comprendre que nous pouvons avoir un certain type de perfection quant à la vérité dans l'ordre de l'amour entre l'homme et la femme. Sinon, nous rentrons dans un tout lumineux qui n'est ni parfait ni humain, et qui est du panthéisme affectif : si nous ne savons pas voir la différence entre l'*entelekeia* et l'*energeia*, nous tombons dans les énergies. Nous avons ici la nécessité moderne de faire de la métaphysique parce que si nous ne la faisons pas, ce qu'il y a de plus parfait en deçà de la perfection dans l'ordre métaphysique est ce que l'on nous propose dans le mystère de l'Anti-Christ : les énergies. Aristote dirait : la *dounamis*.

Les professeurs de philosophie ont-ils des objections ?

Nous nous enracinons dans la montée du Carême pour rentrer dans le mystère de la Résurrection. Il y a quelque chose de parfait dans le Carême : le Carême est la sainteté ayant tout son poids dans la Résurrection qui est tout autre chose que le Carême.

La dernière fois, nous avons fait l'induction de l'ousia, l'induction de la substance.

J'espère que dans le mois entier vous avez tous fait au moins une fois tous les jours l'induction de la substance. Mais peut-être est-ce du chinois pour ceux qui viennent pour la première fois ?

L'induction de la substance est très importante. Nous ne la faisons pas pour que cela ait une utilité quelconque dans notre vie, mais elle est quand-même utile en ce sens que nous nous apercevons grâce à elle, quand nous faisons un jugement d'existence (j'existe, ou quelque chose d'autre que moi existe), que ça ne s'arrête pas là.

En faisant un jugement d'existence, spontanément, que nous arrive-t-il ?

« Oui, je vois que tu existes, mais je ne peux pas aller plus loin, je ne peux pas comprendre ».

- Mais si, tu peux !

- Ce n'est pas la peine, ça ne sert à rien. A la rigueur, si je suis médecin, je peux comprendre comment fonctionne un corps, comment fonctionne la cellule, et même la cellule initiale. Je peux essayer de comprendre comment fonctionne l'amour dans sa genèse, son approfondissement, son affectivité. Mais comprendre ce qui se passe à l'intérieur de l'être !

- Oui, tu peux le comprendre : par l'induction tu réalises une endoscopie à l'intérieur de l'être, tu rentres à l'intérieur de l'être et tu découvres l'*ousia*. Une fois que tu touches le fait que quelqu'un d'autre que toi existe, que toi tu existes, que Dieu existe, que la réalité existe, tu sais qu'à partir de là tu peux laisser tomber les accidents pour voir ce qui subsiste dans l'ordre de l'être, et à ce moment-là tu touches la substance. Si tu t'habitues à rentrer dans la lumière même de l'intelligence humaine qui est capable de rentrer dans l'être, tu te détaches automatiquement des

accidents : pour quelqu'un qui est contemplatif, un accident n'est plus un drame. Quand tu vas à la messe, tu ne regardes pas si le prêtre est beau, s'il est bien habillé, s'il a bien mis le corporal, s'il parle bien, s'il rayonne comme Moïse en descendant du Sinaï : tu regardes la Transsubstantiation. Quand tu regardes Jésus dans l'Eucharistie, tu ne dis pas : « Aujourd'hui la messe était formidable parce que j'ai vu la lumière qui sortait de l'hostie ! », ce qui n'est qu'un accident. Comme ton intelligence a été purifiée par la métaphysique, tu as fait l'acte de foi, la lumière surnaturelle de la foi a habité ton intelligence contemplative, tu as pénétré jusqu'à la Transsubstantiation, et je te jure que s'il y a à ce moment-là une apparition qui fait que l'hostie se transforme en visage de Jésus bénissant tout le monde et guérissant tous les malades, ça t'est complètement égal parce que ce n'est qu'un accident : ce n'est pas la substance, ce n'est pas la Transsubstantiation, ce n'est pas l'Eucharistie.

Vous connaissez l'histoire de saint Louis, Roi de France. On vient le trouver tandis qu'il était dans la chapelle devant le Saint Sacrement :

« Messire le Roi, Le Seigneur notre Dieu daigne gratifier votre Majesté d'une apparition. Il est là, dans le couloir. »

- Dites au Seigneur notre Dieu que je suis déjà avec Lui.

Messire saint Louis, Roi de France, était un contemplatif.

Découvrir la substance, comme c'est important ! Nous découvrons que **l'essentiel, le substantiel et en même temps la réalité est dans le fait que j'existe, dans l'être**. Si nous ne sommes pas capables de faire cela, où allons-nous découvrir en nous et en les autres la personne ? Où allons-nous puiser la possibilité de nous élaner pour la communion des personnes, puisque la personne nous échappe ?

A l'intérieur du fait que nous existons, il y a quelque chose de consistant, de facile à saisir, à voir : un principe qui détermine tout ; et les accidents sont là en dépendance, comme les branches. En ayant la substance, nous avons tout, et si une branche tombe, ce n'est pas grave. Ce n'est pas parce qu'un enfant meurt que notre vie n'a plus aucun sens : il existe toujours. Ce n'est pas parce que Jésus est monté au Ciel que c'est fini.

Il faut nous habituer à voir la réalité. Notre génération entre dans un manque de réalisme effrayant, et le seul secours que nous ayons est de rentrer dans les espaces virtuels. On en arrive à faire des diocèses virtuels, à bénir sur la virtualité d'un diocèse ! Et moi qui croyais que **la bénédiction tombe sur la substance de l'âme**. La métaphysique n'est pas utile mais elle est nécessaire !

Il faut absolument saisir, à l'intérieur du fait que nous existons, qu'il y a quelque chose qui fait subsister et qui fait que c'est lumineux, qu'il y a quelque chose qui est bien formé, bien structuré (je n'aime pas ces mots-là mais je suis bien obligé de traduire). **Nous saisissons la substance et nous devenons petit à petit capables de voir ce qui accidentel, ce qui est essentiel, ce qui est substantiel et ce qui dépasse la substance.** Ce grand discernement est extraordinairement important et indispensable.

Ceux que j'ai aidés à se préparer au mariage le savent bien : il nous est arrivé de reculer la date du mariage de six mois parce qu'ils n'étaient pas encore capables de faire la distinction entre ces quatre aspects : ce qui est accidentel, ce qui est essentiel, ce qui est substantiel et ce qui dépasse la substance : nous regardons les accidents, nous regardons la signification sponsale, nous regardons le point de vue du don et du poids ontologique, et nous regardons le dépassement, le don, le sacrement.

« D'accord, j'ai la vie et j'existe, arrêtons-nous là. Nous n'allons pas faire des spéculations, cérébraliser notre bêtise, gonfler le monstre.

- Si tu veux que le monstre se dégonfle, que ce cerveau se vide de toutes ses inutilités imaginaires, de toutes ses constructions métapsychico-phénoménologico-dialectico-cataleptoïdo-somnambulique, il faut rentrer dans la vérité et distinguer l'essentiel du substantiel.

Qu'est-ce qui est essentiel ? « Je suis un homme, je ne suis pas un hippopotame » est essentiel ; « Je suis un homme, je ne suis pas une femme » est essentiel. La plupart des gens ne savent pas ce qui est essentiel : même quand ils sont mariés, ils n'arrivent pas à reconnaître en eux le point de vue de la similitude et le point de vue de la complémentarité, alors ils disent : « Je suis un homme, elle est une femme, mais c'est pareil ; je l'aime, donc c'est normal qu'elle m'aime, donnant-donnant ». Mais non : je suis un homme, donc je ne suis pas une femme (ou si je suis une femme, je ne suis pas un homme). Et la substance est la personne.

A partir du jugement d'existence, puissions-nous comprendre que ça ne s'arrête pas là et qu'il faut rentrer dedans. Du coup tout trouve son unité, tout trouve sa place, tout s'ordonne, tout devient lumineux. Nous nous décrochons de tout ce qui nous encombre. Cette opacité, cette lourdeur qui fait que nous en avons assez, que nous n'y comprenons rien... se dégage petit à petit. Cet acte de santé, cette grande purification d'aujourd'hui est nécessaire.

Retenons bien cela : **accidentel, essentiel, substantiel**, et nous voyons que nous ne pouvons pas nous arrêter à la substance : dès que nous avons découvert la substance, nous voyons qu'il y a une **subsistance** : dès que nous avons découvert que quelqu'un existe, il y a quelque chose qui de l'intérieur fait qu'il subsiste dans l'ordre de l'être et que cette subsistance assume l'essentiel en lui, l'accidentel en lui (notamment le corps pour un être humain) et donc elle porte l'individuation, elle fait qu'il est unique. Ce caractère unique de l'intérieur du fait que quand je le touche il existe m'échappe, et cette connaissance, cette évidence que l'individuation ouvre la porte à quelque chose qui m'échappe m'oblige à voir qu'il y a encore un horizon éperdu de connaissance dans l'ordre métaphysique qui va encore plus loin que la substance. Et c'est l'induction de l'acte qui va nous permettre de voir cela.

Application en théologie

Il y a quelque chose qui va beaucoup plus loin que le mystère du Verbe incarné dans la chair du Christ. Dans sa nature humaine, le Christ est assumé par le Verbe de Dieu : Dieu s'est fait homme, l'homme subsiste en Dieu. L'unité entre l'homme et Dieu dans le Christ est de l'ordre de la substance. L'humanité du Christ a avec la divinité du Christ une relation de subsistance engendrée, non pas créée. L'humanité du Christ est engendrée, et l'unité dans l'ordre de l'être du Christ n'est pas créée : c'est l'Être de Dieu, Dieu en tant qu'Être. La subsistance de l'Être premier fait subsister l'humanité du Christ en Lui-même.

C'est donc bien du côté de l'*ousia* que nous pouvons regarder le point de vue de l'Union hypostatique³⁰, la subsistance de la nature humaine dans le Verbe de Dieu. Mais Jésus dit : « Il vaut mieux pour vous que je m'en aille » et à la place de cela, il y a quelque chose qui dépasse le point de vue de la substance. Nous allons trouver ce dépassement dans le mystère de Marie, qui fait que nous pénétrons dans l'Unité hypostatique du Christ Jésus, nous en vivons, nous sommes installés dedans, nous devenons contemplatifs, nous voyons ce que le Verbe de Dieu voit dans son cœur et son intelligence illuminée par la lumière, nous voyons qu'Il peut continuer à l'infini dans une perfection qui dépasse tout, continuellement : l'Immaculée Conception, le fruit de l'Union hypostatique.

Nous ne pourrions pas parler de l'Immaculée Conception si nous ne saisissons pas le dépassement de la substance. Cela ne veut pas dire que l'Immaculée Conception écrase le Christ, en disant : « Dégage, c'est moi que voilà ! ». Pas du tout, ce n'est pas son style ... mais si nous n'avons pas fait l'induction de l'acte, nous pourrions en arriver à le penser, et c'est ce que pensent les gens qui n'aiment pas trop les mystères de Marie. Si nous voulons vivre de l'Immaculée par la dévotion imaginaire qui gonfle patatoïdement le mystère de l'Immaculée Conception dans notre conception et pas dans sa Conception, cela devient épouvantable, et nous allons sûrement voir des hosties qui s'illuminent.

Les sacrements portent sur la réalité formelle de la Présence réelle et essentielle à travers les accidents des sacrements, mais si nous nous arrêtons-là... :

« Ah moi, j'ai fait l'induction de l'*ousia*, c'est bon, j'ai terminé, je passe à un autre sujet !

- Mais justement, il faut dépasser la substance : les sacrements sont un moyen. Nous avons regardé l'Eucharistie, la Confession, le Sacerdoce, et la Res de tous les sacrements : nous avons vu qu'une fois que la Présence substantielle sacramentelle disparaît, le fruit du sacrement apparaît, la perfection propre au sacrement apparaît, dans laquelle nous devons nous immerger, nous devons vivre actuellement. Si nous ne sommes pas capables de faire cela, nous tombons dans les énergies. Les énergies, ce n'est pas du tout *en-pros*, c'est *inside-out* : à l'intérieur de l'impasse.

Nous allons essayer d'avancer, mais je vous supplie de m'arrêter si vous ne comprenez pas, si vous bloquez sur quelque chose.

Proposition : Je pense qu'il faudrait expliquer ce qu'est la cause, expliquer la différence entre la cause selon la forme et la cause selon la fin, expliquer ce qu'est un principe et une détermination. Parce qu'en fait ce que nous recherchons est la cause de l'être.

Qu'est-ce qui fait que l'être existe ? Je vais reprendre ce que nous avons dit la dernière fois par rapport à la cause, le principe et la détermination.

Nous avons vu qu'il fallait faire la différence entre la vie et l'être (j'existe) :

En moi la vie foisonne, je suis capable de m'engloutir à l'intérieur de moi pour voir ce foisonnement lumineux et extraordinairement complexe de la vie en moi. Par l'induction, je découvre la cause qui est source de

³⁰ Concile de Constantinople, V^e siècle.

cette vie : quelque chose qui est en même temps au centre et source, qui fait en même temps l'unité et la complexité de cette vie. Ce principe, cette cause est l'âme. Si vous n'êtes pas capables de faire cette induction très élémentaire, vous allez confondre Dieu et vous, vous allez prier en vous recueillant, en vous engloutissant à l'intérieur de vous-mêmes, en vous enfonçant dans ces espaces diaphanes de plus en plus purs et lumineux : vous touchez la source et vous croyez être en contact avec Dieu, mais vous n'êtes en contact qu'avec vous-mêmes, vous vous adorez vous-mêmes. Allez vite vous confesser : « J'ai pratiqué l'idolâtrie pendant vingt-cinq ans ». Confondre Dieu et soi est inouï. **Je découvre par induction que la cause principe de ma vie est l'âme.**

Mais maintenant je ferme le volet de la vie, et j'ouvre le volet de l'être : j'existe.

Quelle est la cause profonde du fait que j'existe ?

Propositions : Dieu ? l'ousia ? l'acte créateur de Dieu ?

Dieu cause de l'être, *ousia* cause de l'être, alors si je fais l'induction de la substance et que je découvre le principe dans l'ordre de l'être de ce qui est en tant qu'il existe, je découvre Dieu ? Patatra ! : je n'ai découvert que l'*ousia*. L'induction de la substance est très importante parce qu'effectivement, pourquoi tombons-nous dans tant d'hérésies, et du coup dans l'angoisse ? Quand nous avons la foi, nous nous investissons dans la foi, mais si notre intelligence s'est tordue parce qu'elle n'est pas métaphysique, nous tomberons forcément dans des hérésies théoriques et pratiques, et du coup l'angoisse métaphysique apparaîtra : nous aurons fait ce que nous aurons pu pour avoir une foi droite et nous ne comprendrons pas pourquoi nous sommes dans les ténèbres. Il est quand-même important de ne pas confondre l'*ousia* avec Dieu et de ne pas confondre l'âme avec Dieu.

L'âme est bien une cause, ou plus exactement un principe qui origine tout ce que je vis, et l'âme est moi, elle n'est pas Dieu, elle est donnée par Dieu.

Maintenant je ne regarde plus la vie mais le fait que j'existe : **la cause artistique, efficiente et transcendante dans l'ordre de l'être est Dieu.** Ces dernières années, je vous ai souvent dit de faire des actes d'adoration : vous voyez que vous existez, vous prenez conscience que ce n'est pas vous qui êtes l'origine du fait que vous existez, et vous touchez cette dépendance transcendante. Si vous obéissez à cette prise de conscience, vous vous livrez et vous vous laissez attirer par cette cause artistique, efficiente, actuelle, transcendante. Vous vous livrez pour être attirés par le Tout Autre en vous engloutissant en Lui et vous découvrez la vie contemplative. La partie contemplative de votre intelligence peut enfin toucher quelque chose par elle-même.

Et cette année je vous demande quelque chose de différent : **faites le jugement d'existence (j'existe) en faisant bien la différence avec la vie, et rentrez dedans en vous demandant : « Mais qu'est-ce qui fait que ce fait que j'existe existe ? Comment se fait-il que l'être ait quelque chose de si consistant ? Qu'est-ce qui fait qu'il y a quelque chose de si admirable, si étonnant ? »** Mon intelligence n'est pas idiote, elle perçoit dans le jugement d'existence qu'il y a quelque chose de très fort, puisque cela dépasse le point de vue de la vie. Cette dépendance vis-à-vis d'un être transcendant montre que c'est là où je suis dans ma plus grande dignité, et en même temps dans le fruit de ces actes qui font que je deviens contemplatif, je commence à acquérir ma dignité suprême. A force de m'investir dans cette dimension naturelle de l'intelligence, je deviens un homme, tandis que si je m'engloutis dans le point de vue de la vie, je fais comme l'éléphant.

J'existe : l'être est étonnant. Ce n'est pas plus grand que tout, parce que c'est inséparable de l'âme. En même temps je vois que les autres réalités existent, je vois que l'univers existe (alors qu'il n'a pas d'âme, il n'a pas une source de vie spirituelle, il n'a pas une source de vie intérieure), je vois que le monde animal existe, que le monde végétal existe, etc. **L'être est en même temps la chose la plus noble, la plus extraordinaire que je touche dans le jugement d'existence, et en même temps la chose la plus partagée dans toutes les réalités que je constate.** C'est étonnant, c'est admirable, extraordinaire, il y a là quelque chose qui m'échappe complètement, il faut absolument que j'arrive à comprendre cette histoire ! (Nous sommes restés trois mois là-dessus pour échapper à Heidegger, permettez que je n'y revienne pas).

Je veux revenir à la réalité qui existe pour comprendre de l'intérieur qu'elle existe, et j'essaie de voir ce qui explique qu'elle existe, quel est le principe. Je vois que c'est admirable, je vois que c'est étonnant, je vois que c'est consistant, et je vois que je peux comprendre, que je peux induire, que je peux être conduit à l'intérieur de l'être concret pour induire la substance, l'ousia qui de l'intérieur fait que l'existence est en tant qu'être : à l'intérieur du *est* concret, à partir du moment où mon intelligence interroge pour rentrer dedans, je découvre qu'il y a de l'intérieur de l'être quelque chose qui est source, principe formel, principe lumineux de l'être, et c'est pour cela que je peux le comprendre.

Mon intelligence pénètre dans le monde métaphysique et elle est ici totalement à son aise : c'est le seul endroit où l'intelligence est à l'état pur, où elle n'est pas phagocytée, parasitée par le virtuel, l'accidentel ou l'essentiel (le formel). Le fait que je sois un homme ou une femme ou un éléphant ne compte plus ici.

Je n'ai pas découvert ici la cause artistique efficiente transcendante, mais j'ai découvert un principe immanent et selon la forme. C'est un principe : je reviens au jugement d'existence et je saisis de l'intérieur de l'être qu'il subsiste, qu'il individue, qu'il rassemble tous les accidents, et à ce moment-là qu'il est source de toutes les déterminations, source de l'essentiel, source du sujet, source des accidents.

Il individue, il est unique en son genre, il est un mystère qui lui-même appelle un approfondissement, un dépassement. Mais là, il m'échappe, et je suis obligé de me poser la question : « Il n'y a pas que la substance qui explique que l'être existe en tant qu'être : y aurait-il quelque chose d'autre que l'*ousia* ? »

Quelles sont toutes les formes d'investigations de l'intelligence pour découvrir un principe ?

« Qu'est-ce que c'est que l'être ? » Réponse : *Ousia*.

Quand Adam voit Eve, il est vraiment étonné, lui qui était habitué à voir des hippopotames, des albatros... :

« **Qu'est ce que c'est ?** » : je veux voir formellement et exactement ce que c'est : **cause selon la forme.**
« Qu'est-ce que c'est que Dieu ? Et qu'est-ce que c'est que l'Eglise ? », « Qu'est-ce que c'est que la vie ? », « Qu'est-ce que c'est que l'amour ? ».

Une forme a une certaine limite qui lui donne son apparence : le pain a bien une forme de pain, mais c'est à travers une matière. Adam aurait pu croire qu'Eve était une apparition, alors il va toucher Eve : « En quoi est-elle ? Ah, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair ». « **En quoi... ?** » : **cause matérielle.**

« D'où vient-elle ? Elle m'est donnée par Dieu. » « **D'où ça vient ?** » : **cause originelle.** « **Qu'est-ce qui a fait ça ?** » : **cause efficiente.**

Je laisse de côté la cause exemplaire (le modèle), liée à la cause efficiente, à la cause formelle, à la cause matérielle.

« **C'est pour quoi, en vue de quoi ?** Ce n'est pas pour elle-même, ce n'est pas pour moi, ce n'est pas pour Dieu, alors ? C'est pour l'humanité intégrale, qui puisse être ensuite dans un dépassement possible à la glorification divine » : **cause finale** (la cause perdue aujourd'hui : quelqu'un qui n'a plus de finalité est bon pour être mis en pâture aux psychanalystes). Pour quoi ? Vers quoi ? *Pros* : quel est son accomplissement ? quelle est sa perfection ? quelle est sa finalité ? quel est son but ? quelle est sa vocation ?

Attention pour la vocation, c'est en même temps la cause formelle, la cause finale et la cause efficiente, parce que c'est dans le principe que nous avons la vocation : la mémoire ontologique récapitule toutes les causes (je reviens là à des discussions que nous avons eues il y a deux ans). Dans l'acte créateur de Dieu dans la première cellule, quand Dieu, cause artistique efficiente et transcendante, cause l'être en moi, me donne la vie spirituelle et fait que j'existe (et nous avons vu les quatorze ébranlements de la cause métaphysique originelle dans notre existence), les cinq causes sont présentes dans un seul acte, rassemblées dans la lumière naturelle et éternelle qui imprime notre âme spirituelle dans notre corps et que nous conservons comme une *exis* perpétuelle (*exis* veut dire état habituel d'impression à la fois créé et incréé, ce que nous avons osé appeler mémoire ontologique).

31

Essayons d'être un peu plus concrets :

Si nous faisons le tour de toutes les causes, nous revenons au jugement d'existence et nous regardons l'être en tant qu'être, en lui-même, de l'intérieur de l'être. Nous laissons Dieu : ça ne veut pas dire que Dieu n'existe pas, ça veut dire que ce n'est pas cela que nous allons contempler, saisir, regarder. Nous laissons tomber la cause selon la forme, *l'ousia*, puisque nous l'avons déjà découverte. Nous avons découvert à travers *l'ousia* que quelque chose appelle, qu'il y a quelque chose de plus, que notre **intelligence** commence à s'intéresser : nous sommes rentrés dans la mine, mais il y a quelque chose qui dépasse la simple découverte de l'entrée dans la mine : nous allumons notre casque, cette mine est formidable, nous cherchons les pépites.

En quoi est l'être ? Pas de réponse ! Il n'y a aucun principe selon la matière de ce qui est en tant qu'il existe.

Remarque d'un auditeur : si je me demande : « En quoi est cette pierre ? », je réponds : « elle est en pierre. »

Si je dis : « C'est en pierre », je regarde le ceci, pas le *est*. Si tu dis que c'est un être fini parce qu'il est pierre, tu tombes dans Occam, 1332, 666 x 2. Je ne regarde pas la pierre mais l'être.

Mais la pierre a une cause matérielle, vous ne pouvez pas regarder l'être sans matière ?

Je suis capable de distinguer ce qui relève du *est* et ce qui relève du ceci : la pierre relève du ceci, et l'être est immatériel : pas de cause matérielle.

³¹ Cassette n°10

D'où ça vient ? La cause efficiente a un avant et un après : elle devient, il y a une croissance ; elle change, il y a un mouvement. Quand je suis rentré dans *l'ousia*, elle m'a fait découvrir qu'il y a quelque chose qui subsiste, qui n'est pas en mouvement, qui est en dehors du devenir. Pour qu'il y ait une croissance dans l'ordre du temps et de l'espace, il faut la matière, or je sais déjà que l'être est en dehors de la matière, il n'y a donc pas de devenir, il n'y a donc rien à comprendre du point de vue de l'être du côté de la cause efficiente.

Lénine s'est amusé à essayer de comprendre quand-même... et les conséquences sociales sont terribles. Et nous sommes tous des petits Lénine si nous n'avons pas fait de métaphysique : nous nous marions, nous formons une petite société familiale, et puis... matérialisme dialectique : la métaphysique est dans la praxis, la plus-value par rapport à la matière transformée par l'homme. Ce qui fait l'être, la métaphysique de l'homme, est cette praxis, cette relation avec la matière, parce que dès qu'il est en relation avec la matière, il est en relation avec ce qui fait qu'il subsiste en tant qu'homme. Et comme il subsiste en tant que tel, sa noblesse est cette relation du prolétariat avec la matière. Cette relation dialectique avec la matière fait cette plus-value de l'homme et de l'humanité : le travail, l'efficacité, le bien commun. On oublie l'homme, puisque l'homme est matière dans sa noblesse la plus grande. L'être est la matière pour l'homme. Lénine et Averroès ont réduit l'être à la matière, à la cause matérielle ; et Sri Aurobindo, Mère et Satprem, avec le mental des cellules, l'ont réduit à la cause efficiente.

C'est bien ennuyeux, parce que du coup nous ne voyons plus ce qu'est la *Memoria Dei*, la mémoire consciente d'elle-même du point de vue métaphysique dans l'ordre de l'être, et avec Sri Aurobindo nous tombons dans le métapsychique du mental des cellules. La clé du Nouvel Age est là. La dialectique matérialiste est la mort de l'esprit, et d'ailleurs le but de Lénine est de tuer à tout jamais l'esprit, parce que la dialectique de l'esprit est une dialectique bourgeoise (ce qui est vrai). Mais nous ne faisons pas la dialectique de l'esprit, nous faisons la vérité, la métaphysique. Dans dialectique, il y a deux, tandis que la métaphysique est l'unité.

Il ne me reste plus qu'une dernière question : non pas « Qu'est-ce que c'est ? » ni « D'où ça vient ? » mais : **« Pour quoi ? Quelle est la finalité, qu'est-ce qui fait la perfection, l'achèvement, l'accomplissement, au-delà de l'ousia, de l'être en tant qu'il existe de l'intérieur même de l'être ? »**

Si nous arrivons à nous poser cette question réellement, nous-mêmes (pas seulement l'entendre dire), nous allons commencer à voir qu'en effet, à chaque fois que nous voyons que quelque chose existe, elle existe toujours dans des états différents : le coquelicot existe, l'amour existe, mes puissances de vision existent, ma vie existe, mon âme existe, mais pas toujours dans le même état. Tout ce qui existe existe dans des états de perfection et des états d'imperfection. Du point de vue de la vie par exemple : j'ai bien la vie en moi, mais tout cela dort, et tout à coup ma vie est éveillée : l'âme existe en puissance (je dors) ou en acte (je suis éveillé).

Remarque d'un auditeur : ce n'est pas qu'elle existe en acte, c'est qu'elle est opérante.

Oui, l'opération existe quelquefois en puissance (je suis capable de comprendre) et d'autres fois en acte (je comprends). Mon état de vigilance vivante est quelquefois en puissance (je suis endormi) et quelquefois elle est actuelle (je suis éveillé). Tout ce que je vois qui existe est dans des états différents : c'est le même être, la même *ousia*, j'existe pourtant bien actuellement mais il y a quelque chose à l'intérieur de l'être qui fait que j'existe en acte ou que j'existe en puissance. Même du point de vue de la substance, de *l'ousia*, il y a quelque chose qui relève de la puissance et quelque chose qui relève de l'acte. Avant même que mes parents m'aient créé, il était parfaitement possible que j'existe, et depuis la conception j'existe en acte. Du côté des puissances, je peux aimer, mais je n'ai jamais vraiment aimé. Nous avons tous l'opération d'amour en puissance, l'amour existe (c'est sûr) et les puissances d'amour existent, la mémoire ontologique existe, la puissance de vie contemplative existe, mais nous ne contemplons pas toujours en acte. Dès que nos yeux s'ouvrent, nous voyons.

Mais attention ! je ne m'arrête pas au ceci, au fait que c'est la vision, l'éveil, une puissance spirituelle, je ne m'arrête pas au fait de l'apparition de la substance : je vois qu'il y a une loi qui fait que de l'intérieur de *est*, quelque chose relève de l'acte et quelque chose relève de la puissance.

Si je suis en même temps en lien avec le Créateur, je suis capable de toucher l'Être de l'Être premier, je m'aperçois que tout est actuel en Lui, rien n'est potentiel en Lui, il n'y a en Lui aucune capacité non remplie, non actée. Tandis que nous avons toutes les perfections actuelles mais elles sont enracinées dans quelque chose de limité par l'être en puissance : toutes nos perfections métaphysiques sont dans *l'entelekeia*. Je m'en excuse, je vous fais un petit raccourci qui n'est pas très juste, mais vous êtes habitués à toucher l'existence de l'Être premier, et vous voyez bien que rien en l'Être premier n'est en puissance : Il est l'Être Acte pur. Il n'y a rien de limité, rien de potentiel en Lui, aucune capacité à remplir en Lui, nous ne pouvons rien rajouter à Dieu, ni à Lui rendre. Nous rendons gloire à Dieu, mais nous ne Lui rajoutons rien quand nous Lui rendons gloire. Il n'y a aucune possibilité autre que Lui-même, en dehors de Lui-même ; il n'y a aucun possible en Lui ; aucun état d'endormissement en Dieu : tout est éveillé en Lui ; aucun enracinement dans un être limité en Lui.

Petite parenthèse très importante : Descartes a dit : « Dieu est l'Être infini », c'est-à-dire non-fini, mais fini est une quantité au-delà de laquelle nous pouvons toujours aller, elle ne se termine jamais, elle se complète tout le temps. L'infini fait que nous n'avons jamais fini d'aller plus loin. Le nombre est infini, mais Dieu n'est pas le nombre : Dieu est Un, Dieu est Acte pur. Si Dieu était infini, Il serait en puissance, Il ne serait pas Acte pur, Il ne serait pas Dieu. Et nous vivons depuis quatre siècles avec cette hérésie affirmant que Dieu est un Être infini, c'est-à-dire que nous sommes dans l'impossibilité absolue de vivre de l'être jusque dans son épanouissement, dans son actualité, dans son achèvement, et donc dans l'impossibilité spirituelle de vivre de la perfection dans l'ordre du vrai, de la perfection dans l'ordre du bien. Dieu n'est pas un Être infini, mais il est vrai qu'Il a une manière d'exister qui est sans limite.

Le péché de Descartes, le péché d'Occam est stigmatisé par une communauté nouvelle comme étant vraiment le péché de l'humanité de ces vingt derniers siècles : c'est la perversité intellectuelle d'Occam qui est infinie, parce qu'il détruit toute possibilité pour la découverte de notre intelligence dans sa vie contemplative d'aller jusqu'au bout d'elle-même. Toute grâce de Dieu venant sur nous ne peut pas réparer un tel désastre, parce que si notre intelligence est tordue à cause d'hérésies métaphysiques comme celle-là, la foi ne pénètre plus. L'enseignement de la doctrine par l'Eglise ou la lecture de la Bible ne nous parlent plus, le Pape a beau dire des choses extraordinaires, les curés ont beau proclamer la Parole de Dieu, même si nous faisons l'effort pour comprendre, ça glisse comme l'eau sur les plumes d'un canard car notre intelligence est abîmée par quatre siècles d'éducation perverse. La lumière surnaturelle de la foi ne pénètre que dans une intelligence métaphysiquement en acte.

Quel est ce principe selon la fin de ce qui est en tant qu'il est : l'acte ?

L'induction de *l'energeia* est l'induction la plus délicate, dans laquelle l'intelligence humaine est dans son exercice le plus parfait, à partir de l'enracinement de la perfection métaphysique dans lequel nous sommes, enracinement qui est actuel, concret, réel.

Pour ceux qui n'étaient pas là jusqu'à maintenant, rappelons ce qu'est une induction, pour que nous en fassions de nombreuses, au lieu de faire de nombreuses déductions stupides (du style : « Tiens, il m'a fait un clin d'œil, donc il m'aime bien »). L'induction nous distingue et du singe et de l'ordinateur, qui fonctionnent par déduction. Elle est la seule opération qui nous met dans le réel. Par l'induction, nous sommes actuellement conduits par l'intelligence à l'intérieur d'une vérité ou d'une personne que nous voulons connaître et comprendre : *in ducere*.

Les premières inductions sont très faciles à faire ³² :

Première induction : l'induction de la forme

Prenons par exemple une réalité naturelle que nous voudrions saisir de l'intérieur : un chêne, un bouleau ou un figuier. Les végétaux croissent, s'améliorent, vivent, meurent, engendrent, nourrissent ; le monde minéral, le cosmos, est en mouvement. Nous constatons qu'à l'intérieur d'une réalité naturelle, une cellule par exemple, quelque chose fait qu'en même temps elle se met elle-même en mouvement et elle est matérielle, concrète. Dès que nous rentrons dans les réalités matérielles, nous voyons qu'à l'intérieur d'elles-mêmes elle ont un principe faisant qu'elles sont naturelles et que la forme qui leur donne cette forme naturelle agit de l'intérieur de la matière. Une semence, un bourgeon prend sa forme de l'intérieur, au contraire de la statue dont la forme extérieure lui est imposée de l'extérieur par l'artiste. Conduits à l'intérieur des réalités naturelles, nous voyons que toutes ont un principe selon la forme, appelé la *phousis*. Tout est matière et forme dans la réalité naturelle.

Cette induction de base sert en philosophie de la nature.

Deuxième induction : l'induction de l'âme

Nous avons en nous de la vie, et nous voudrions être conduits actuellement, par notre interrogation, notre acuité, notre recherche, à toucher la réalité de l'âme, ce principe qui est source de ce que nous constatons dans notre réalité quotidienne.

Le principe qui fait que nous sommes des êtres naturels (nous faisons partie de la nature, nous avons une forme particulière, la nature respire en nous (la *phousis* forme) n'est pas le principe qui fait que nous sommes des êtres de vie (l'âme).

Troisième induction : l'induction de la substance

³² Père Patrick.- Retraite des jeunes à Saint Marc, 1993 (session sur les inductions).

Nous ne sommes pas seulement des êtres naturels et des êtres vivants, nous existons aussi ! Et nous nous interrogeons : « Qu'est-ce que c'est que ce fait que j'existe ? », et avec cette interrogation, notre intelligence s'introduit de nouveau dans ce *est* qui est le nôtre pour voir de l'intérieur cette source, *l'ousia*, qui fait que l'être est être en tant qu'être.

Il reste une quatrième grande induction, deuxième immense induction en métaphysique : *l'induction de l'acte*

Quelle est la source de ce qu'est l'être à l'intérieur de lui-même en tant qu'être comme perfection, comme achèvement, comme dépassement, comme finalité ? Pourquoi l'être est-il être ? L'être n'est pas dans un état d'existence potentielle, il a en lui-même une source de perfection, d'achèvement, d'actualisation.

A chaque jugement d'existence (quand nous voyons que nous existons, que quelqu'un d'autre existe, que le cosmos, ou une puissance, ou une réalité existe), nous constatons toujours le fait qu'il existe (qu'il porte la substance) et que les états (les modes d'exister) sont différents du point de vue métaphysique. Dans la première cellule à la fécondation, nous sommes potentiellement des êtres adultes, et pourtant l'origine de cet être adulte est bien des êtres adultes : l'humanité intégrale de l'homme et de la femme. Même dans la substance de notre être individué, quelque chose dépend d'un être en acte et relève d'une potentialité dans l'ordre de l'acte.

Autrement dit : à chaque fois que nous voyons que quelque chose existe, nous voyons que quelque chose est tout à fait parfait dans le fait qu'il existe. Notre substance est l'âme spirituelle, essence subsistante de notre âme et de notre corps, car pour l'homme, l'âme spirituelle et *l'ousia* sont distinctes, mais confondues. Mais notre âme n'est pas parfaite, nous ne sommes pas des vivants parfaits. Un appel, intérieur au fait que nous existons, fait que de l'intérieur nous sommes tendus vers l'acte, vers la perfection dans l'ordre de l'être. C'est un principe selon la fin de ce qui est.

Nous le voyons dans toutes les réalités plus faciles à discerner. Nous pourrions le lire dans Aristote, mais essayons de le présenter plus simplement :

Notre vie existe, mais elle existe soit dans un état d'endormissement (je suis dans un état endormi) soit dans un état d'épanouissement et d'éveil actuel (je suis dans un état d'éveil). Toutes nos puissances (vision, audition, intelligence, soif d'amour, etc) existent, mais dans état potentiel (mes yeux sont fermés) ou actuel (je vois). Nous pouvons le constater sur toutes les réalités existantes, sur toutes les manières d'exister : à chaque fois que nous sommes capables de saisir la substance de l'existence de cette réalité (la substance du *est*), nous sommes capables de voir que cette substance porte quelque chose de possible dans l'ordre de l'être (un appel) et quelque chose d'actuel dans l'ordre de l'être. L'être en puissance et l'être en acte sont toujours ensemble dans la substance.

Question pour les philosophes : pourquoi Aristote commence-t-il son induction de l'acte par la *dynamis*, par les puissances ? Pour Aristote, la *dynamis* principale est la puissance intellectuelle. Dans cette puissance suprême dans l'être humain, l'intellect possible, l'intellect passif est enraciné dans la matière de notre corps (un exercice d'intelligence parfait reste lié à notre cerveau) et l'intellect agent dépasse le cerveau, dépasse les limitations corporelles matérielles, du devenir, etc, dépasse l'unité du corps et de l'âme spirituelle. Un retour de l'intellect agent dans l'enracinement de l'être fait que l'intelligence rentre dans le possible. La *dynamis*, la puissance de l'intelligence, mène à la question du *dynamon*, le possible. Il est possible d'inventer un instrument mathématique, notre intelligence est capable de secréter du possible. Le possible est virtuel, mais il a néanmoins quelque chose d'actuellement réel. Pour Aristote, partir de la *dynamis* qui relève vraiment de l'être en puissance permet de secréter un être purement potentiel pourtant toujours en relation avec un être pouvant être actualisé dans le réel.

Dans les êtres intelligibles, dans les puissances de vie spirituelle, dans les réalités les plus naturelles qui soient, dans les exercices quotidiens, nous voyons que tout ce que nous expérimentons et qui existe vraiment est en être en puissance et en être en acte.

Mais il faut absolument faire le jugement d'existence sur nous-mêmes :

Je regarde mon état d'éveil de l'âme, je passe d'un état d'inhibition à un état d'éveil actuel de l'âme (je ne regarde pas l'âme mais le fait que l'âme existe dans ces deux états). Aristote le propose avec la vision : ma puissance de vision existe, mais si je ferme les yeux je ne vois pas. Quand je fais un acte d'adoration, dans mon intelligence contemplative, l'intellect agent dépasse mon corps, et mon intelligence est aussi enracinée dans mon corps. Lorsqu'elle est enracinée et que je comprends, mon intelligence est parfaite, mais quelque chose dépasse et elle est en acte : les deux perfections existent, mais l'être est en puissance et l'être est en acte. Si je crée une statue, elle est une magnifique en puissance et elle le devient en acte : l'acte par lequel cette statue devient elle-même est présent, mais s'il reste quelque chose de potentiel pendant que je réalise la statue.

Il en est de même pour toute chose qui existe : **ce qui est en puissance est déterminé de l'intérieur du point de vue de l'être par sa perfection, son acte.** Ma vision est parfaite parce que l'acte de vision est là quelque fois de l'intérieur, même s'il n'est là qu'à l'état potentiel. Mon intelligence trouve sa perfection actuelle dans le fait même qu'elle peut dépasser le point de vue de l'intelligence dans sa découverte, dans son actuation, même si je ne suis pas en train de faire un acte d'intelligence, si je ne suis pas intelligent actuellement.

A partir des jugements d'existence, nous rassemblons toutes ces constatations.

Nous décidons de passer à la prise de conscience que nous existons, et librement, existentiellement, actuellement, vitalement, visuellement, corporellement, spirituellement, intellectuellement, universellement, possiblement, nous décidons d'exister actuellement en acte. Nous faisons à ce moment-là l'expérience avec notre être propre d'être conduits, au centre même du fait que nous existons, à la perfection, au dépassement de *l'ousia*.

Nous pouvons ne pas passer par des mots compliqués comme *dounamis, dounaton, ousia, entelekeia, energeia, pros...* et simplement choisir :

J'EXISTE ACTUELLEMENT EN ACTE

Nous faisons alors l'expérience d'une induction simple, immédiate, que nous devons quand même avoir préparée avant comme nous l'avons fait aujourd'hui.